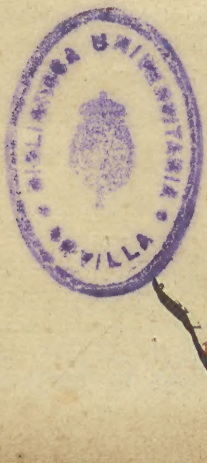
BIBLIOTECA · DUQUE · DE · OSUNA

46=7. 62=7

Fol. 213
Nº 3

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUATRIE'ME.



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE':

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations.

ENRICHI

DE CARTES GEOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

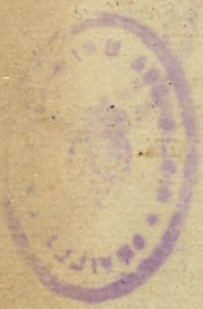
TOME QUATRIEME.

A PARIS.

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siécle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

Aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

CHAPITRE III.

Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam en 1605.

MICHELBURNE.

IL paroît que les Priviléges de la Compagnie Angloise des Indes Orientales n'étoient point exclusifs, puisqu'on trouve plusieurs Voyages entrepris sous

Flotte indépendante de la Compagnie des Indes.

MICHELBURNE. 1604. la protection du Roi d'Angleterre, sans aucune dépendance de la Compagnie pour le commerce. *Michelburne*, dont Purchas nous a conservé la Relation, étoit un Gentilhomme opulent, à qui le goût des avantures & le desir d'augmenter ses richesses, firent équiper deux Vaisseaux avant le retour de l'Amiral Middleton. Il en prit le commandement lui-même; & partant de *Cowes* dans l'Isle de Wight le 5 de Décembre 1604, il déclara dès le premier jour à ses gens, que n'étant pas fort entendu dans les affaires du Négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage. Il parle de sa cargaison, sans nous apprendre de quoi elle étoit composée; mais le nom de ses deux Vaisseaux étoit le *Tygre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du Capitaine Davis qu'on a déja vû paroître dans deux voyages; l'un avec les Hollandois, l'autre avec Lancaster.

Départ de Michelburne, & sa resolution.

Rade d'Aratana. Michelburne arriva le 23 de Décembre à l'Isle de Tenerife, où il jetta l'ancre dans la Rade d'*Aratana*; & jusqu'au 16 de Janvier qu'il passa la Ligne, il eut beaucoup à souffrir de l'excès de la chaleur & de divers orages. Son premier dessein étoit de gagner l'Isle de *Loronha*. A trois degrés du Sud, il trouva une quantité incroyable de poissons,

Abondance de poissons & d'oiseaux.

& sur-tout de Bonites & de Dauphins. La facilité de les prendre, lui parut aussi surprenante que l'abondance du nombre & des especes. Quoiqu'il fût en pleine mer, il vit d'épaisses nuées d'oiseaux, auxquels les Matelots ont donné le nom de *Pecharaboves* & d'*Alcatrazes*. Les premiers viennent se reposer sur les Vaisseaux pendant la nuit, & s'effrayent si peu de la vûe des hommes, que si on leur tend le bras, ils se perchent dessus. L'Alcatraze est une sorte d'oiseau de proie qui se nourrit de la pêche, & qui fait particulierement la guerre au poisson volant. MICHELBURNE. 1604.

La Flotte aborda le 22 de Janvier à l'Isle de Loronha, au 4e degré de latitude méridionale. L'agitation des vagues y est si violente, que la Chaloupe fut renversée en s'approchant du rivage. Richard Michelburne, parent de l'Amiral, eut le malheur de se noyer sans pouvoir être secouru. Trois jours après, le même accident arriva à la Barque longue, & fit périr deux Matelots. Quoique cette Isle soit commode aux Voyageurs par sa situation, rien n'est si dangereux que ses bords. Peu de jours auparavant, un Vaisseau Hollandois, que le besoin d'eau & de bois y avoit amené comme Michelburne, y avoit 1605. Isle de Loronha. Ses bords sont fort dangereux.

MICHELBURNE. perdu sa Chaloupe avec quantité d
Matelots qui s'étoient brisés contre u
1605. rocher.

Elle n'est habitée que par six Négres. Les Anglois qui descendirent da
l'Isle, n'y trouverent qu'un Pays d
sert, dont tous les Habitans se rédu
soient à six Négres. Elle étoit autrefo
remplie de chevres & de vaches sauv
ges ; mais ces animaux ont été détrui
par les Caraques Portugaises qui s'y r
fraîchissent en allant aux Indes. Les Po
tugais y ont laissé un petit nombre
Négres pour tuer des chevres dont c
malheureux Esclaves boucannent
chair, & la tiennent prête au passa
des Vaisseaux. Cependant Michelbu
ne ne put s'en procurer qu'une quant
té médiocre. Mais ses gens tuerent u
multitude de tourterelles, d'alcatraze
& d'autres oiseaux, dont la chair le
parut délicieuse. Ils trouverent auss
maïs ou du bled d'Inde en abondanc
du coton, des gourdes sauvages & d
melons d'eau.

Etrange phénomene. Le 12 de Février, vers le 7e deg
de latitude méridionale, ils furent t
d'un coup effrayés par un étrange ph
nomene. La Mer jetta des flamme
vives au milieu de la nuit, après q
la Lune eut quitté l'horison, que la
miere ne le cédant gueres à celle

jour, on lisoit facilement les plus petits caracteres d'impression. MICHELBURNE.

La Flotte passa le 13 au matin, à la vûe de l'Isle, ou plûtôt du Roc de l'Ascension, au 8e degré 30 minutes du Sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au Sud-Sud-Est; quoique suivant le calcul des Pilotes, on s'en crût éloigné de 40 lieues. Le lendemain on se trouva fort près du rivage, dix ou douze lieues au-dessous de la Baye de Saldanna; & le jour suivant on tomba près d'une petite Isle que le Capitaine Davis prit pour celle qui n'est qu'à cinq ou six lieues de Saldanna. L'Amiral curieux d'y descendre, se mit dans la Chaloupe avec trois de ses amis & quatre Rameurs. Mais tandis qu'il étoit à terre, il s'éleva une tempête qui fit perdre pendant deux jours la vûe de l'Isle à son Vaisseau. Il y trouva dans cet intervalle un si grand nombre de lapins, qu'il lui donna le nom de *Coney Island* ou *Isle des Lapins*. Le 8, on alla jetter l'ancre dans la Baye de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de descendre au rivage. 1605. Isle des Lapins.

Le Pays qui environne cette Baye, est si bien fourni de toutes sortes de provisions, que les Sauvages ne jouissent nulle part d'une si parfaite abondance. Il Baye de Saldanna.

MICHELBURNE. 1605. est rempli de bœufs & de moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de chevres, de daims, de gazelles, de renards, de liévres, de grues, d'autruches, de hérons, d'oies, de canards, de faisans, de perdrix, & d'autres sortes d'excellens oiseaux. Il est arrosé par une infinité de fontaines & de ruisseaux d'une eau très-pure, qui descendant du sommet de plusieurs hautes montagnes, rendent les vallées agréables & fertiles. On y trouve au long des Côtes un arbre qui ressemble beaucoup au *bouys*, mais beaucoup plus dur. Les Palmiers y sont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les Habitans du Pays empressés à leur apporter toutes sortes de provisions. Un veau gras ne leur coûtoit qu'une demi-livre de fer; & pour deux ou trois cloux ils achetoient un mouton. Mais le monde n'a peut-être point d'hommes aussi grossiers & d'un esprit aussi borné que ces Négres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de bête, passée sur les épaules, & vers la ceinture une autre piece qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la Flotte demeura dans leur Baye, ils se nourrissoient des intestins & de toutes les parties des ani-

Grossiereté des Négres de Saldanna.

maux que les Anglois rejettoient, sans les nettoyer & sans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un moment de cendre chaude ; après quoi se contentant de les secouer un peu, ils mangeoient avidemment cette viande à demi crue & mêlée de cendre. Ils se nourrissent aussi de racines que le Pays produit abondamment. MICHELBURNE. 1605.

La bonté des rafraîchissemens rendit la santé & les forces à tous les Matelots qui avoient beaucoup souffert du scorbut depuis qu'ils avoient passé la Ligne. On remit a la voile le 3 de Mai, après avoir employé vingt-cinq ou ving-six jours dans la Baye de Saldanna. Le 7, on se trouva douze lieues au-delà du Cap de Bonne-Espérance ; & l'on passa heureusement pendant la nuit les écueils du Cap *das Aguillas*. Le 9, il s'éleva une tempête qui sépara les deux Vaisseaux pendant quarante-quatre heures, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouvantable. Les Portugais appellent cet endroit *le Lyon de la Mer*, non-seulement parce que les orages y sont presque continuels, mais à cause d'une espece de rugissement que l'agitation des flots y produit ; & qui répand la terreur dans les ames les plus intrépides. Au fort de la tempête, on vit Tempête.

Mechuaca-
na.

1605. sur le grand mât une flamme de la grosseur d'une chandelle, qui parut successivement pendant deux nuits. Ce phénomene n'a rien d'effrayant. Les Portugais l'appellent *Corpo santo*, & croyent qu'il annonce la fin du péril. On l'a regardé long-temps comme un esprit qui s'intéresse au sort des Vaisseaux maltraités. Mais depuis qu'on se borne à des causes moins éloignées, on n'a pas cherché d'autre explication que les vapeurs qui s'élevent de la Mer dans une violente agitation des flots. L'expérience a fait connoître que la tempête n'est point alors éloignée de sa fin; & lorsqu'elle finit, il est naturel que le beau tems lui succede.

Feu que les Portugais appellent Corpo santo.

La Flotte poussée par un vent favorable, découvrit le 24 à la distance de sept ou huit lieues l'Isle de *Diego Ruitz*, qui est située au 19e degré quarante minutes de latitude du Sud, 98 degrés 30 minutes de longitude. On se proposoit d'y relâcher; mais le vent qui augmenta pendant la nuit, fit abandonner ce dessein. Les environs de l'Isle sont peuplés d'un grand nombre d'oiseaux blancs qui n'ont pour queue que deux grandes plumes de la même couleur. Ils suivirent long-tems les Vaisseaux, malgré la force d'un vent si contraire, que les voi-

Isle de Diego Ruiz.

les furent brisées en plusieurs endroits. On avança si peu pendant neuf ou dix jours, que le 3 de Juin, lorsqu'on s'imaginoit gagner l'Isle de *Cirné*, on apperçut encore celle de Diego Ruitz. Michelburne reprit le dessein d'y aborder, dans la résolution d'y attendre un meilleur vent; mais la multitude de rochers qui s'y présente lui fit craindre de ne pouvoir jetter l'ancre en sûreté. On prit le parti de continuer la navigation pour les Indes. Le 15, on eût la vûe des Isles de *Banhas*, à six degrés trente-sept minutes de latitude du Sud, & cent neuf degrés de longitude. C'est une erreur dans la plûpart des cartes, que de les placer beaucoup plus à l'Oüest. On en compte cinq. Elles abondent en oiseaux, en poissons & en cocos. Mais en cherchant au Sud & à l'Oüest, il fut impossible de trouver un bon ancrage. Dans certains lieux, on ne trouva point de fond; & dans d'autres, la pointe des rocs effraya les Pilotes. Le 19, on se trouva proche l'Isle *Diego Gracioſa*, au 7e degré trente minutes de latitude du Sud, & cent dix degrés quarante minutes de longitude. Sans y relâcher, on reconnut à la perspective, que le Pays en est fort agréable, & capable de fournir toutes sortes de rafraîchissemens, si

MICHELBURNE. 1605.

Isles de Banhas.

Isle Gracioſa.

MICHELBURNE. 1605. l'accès en étoit moins difficile. Mais le vent & la marée se trouvant contraires, il ne parut pas possible de vaincre les obstacles. Michelburne donne à l'Isle Gracioſa dix ou douze lieues de longueur. Elle est couverte de cocotiers, & si remplie d'oiseaux, qu'ils y forment continuellement une espece de nuée. Le 12 de Juin on repassa la Ligne, où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs causerent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la Flotte.

Grand nombre d'Isles. Le 19 on découvrit une terre qui parut suivie d'une infinité d'autres, que Michelburne reconnut pour autant d'Isles situées sous la haute terre de Sumatra. La Mer s'y brise avec tant de violence, que les Pilotes n'oserent y aborder, quoique les Habitans eussent allumé sur la Côte un grand nombre de feux, pour les encourager par cette invitation. Il en parut même quelques-uns qui les appellerent par des signes, & qui étant tout-à-fait vêtus, sembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laissés dans ce lieu, pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des Vaisseaux de leur Nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande Isle de Bata Isle deserte, qui se nomme *Bata*, à 20 minutes du Sud. Elle a des Bois & des

Rivieres en abondance. Les singes y sont en fort grand nombre, avec une espece d'oiseaux qu'on appelle la chauve-souris de cette Isle. Michelburne en tua une de la longueur d'un lievre, & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une sorte de peau, qu'elle étend en sautant de branche en branche, & qui ressemble véritablement à des aîles. Elle est d'une agilité extrême; & souvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre, elle ne s'appuye que sur sa queue. MICHELBURNE. 1605.

Le 29, Michelburne étant à se promener au long du rivage, crut découvrir un Vaisseau, sous une petite Isle qui n'est qu'à quatre lieues de celle de Bata. Il le prit pour son second Bâtiment, qui ne l'avoit point encore rejoint, depuis que la tempête les avoit séparés. Il y envoya aussi-tôt le Capitaine Davis, qui trouva trois Barques à l'ancre; mais se défiant que ce fût des Portugais, il n'approcha qu'autant qu'il falloit pour les observer. On l'invita par des signes à s'approcher, en lui offrant des poules & d'autres alimens. Ses soupçons ne firent qu'augmenter. Il retourna vers son Vaisseau, dans le dessein de s'armer assez pour ne rien craindre; & le lendemain il s'avança si proche des Rencontre de trois Barques Portugaises.

MICHELBURNE. 1605. trois barques, que jugeant de ſes intentions, elles leverent auſſi-tôt l'ancre. Il ne balança point à les pourſuivre, quoiqu'il n'eût que dix hommes dans ſa Chaloupe, & qu'enſemble elles n'en euſſent pas moins de vingt. Outre les mouſquets & les ſabres, il avoit apporté deux petites pieces de canon, dont il les ſalua ſi heureuſement, qu'au premier boulet il tua deux hommes à la derniere, & la força de s'arrêter. Elle contenoit encore ſix Portugais de Priaman, qui étoient chargés de cocos, d'huile, de nattes, & de proviſions de bouche. Ils aſſurerent Davis que Priaman n'étoit éloigné que de quatre ou cinq jours de navigation, & qu'à leur départ ils y avoient laiſſé un Vaiſſeau Anglois. Cette heureuſe nouvelle fut recompenſée par les bons traitemens du Vainqueur, qui ſe contenta de leur prendre leurs poules & leurs autres proviſions fraîches. Ayant rejoint auſſi-tôt Michelburne, il le preſſa de remettre à la voile le 4 d'Août. Trois jours après ils découvrirent au long des Côtes, les deux autres Barques que la crainte avoit fait retourner vers Priaman. Ils les preſſerent ſi vivement, qu'ils les forcerent de ſe faire échouer volontairement ſur le rivage, d'où tous les Portugais gagnerent les montagnes.

Les Anglois en arrêtent une.

Ils joignent auſſi les deux autres.

Davis, envoyé avec la Chaloupe, n'y ayant trouvé que des cocos, de l'huile, & des nattes, dedaigna un butin si vil, & n'en prit qu'une petite quantité. MICHELBURNE. 1605.

Le 9, Davis ayant continué de ranger le rivage dans la Chaloupe, apperçut huit Pares, près d'une Ville nommée *Tico*; & dans l'espérance d'y trouver le Vaisseau qu'il cherchoit, il ne balança point à s'en approcher. C'étoient des Indiens, qui lui confirmerent du moins que le Vaisseau Anglois étoit à Priaman, & que cette Ville n'étoit plus éloignée que de six lieues.

Il se hâta de porter cette agréable certitude à l'Amiral. On mit toutes les voiles au vent, pour arriver au Port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieue, qu'on donna contre un banc de sable, sous un rocher qu'on auroit pris à sa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de travail & de soins, ils se dégagerent assez-tôt pour entrer le même jour dans la Rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le *Whelp*, qui leur avoit causé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie, ils le saluerent de toute leur artillerie. Le Capitaine vint dans son Esquif

Les Anglois retrouvent leur Vaisseau.

MICHELBURNE. 1605.

au-devant de l'Amiral, & lui raconta toutes les disgraces qu'il avoit essuyées depuis leur séparation. Il avoit rencontré un Vaisseau Portugais de quarante pieces de canon, qui lui avoit donné la chasse pendant deux jours, & dont il avoit essuyé plusieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger. Michelburne jetta l'ancre à la vûe de Priaman, sur un excellent fond. Cette Ville est située à quarante minutes de latitude du Sud.

L'Amiral arrive à Priaman.

Après avoir fait demander au Gouverneur la permission d'acheter du poivre, & de prendre des rafraîchissemens dans son Pays, il lui envoya un présent considérable, dans l'intention de le voir lui-même, & de regler avec lui quelques articles qu'il jugeoit nécessaires pour la sûreté des Anglois. Mais quoique son présent & ses Députés fussent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faisoit demander. Le Gouverneur répondit à cette proposition, que la guerre, où le Royaume d'Achin étoit malheureusement engagé, l'obligeoit de s'observer beaucoup. Le Roi d'Achin, qui avoit alors deux fils, s'étoit déterminé à faire entre eux pendant sa vie, le partage de sa succession. Il avoit donné le Royaume de *Pedir* au

second, en reservant celui d'Achin pour l'aîné. Mais celui-ci choqué de voir entrer tout d'un coup son cadet en possession d'une Couronne, tandis qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de son pere pour attendre son héritage, s'étoit fait un parti considérable entre les Grands; & sous prétexte que l'âge ne permettoit plus au Roi de gouverner, il s'étoit saisi de sa personne, & l'avoit resserré dans une étroite prison. Ensuite, déclarant la guerre à son frere, il avoit prétendu que le Royaume de Pedir étoit une partie de ses Etats, qui ne pouvoit être demembrée, ou du moins, que son frere ne devoit posseder qu'à titre de Vassal & de Tributaire. Les Anglois jugerent, sur ce recit, qu'ils n'avoient rien à se promettre dans un lieu si peu tranquille; & le 21, ils partirent pour Bantam.

MICHELBURNE. 1605.

Guerre entre les deux Princes d'Achin.

Le même jour, ils rencontrerent deux Pares, dont les hommes sauterent aussitôt dans l'eau. Michelburne, surpris de voir cette facilité à s'effrayer dans les Indiens, qui devoient être accoutumés à la vûe des Nations de l'Europe, donna ordre à ses gens de visiter leurs Barques. Quelques Anglois s'avancerent dans la Chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derriere les voi-

Indiens pris sur mer, & leur confession.

MICHELBURNE. 1605.

les plusieurs Indiens, qui blesserent dangereusement ceux qui se présenterent les premiers, & qui se jettant à la nage éviterent le châtiment auquel ils devoient s'attendre. Cependant Davis, qui avoit été lui-même atteint d'une fléche au bras, pressa les Rameurs de les suivre. On en prit deux malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant; & Davis, qui avoit eu l'occasion, dans ses voyages précédens, d'apprendre quelques mots de leur langue, n'attendit pas l'Interprete pour les interroger. Ils ne lui déguiserent point qu'ils étoient en Mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroissoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette pyraterie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la Flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'Interprete. Les menaces dont elles furent accompagnées, leur arracherent une confession fort étrange. Ils avouerent que dans une des petites Isles qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un Vaisseau Européen qui avoit fait naufrage sur leurs Côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs

Plusieurs Portugais arrêtés par les Indiens.

hommes & quelques femmes, ils les retenoient depuis long-tems parmi eux. Michelburne fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'independamment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de Nation de l'Europe qu'il ne fut obligé de secourir dans une si triste situation. Quatre hommes qu'il fit entrer dans une Pare avec deux Indiens servirent de guides à la Flotte, & remontant au dessus de Priaman, il arriva le soir, au-travers de plusieurs autres Isles, à celle d'où les Indiens étoient partis. Entre plusieurs Habitans qui se présenterent sur le Rivage, il parut deux hommes vêtus à l'Européenne, que les Anglois reconnurent aisément pour des Portugais. Ce fut une raison de balancer s'il leur offriroit du secours; mais le motif qui avoit déterminé Michelburne eut la force de soutenir sa générosité. Il fit jetter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la Chaloupe pour recevoir des informations. MICHELBURNE. 1605.

Il revint bien-tôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui n'ignorant point les justes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur Nation, supplierent d'abord l'Amiral de considérer Ils implorent le secours des Anglois.

MICHELBURNE. 1605.

moins leur Pays que leur qualité d'hommes, & de se laisser toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui racontèrent qu'étant partis de Ternate pour Calecut, leur Capitaine s'étoit obstiné à vouloir relâcher au Port d'Achin, par la seule curiosité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vû; & qu'en traversant les petites Isles qui bordent la Côte Méridionale de Sumatra, il n'avoit pû se garantir de la force des courans, qui l'avoient fait briser contre celle de *Fiurma* : que de trente-deux hommes dont l'Equipage étoit composé, il ne s'en étoit sauvé que sept, avec trois femmes, dont l'une étoit Maria *Pratenos*, jeune veuve du Gouverneur Portugais de *Brantor* : que les Habitans de l'Isle ne leur avoient pas refusé les secours nécessaires à la vie; mais que les trois femmes avoient payé l'hospitalité fort cher : que le Gouverneur de l'Isle, Chef d'une troupe de Pyrates, sous la protection du Roi de Pedir, avoit forcé la jeune veuve de devenir sa femme; & que deux de ses Officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaises : que depuis plus de cinq mois, ils languissoient tous dans le plus triste esclavage, cherchant sans cesse le moyen de gagner l'Isle de Sumatra, pour se re-

Triste situation de trois Dames Portugaises.

fugier dans les Etats du Roi d'Achin : qu'à si peu de distance, ils n'auroient pas desesperé du passage, s'ils n'avoient pas été retenus par un sentiment de compassion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur misérable sort : que le Gouverneur Indien, brûlant d'une vive passion pour la sienne, ne la perdoit pas un moment de vûe : qu'ils avoient formé plusieurs fois le dessein de le tuer, sans en avoir encore trouvé l'occasion : que l'Isle contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais, tandis que le reste écumoit la Mer, ou pilloit les Côtes voisines, & faisoit peu de quartier aux sujets du Roi d'Achin : que si la pitié touchoit les Anglois en faveur des trois Dames, il ne doutoit pas qu'au seul bruit des armes à feu, les Pyrates n'acceptassent toutes sortes de compositions : que pour lui & ses Compagnons, l'Amiral pouvoit disposer de leur vie ; mais que s'il étoit assez généreux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une si malheureuse situation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employassent volontairement tout leur sang à son service.

MICHELBURNE. 1605.

Elles sont délivrées par les Anglois.

Michelburne fut si touché de ce dis-

MICHELBURNE. 1605.

cours, qu'oubliant en effet pour qui son cœur étoit attendri, il se disposa sur le champ à faire sa descente. Cent douze hommes qu'il avoit sur ses deux Vaisseaux, ne lui laissoient rien à craindre dans son entreprise; mais il falloit assurer le sort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déja prises pour les éloigner. Aussi-tôt que l'obscurité fut venue, cinquante Anglois bien armés descendirent sous la conduite de Davis; & suivant les instructions des deux Portugais, ils s'avancerent jusqu'à la maison du Gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du Pays. Tous les Indiens s'y étoient rassemblés, & leurs mouvemens sembloient marquer quelque résolution de se défendre. Davis ayant placé ses gens sur deux lignes, leur donna ordre de se tenir prêts à tirer, mais successivement: de sorte qu'il n'y en eut jamais qu'une partie dont les armes se trouvassent vuides. Ensuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens, pour s'assurer de leur situation, il prit le parti d'attendre le jour, qui étoit déja prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bien-tôt avec deux autres de ses Compagnons. Ils rapporterent que sans pénétrer l'intention des Anglois &

Conduite de Davis pour assurer son entreprise.

par le seul mouvement de sa défiance, le Gouverneur se disposoit à passer dans une Isle voisine, avec les femmes Indiennes & Portugaises; mais que ne pouvant gagner leurs Pares avant le jour, il seroit aisé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun risque à suivre le conseil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéressés au succès de son entreprise. Il se laissa conduire sur le passage du Gouverneur. Bien-tôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes; & se montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le Gouverneur fut le premier à fuir, avec toutes ses femmes & ses Indiens. Il ne resta que les trois Portugaises, accompagnées de deux hommes de la même Nation. Davis, pour augmenter l'effroi des fuyards, fit tirer quelque coups de fusil sans aucun dessein de leur nuire. Il amena ainsi fort tranquillement les trois femmes à bord; tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriser l'évasion du Gouverneur, se rendirent aussi à la Mer par un autre chemin.

MICHELBURNE. 1605.

Il délivre les Portugais.

Michelburne, après avoir consolé les trois femmes par ses politesses, leur offrit de les débarquer à Priaman, où

MICHELBURNE. 1605. elles pouvoient se promettre de trouver quelques Portugais, ou de les conduire jusqu'à Bantam. Elles choisirent le dernier de ces deux partis comme le plus sûr ; quoique suivant les apparences elles n'eussent rien à redouter dans le Port de Priaman, qui étoit une Ville régulière & dévouée au Roi d'Achin.

Prise d'un Vaisseau Guzarate. Le 2 de Septembre, la Flotte rencontra un petit Vaisseau Guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en saisit sans résistance ; & le butin, quoique médiocre, fut utile aux trois Portugaises, parce que la plus grande partie consistoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreusement les plus belles pieces pour se faire des robbes. Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du Sud, dans la Rade de Sillibar. Rade de *Sillibar*, où le grand nombre de Pares qu'il y vit sans cesse arriver, lui causa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des provisions ; eau fraîche, bois, riz, chair de buffle & de chevre, poules, racines & poisson de toutes sortes d'especes. Les Habitans prennent en échange des toiles & des étoffes, qu'ils préferent beaucoup à l'argent ; mais ils passent pour les plus grands voleurs de cette côte, & les Etrangers ont besoin

d'une vigilance continuelle pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirerent de leur prise pour se procurer des rafraîchissemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre jusqu'au 28. Ayant remis à la voile, ils arriverent deux jours après à trois lieues de Bantam, d'où ils envoyerent la Chaloupe au Port de cette Ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la Flotte de Middleton; mais elle étoit partie depuis trois semaines.

MICHELBURNE. 1605.

Michelburne arrive à Bantam.

Les Facteurs du Comptoir s'empresserent de venir au-devant de leurs Compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hollandois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes sortes de mauvais offices, en les représentant au jeune Roi de Bantam comme des Pyrates & des scélérats, qui ne cherchoient que l'occasion de nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept Vaisseaux dans la Rade, dont l'un étoit de sept ou huit cens tonneaux; mais la plûpart des autres étoient fort inférieurs. Michelburne échauffé par ce récit, & comptant sur la bonté de son artillerie, résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à leur Amiral pour lui faire des plaintes au nom de la Na-

Il traite les Hollandois sans ménagement.

MICHELBURNE. 1605.

tion Angloise, & lui déclarer que si dans le dessein où il étoit d'aller jetter l'ancre à ses côtés, il s'appercevoit que les Hollandois en vouluſſent uſer mal avec lui il le couleroit à fond. L'Amiral ne fit aucune réponſe à ce bruſque compliment ; ce qui n'empêcha point les Anglois d'entrer dans la Rade, & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurerent, ils trouverent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils deſcendre un ſur le rivage.

Il part de Bantam, & ſe ſaiſit de trois Pares.

Après avoir chargé quelques marchandiſes qui convenoient à ſes projets de commerce, Michelburne quitta Bantam pour ſe rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra deux Pares, à qui la crainte fit gagner auſſi-tôt le rivage. Les ayant invitées inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans ſa Chaloupe, avec ordre de les ſuivre juſqu'à terre, & de leur demander en payant, un Pilote qui fût capable de le conduire à *Pulo Timacu*. Mais les Indiens, qui étoient en grand nombre dans les Pares, voyant les deux Vaiſſeaux ſur leurs ancres à plus d'un mille, rejetterent fierement toutes ſortes de propoſitions

Davis

Davis prit auſſi-tôt le parti de les attaquer ; & dans l'eſpace d'une demi-heure, il en força une de ſe rendre. Une autre prit la fuite. La troiſiéme fit une longue défenſe, & ne ſe rendit que le lendemain à la pointe du jour. C'étoit la plus riche. Elle étoit chargée de *benjoin*, de *ſtorax*, de poivre & de porcelaine de la Chine. Michelburne deſeſperé, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec ſes Vaiſſeaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens ſur les Eſquifs. Sans ce ſecours, l'action auroit duré plus long tems. Il n'y périt néanmoins que deux hommes ; & lorſqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans, il leur reſtitua toutes leurs marchandiſes, en ſe contentant de prendre parmi eux deux Pilotes. Ils venoient de *Palimbam*, pour ſe rendre à *Griſy*, Ville maritime de l'Iſle de Java au Nord-Eſt. MICHELBURNE. 1605.

Le 26, les Anglois découvrirent, au Nord-Oueſt, ceraines Iſles, dont leurs nouveaux Pilotes ne purent leur apprendre le nom ; & le vent ſe trouva ſi contraire à leur courſe, que ſans les connoître mieux, ils ſe virent forcés d'y relâcher. Cependant à meſure qu'ils s'en approchoient, la perſpective leur en parut ſi triſte, qu'ayant jetté l'ancre Iſles ablmées.

MICHELBURNE. 1605.

à la distance d'un mille, du côté du Sud, ils envoyerent une Chaloupe pour reconnoître les Côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des Isles, étoit un reste de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus, dans quelques endroits, que le sommet des arbres, & dans d'autres lieux, des collines nues & desertes. Il ne s'y présenta d'ailleurs aucune sorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux Vaisseaux s'approcherent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jetta l'ancre sur un fort bon fond; & la curiosité, plutôt que le besoin, porta Michelburne à descendre. Il trouva sur la Côte une source d'eau très-pure, avec diverses traces, qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toujours été desert. Mais il admira beaucoup que dans l'espace de plus de deux lieues, qu'il prit plaisir à parcourir, il ne parut point un oiseau, ni le moindre animal. Il ouvrit la terre dans plusieurs endroits, sans y trouver non plus aucun insecte. Le mauvais tems l'obligea néanmoins de passer sept ou huit jours dans ce triste lieu. Dans cette saison, les vents ne cessent point, sur cette Mer; d'être Nord, Nord-Oueſt, ou Nord-Est.

* Vents qui regnent dans cette saison.

On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant, avec beaucoup de difficulté, de porter constamment vers Patane. Le 22, en passant près de *Pulo Laor*, le Whelp découvrit trois Bâtimens dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha sa Chaloupe pour les observer; mais dans l'impétuosité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vûe; & toute la nuit se passa dans l'inquiétude de son sort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes résolus, qui s'étant approchés d'un des trois Bâtimens, avoient eu le bonheur de s'en rendre maître, quoiqu'il fût d'environ cent tonneaux, & qu'il eût dix-huit hommes à bord. Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un Jonc de *Panhang*, chargé de riz & de poivre, qui faisoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fût digne de lui. Il n'en prit que deux petites pieces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens; & tirant peu d'utilité des Pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un, pour prix de sa générosité, au Capitaine du Jonc, en lui donnant les deux autres comme en échange.

MICHELBURNE. 1605.

Hardiesse de quinze Anglois.

Le 13, en voulant s'approcher de *Pulo Timacu*, Isle voisine de Panhang,

MICHELBORN. 1605.

on eut beaucoup à combattre les vents & les courans. La Mer, depuis le commencement de Novembre jusqu'au commencement d'Avril, se porte continuellement vers le Sud; & depuis Avril, jusqu'au mois de Novembre, elle retourne au contraire vere le Nord. De même, le vent pendant les cinq premiers mois, est ordinairement Nord, comme il est Sud pendant les sept autres. Tous les Vaisseaux de la *Chine*, de *Patane*, de *Jor*, de *Panhang*, & des autres lieux au Nord, prennent la mousson du Nord pour venir à *Bantam*, ou à *Palimbam*, & celle du Sud, pour leur retour. On est sûr, en suivant ces observations, d'avoir toujours les vents & les marées favorables; au lieu que les Anglois, à qui ces lumieres manquoient encore, trouvoient tant d'obstacles à vaincre, qu'en trois semaines de navigation, ils n'avançoient pas plus d'une lieue.

Observation sur les vents & les courans.

Panhang, Pays fertil

Panhang est un Pays extrémement fertile, & distingué par la politesse de ses Habitans. Il est situé entre Jor & Patane. s'étendant au long de la Côte jusqu'au Cap Tingerein. Ce Cap s'avance beaucoup. C'est la premiere terre qui se présente aux Caraques de Macao, aux Joncs de la Chine, & aux Pa-

res de Kamboya, dans leur route pour *Malaca*, *Java*, *Sumatra*, *Jambo*, *Jor*, *Palimbam*, & les autres lieux de commerce vers le midi. MICHILBURNE. 1605.

En s'approchant de Patane, la Flotte Angloise rencontra un Jonc chargé de Pyrates Japonois, qui avoient exercé leurs brigandages sur les Côtes de la Chine & de Kamboya. Ayant perdu leur Pilote, ils s'étoient trouvés dans un si grand embarras pour se conduire, qu'ils avoient été jettés sur les bancs de la grande Isle de *Borneo*. Mais la haine qu'on porte à leur Nation dans toutes ces contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'Isle. Ils s'étoient sauvés dans leur Chaloupe, après avoir perdu leur Vaisseau; ils avoient trouvé un Jonc de Patane chargé de riz, dont ils avoient massacré l'Equipage; & l'ayant équipé de leurs débris, ils se proposoient de retourner au Japon, lorsqu'ils tomberent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un Bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plûpart étoient habillés trop galamment pour des Matelots. Quoiqu'ils eussent un Chef, qui étoit chargé de l'autorité, ils paroissoient tous égaux; ce qui fit encore ju- Pirates Japonois pris par les Anglois.

MICHELBURNE. 1605.

ger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaison qu'une grosse provision de riz, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur Jonc faisoit eau de toutes parts.

Résolution desespérée des Corsaires Japonois.

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur prise, sous une petite Isle proche de Patane, y passerent deux jours, pendant lesquels ils traiterent fort civilement leurs prisonniers. Ils espéroient tirer d'eux la connoissance de divers lieux, & du passage de certains Vaisseaux de la Chine, pour regler là dessus leur propre voyage. Mais ces hardis Avanturiers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un aussi mauvais Bâtiment que celui qu'ils avoient, prirent entr'eux la résolution de hazarder leur vie pour se saisir du meilleur des deux Vaisseaux Anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou six à qui l'on eût laissé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fussent traités, pour venir quelquefois sur son bord au nombre de vingt-cinq ou trente. Il donna ordre à Davis de faire exactement la visite de leur Jonc, pour s'assurer s'ils n'y cachoient point d'au-

tres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laissé. Mais Davis se laissa tromper par leurs fausses démonstrations d'amitié & de tranquillité. Il visita légerement le Vaisseau, où il ne trouva qu'une petite quantité de storax & de benjouin. Il s'en saisit, & ce fut comme le signal auquel ils entreprirent de faire éclater leur dessein. Ceux qui étoient sur le Jonc y tuerent ou précipiterent dans les flots, le petit nombre d'Anglois qui étoient à le visiter. Davis fut presque le seul qui fût assez prompt pour se jetter dans la Chaloupe : mais le desordre n'étoit pas moindre sur le bord de l'Amiral; & lorsqu'il pensoit y rentrer pour y mettre tout le monde sur ses gardes, il fut percé de cinq ou six coups, dont il mourut presqu'aussi tôt. C'étoient environ trente Japonois qui se trouvant dans les différentes chambres du Vaisseau, lorsqu'ils avoient entendu du bruit sur leur Jonc, s'étoient jettés sur les premieres armes qu'ils avoient apperçues, & sembloient menacer tous les Anglois de leur perte. Cependant Michelburne s'étant trouvé heureusement sur les ponts avec plusieurs de ses gens, avoit eu la présence d'esprit de sauter vers l'écouille, où il pouvoit les empêcher faci-

MICHELBURNE. 1605.

Le Capitaine Davis est tué de plusieurs coups.

MICHELBURNE. 1605.

lement de passer. Quatre ou cinq, qui l'avoient prévenu, & qui trouverent en tête sur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre ressource que de se jetter à la nage; mais ce ne fut point sans avoir massacré le malheureux Davis au moment qu'il rentroit. Michelburne tenoit les autres en respect au passage de l'écoutille, quoique leur impétuosité fût si violente, qu'ils saisissoient d'une main le bout des piques Angloises, pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou six des plus furieux. Cette sorte de combat auroit duré plus longtems, si l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du Capitaine, où le plus grand nombre étoit resserré, ils s'efforçoient de mettre le feu au Vaisseau. Alors aucun remede ne paroissant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne se souvint qu'il avoit, sous le demi-pont, deux petites coulevrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de morceaux de fer, de balles, & de tout ce qui se présenta. Au hazard de se perdre lui-même, il voulut qu'elles fussent bracquées à bout portant contre les ais de séparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-seulement contre

Les Japonois sont coupés en pieces.

la charge des deux pieces, mais contre les éclats même du bois, qui en écraserent une partie, & qui estropierent les autres de mille manieres. Leur rage ne laissa pas d'être si obstinée, qu'ils se firent couper en pieces, sans offrir de se rendre. Il n'y en eut qu'un, qui se voyant sans blessure, trouva le moyen de gagner le bord du Vaisseau & de se jetter dans la Mer; mais qui perdant l'espérance d'arriver au Jonc, lorsqu'il le vit déja fort éloigné, revint à la nage, & demanda quartier. Michelburne empêcha ses gens de le tuer. Il le fit reprendre à bord; & lui reprochant sa trahison, il lui demanda quel avoit été son dessein: « de vous couper la gorge à » tous, répondit-il fierement, & de pren» dre votre Vaisseau ». Il refusa de répondre à toutes les autres questions; & la seule grace qu'il demanda, fut d'être poignardé promptement.

MICHELBURNE. 1605.

Obstination barbare d'un Corsaire.

Le lendemain, après avoir un peu réparé le desordre du Vaisseau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fût pendu. Il se laissa pendre sans résistance; mais ses mouvemens furent si furieux lorsque l'Exécuteur l'eut abandonné, qu'ayant rompu sa corde, il tomba dans la Mer, sans qu'on pût sçavoir s'il se noya dans les flots, ou s'il eut-

MICHELBURNE. 1605.

le bonheur de se sauver á la nage. Ses Compagnons avoient pris leur course vers une petite Isle à l'Oüest, où l'on ne pensa point à les poursuivre.

1605. Dessein de Michelburne sur les Vaisseaux de la Chine.

Michelburne rencontra le jour suivant un petit Bâtiment de Patane, de qui il s'informa si les Vaisseaux de la Chine étoient arrivés dans ce Port. Apprenant du Capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui servir de Pilote, dans la résolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des Vaisseaux Chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts, deux Vaisseaux qui venoient vers eux. Ils continuerent aussi de s'avancer; & se trouvant à l'entrée de la nuit fort prés du plus grand, ils l'attaquerent avec peu de précaution. Après un combat fort court, ils l'aborderent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit. Le lendemain Michelburne ayant visité sa prise, en tira quelques ballots de soie crue ou travaillée; mais il prit le parti de la payer au-delà de sa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération & le bon traitement qu'il fit aux Vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver sa proie conforme à ses esperances, & de la crainte que le bruit de son entrepriſe ne lui fît man-

Ils prennent un Chinois, & payent ses marchandises.

quer des Vaisseaux plus considérables. Il vouloit gagner *China-Batta ;* mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut repoussé le 22 vers deux petites Isles à l'Oueſt, & forcé d'y relâcher. Quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il apperçut sur le rivage, lui firent envoyer sa Chaloupe, pour les reconnoître. Il apprit bien-tôt, par l'empressement même de plusieurs de ces malheureux, qui vinrent à bord avec ses gens, qu'ils étoient les restes d'un Bâtiment Portugais, parti de Macao, qui avoit fait depuis quinze jours un triste naufrage à la vûe de cette Isle. Le Capitaine qui se nommoit *Perez Diatriz*, ou *Diatriz Perez*, avoit perdu la vie dans les flots avec trente-deux de ses gens ; & le reste au nombre de dix-huit, s'étoit sauvé, contre toute espérance, avec le secours de la marée qui les avoit poussés vers le rivage. Dans une Isle deserte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux sauvages, ils étoient devenus si maigres par un jeûne presque continuel, qu'à peine conservoient-ils la figure humaine. Un jeune homme de quinze ou seize ans, fils du Capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur misere parut si excessive aux Anglois, qu'elle les toucha de com-

MICHELBURNE. 1606.

Naufrage d'un Bâtiment Portugais.

Misere de ces malheureux.

MICHELBURNE. 1606.

passion. Michelburne leur fit porter aussi-tôt quelques rafraîchissemens, qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire, que pour avoir négligé de le suivre, deux des Portugais furent trouvés morts le lendemain, de plénitude & d'indigestion.

Cependant Michelburne étant descendu dans l'Isle avec une partie de ses gens, jugea, sur le témoignage de ses Chasseurs, qu'elle ne manquoit point d'oiseaux ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits si bas, que faute d'armes ou d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme, qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours, il reconnut à sa figure & ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois, le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoissoit ni la famille de son pere, ni personne de qui il pût esperer le moindre secours. Cependant, non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la Religion & les usages des Portugais; mais son pere, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une

Histoire d'un jeune Portugais.

femme du Pays, avec laquelle il avoit vécu pendant seize ou dix-sept ans qu'il avoit été Facteur à Macao, l'avoit légitimé en épousant sa mere à l'heure de sa mort. Il se nommoit François Diatriz. C'étoit en sa faveur que son pere avoit pris la résolution de quitter Macao, & de retourner en Portugal pour lui assurer tout son bien qu'il apportoit sur le même Vaisseau, & pour le faire reconnoître dans le sein de sa famille avec la qualité de son fils. Son malheur étoit si grand, qu'il ne lui restoit pas même de quoi prouver la vérité de son histoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échapés comme lui à la fureur de la Mer, & qui l'avoient vû dans les droits de sa naissance à Macao & sur son Vaisseau. MICHELBURNE. 1606.

Michelburne, pénétré de tendresse & de pitié, lui conseilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une attestation de naissance & de fortune, qu'il signeroit lui-même avec ses principaux Anglois en qualité de témoins. Ensuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque Ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le suivre en Europe.

Le 24, il s'éleva une si furieuse tempête, que les deux Vaisseaux Anglois Tempête furieuse.

MICHELBURNE 1606.

furent enlevées de dessus leurs ancres, au milieu même de la Rade, & poussées sur le rivage avec une impétuosité qui les y fit échouer. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer. Peu de jours apres, une Flotte Hollandoise de cinq Vaisseaux, qui avoit été fort maltraitée par la même tempête, entra dans la Rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'Amiral *Wibrantz van Warwick*. Ce Général prit des manieres fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner; & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le Roi de Bantam informé du dessein qu'ils avoient d'attaquer les Vaisseaux Chinois, & regardant cette entreprise comme une insulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces Bâtimens apportoient dans ses Ports, paroissoit disposé à maltraiter les Anglois. On peut supposer que Warwick faisoit entrer aussi dans cette crainte les intérêts de sa Nation. Mais de quelque source que pussent venir ses conseils, il donna aux deux Capitaines Anglois celui de renoncer à leur dessein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner ensemble en Europe. Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation

Avis que Michelburne reçoit d'un Amiral Hollandois.

quelque autre vûe que celle de l'amitié ; & ce soupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de son voyage, il ne pensoit pas si-tôt à l'interrompre. Cependant après le départ de la Flotte Hollandoise, qui fut le 3 de Février, il fit des réflexions plus sérieuses sur les intérêts de sa patrie Elles se trouverent fortifiées par l'état de son Vaisseau, qui n'avoit plus que deux ancres, avec des cables auſquels on ne pouvoit prendre de confiance. Enfin il prit la résolution de partir, en se bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré jusqu'alors de son Voyage. Il mit à la voile le 5 de Février ; & le 7 d'Avril, il eut la vûe du Cap de Bonne-Esperance, après avoir essuyé une furieuse tempête. MICHELBURNE. 1606.

Retour de Michelburne en Angleterre.

Le 17, il relâcha dans l'Isle de Sainte-Helene, où ses gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit consulté que le besoin qu'ils avoient de rafraîchissemens, & le goût qu'ils prirent pour un si beau séjour. Mais ne préférant rien à sa patrie depuis qu'il avoit manqué le but de son Voyage, il se remit en Mer le 3 de Mai, il passa l'Equateur le 14; & le 27 de Juin, il arriva au Port de Mildfort dans le Pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portsmouth, après une absence de 19 mois.

MICHELBURNE.

TABLE DES POSITIONS.

1606.

	Latit.	*Longit.*
Isle de Loronha	4 00 Sud.	
Isle de l'Ascension	8 30	
Isle de Diego Ruiz	19 40	98 30
Isles dos Banhos	6 37	109 00
Isle Gracioſa	7 30	110 40
Isle près de Sumatra	2 00 Nord.	
Batachina	00 20 Sud.	
Rade de Priaman	00 40	
Rade de Sillibar	4 00	
Bantam	6 40	

CHAPITRE IV.

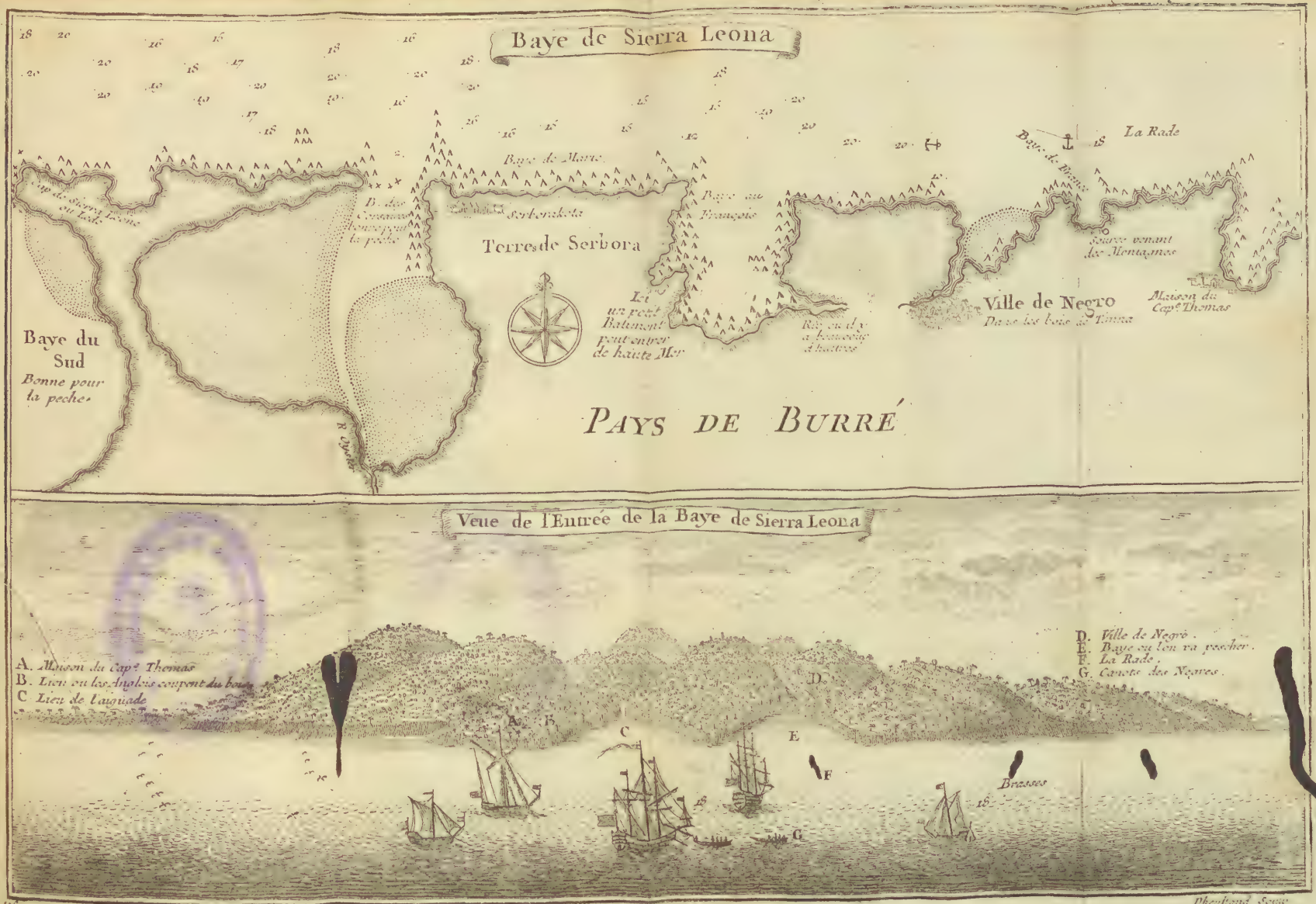
Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en 1607.

KEELING.

1607.

Reſſentimens des Anglois contre les Hollandois.

APRE'S s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, malgré l'oppoſition des Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, les Anglois ne devoient pas s'attendre que les obſtacles qui leur reſtoient à vaincre, & qui devoient faire avorter une partie de leurs entrepriſes, vinſſent d'une Nation de qui leurs ſervices & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnoiſſance à pluſieurs titres. Cependant on va s'ap-


Baye de Sierra Leona
Baye du Sud
Bonne pour la peche
Terre de Serbora
Baye de Marie
Serbanketa
Ville de Negro
Dans les baie de Tinna
La Rade
Maison du Capt Thomas
PAYS DE BURRÉ
Veue de l'Entrée de la Baye de Sierra Leona
A. Maison du Capt Thomas
B. Lieu ou les Anglois coupent du bois
C Lieu de l'aiguade
D. Ville de Negro.
E. Baye ou l'on va pescher.
F. La Rade.
G. Canote des Negres.
Brasses

KEELING. 1607.

percevoir par degrés qu'ils n'eurent pas de plus grands ennemis que les Hollandois. Keeling, qui a composé lui-même l'histoire de son Voyage, dont il ne reste néanmoins que l'abregé dans Purchas, confesse qu'avec les vûes ordinaires du Commerce, dans une entreprise à laquelle il étoit employé par la Compagnie, il emporta une vive curiosité d'approfondir les intentions de ces nouveaux concurrens de l'Angleterre, & de s'opposer à leurs progrès; mais que ses forces ne répondant point à son courage, il ne put exécuter que le premier de ses deux dessein. Il partit des Dunes le premier d'Avril 1607, avec trois Vaisseaux, le *Dragon*, l'*Hector* & le *Consent*, qui avoient à bord trois cens dix hommes. Il montoit le Dragon avec la qualité d'Amiral. *Hawkins* commandoit l'Hector, & *David Middleton* le Consent. Cette Flotte commença par essuyer divers desastres, qui firent craindre aux trois Capitaines pour le succès d'un Voyage si peu favorisé du Ciel. Elle passa la ligne au commencement de Juin; mais en arrivant vers le 5e degré de latitude du Sud, elle fut forcée par la fureur des vents & des orages, par l'impétuosité des courans, & par la multitude des maladies, de re-

Départ de Keeling avec trois Vaisseaux.

KEELING. 1607. tourner vers le Nord. après avoir perdu de vûe le Conſent. L'eſpérance des Pilotes étoit de gagner l'Iſle de Loronha. Ils eurent le malheur de la manquer, ſans pouvoir deviner la cauſe de leur erreur ; de ſorte que perdant l'eſpérance de remonter contre le vent, ils ſe crurent dans la néceſſité de reprendre vers l'Angleterre. Keeling ſe rappella d'avoir lû dans Hackluyt, qu'après une diſgrace telle que la ſienne, un Vaiſſeau Anglois avoit pris le parti de ſe rendre à *Sierra Leona*, pour s'y mettre à couvert. Il ſe fit apporter ce Livre, où il trouva d'autres exemples qui le confirmerent dans la même idée. Cependant une partie de ſes Officiers panchoient pour *Mayo*. Ces deux ſentimens furent peſés avec d'autant plus d'attention, que tout le monde reconnoiſſoit la néceſſité de renoncer à pénétrer plus loin vers le Sud. Enfin l'on ſe détermina pour l'idée de l'Amiral, & tous les Matelots en témoignerent beaucoup de joie,

Diſgraces de ſa Flotte.

Il prend parti de gagner Sierra Leona.

Le 4 d'Août, on apperçut le matin, ſur la ſurface de l'eau, une grande quantité de fleurs ; ſigne qu'on croit preſque certain pour marquer qu'on approche de la terre ; & vers le ſoir, on trouva un fort bon fond, depuis vingt-deux juſqu'à dix-huit braſſes. Cependant on

KEELING. 1607.

né découvrit aucune apparence de Côte. Plusieurs Matelots expérimentés furent envoyés dans un Esquif à quelque distance de la Flotte, pour observer la qualité des courans. Ils trouverent qu'ils alloient contre le vent, Sud-Est quart d'Est. On porta le jour suivant à l'Est, & à l'Est quart de Sud avec la sonde à la main. Elle faisoit trouver depuis trente & vingt jusqu'à dix brasses; mais on passa le jour entier & la nuit suivante sans appercevoir encore la terre. Enfin, vers neuf heures du matin, elle se fit voir, à la distance d'environ dix-huit lieues. C'étoit une sorte de Promontoire, médiocrement élevé, & rond dans sa forme. A midi, les observations firent trouver 7 degrés 56 minutes de latitude. On porta le reste du jour à l'Est, tournent quelquefois un peu au Nord ou au Sud, suivant que la sonde trouvoit plus ou moins de fond; car s'il étoit souvent de dix brasses, presqu'au même moment il diminuoit à sept, ou même à six. On se crut fort proche des bas-fonds & des bancs de *Madeira Bomba*, ou de *Sainte Anen*. Depuis midi jusqu'au soir, on fit environ quatorze lieues dans cette incertitude. A l'entrée de la nuit, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond au Sud du Promontoire, qu'on reconnut

[illegible] de [illegible]-Anne.

KELLING. 1607.

ensuite pour *Illa Verde*. Le Cap de Sierra Leona, qui n'est qu'une pointe assez basse, en est à huit lieues. Il se présente Nord par Est; mais quoiqu'il ne puisse être apperçu de fort loin, les terres qui sont au-dessus, s'élevent assez pour se faire reconnoître, dans un jour serain, à plus de quinze lieues.

Situation du Cap & des lieux voisins.

Vers six heures du matin, on se remit en mouvement pour gagner la Rade. Le fond fut toujours entre seize & dix brasses, jusqu'à ce qu'on fût au Nord & au Sud du lieu, c'est-à-dire, à un mille & demi d'un roc, qui se trouve à un mille du Cap, & qui n'est pas plus proche d'aucun autre endroit du rivage. On ne trouve là que sept brasses; mais l'ancrage ne cesse pas d'être excellent; & lorsqu'on a passé le roc, on retrouve vingt brasses, dix-huit, seize, douze, & dix jusqu'au rivage, quoiqu'au Nord, à la distance d'une lieue, on apperçoive un banc de sable, contre lequel la Mer vient battre impétueusement. La pointe de Sierra Leona porte Ouest-Nord. La partie Septentrionale de la Baye porte Nord-Ouest; & le banc de sable, Nord-Nord-Est.

Dans l'aprèsmidi l'Amiral découvrant sur le rivage quelques hommes qui l'appelloient par des signes, y envoya sa

Chaloupe avec deux otages. Elle lui amena 4 Négres, qui lui promirent toutes sortes de rafraîchissemens. Il est fort remarquable que toutes les observations sur les variations de l'Eguille depuis le 2e dégré de latitude du Nord jusqu'à ce lieu, furent trouvées fausses: car à chaque distance qui se rapporte à quelque Méridien oriental, il faut ajouter trente lieues; & de celles qui ont rapport à des Méridiens Oueſt, il faut retrancher le même nombre. En un mot la Flotte, en touchant à la terre, se trouva trente lieues plus à l'Oueſt qu'elle ne l'avoit supposé par les observations. L'experience, ajoute l'Auteur, est une regle sûre; au lieu que les instrumens trompent souvent les plus habiles.

KEELING. 1607.

Observations reconnues fausses.

Le 7 d'Août, la Chaloupe étant retournée à terre avec deux otages & quelques petits présens, on vit approcher dans quelques Barques du Pays plusieurs Négres de meilleure apparence. Les otages Anglois revinrent le soir, & présenterent à l'Amiral de la part du Chef des Négres un petit anneau d'or, qui fut estimé sept ou huit schelings. Comme il étoit tard, les Négres qui étoient venus à bord ne voulurent point retourner au rivage, & ne firent pas difficulté de passer la nuit au milieu des

On lie commerce avec les Négres.

KEELING. 1607.

Anglois, ſans aucune précaution pour leur ſûreté. Le lendemain, on employa tranquillement le jour à chercher l'eau la plus pure, entre pluſieurs ruiſſeaux qui ſe trouverent excellens & d'un accès fort aiſé. Les Négres s'empreſſerent même de prêter leur ſecours aux Matelots Anglois.

Le tems devint ſi beau, qu'en attendant qu'on pût ſe fier à ſa durée, l'Amiral ſe fit un amuſement de la pêche au long du rivage. Il eut le ſpectacle d'un grand nombre de femmes, que les Négres y avoient amenées pour voir la Flotte. Mais quoiqu'ils euſſent marqué peu de défiance pour eux-mêmes, leurs allarmes parurent exceſſives lorſqu'ils voyoient quelques femmes s'avancer trop vers les Chaloupes. Ils les forçoient bruſquement de ſe retirer, comme s'ils euſſent apprehendé qu'elle ne ſe rendiſſent trop facilement aux ſignes des Matelots. L'Amiral leur fit diſtribuer quelques bagatelles, qu'elles reçurent avec une avidité extrême. Il reçut d'elles en échange une grande quantité de limons, qui doivent être fort communs ſur cette Côte, puiſqu'à marché reglé on en pouvoit obtenir deux cens pour un petit couteau d'un ſol. Les jours ſuivans devinrent pluvieux juſqu'au 14.

Leurs allarmes pour leurs femmes.

ce qui n'empêcha point que la pêche ne fût abondante. On prit dans l'espace d'une heure six mille *Cavalos*, petit poisson, mais d'un excellent goût. L'Amiral acheta pour cinq aunes de toiles, une dent d'Elephant qui pesoit soixante trois livres. Le 15, Hawkins profita d'un court intervalle de beau tems pour descendre à terre avec une escorte convenable, & se rendre à l'habitation la plus voisine. Quelques gens de sa suite affectèrent de s'approcher des femmes, sous prétexte de se procurer des limons, mais en effet pour mettre à l'épreuve la jalousie des Négres, ou peut-être pour chercher l'occasion de se réjouir aux dépens des maris. L'inquiétude de ce Peuple jaloux fut si visible, que le Capitaine en redoutant des marques plus funestes, défendit à ses gens, sous les plus rigoureuses peines, de faire la moindre caresse aux femmes. Il en retira néanmoins quelque avantage. Les Négres, pour ôter à leurs femmes tout prétexte d'écouter les Anglois, se hâterent d'offrir au Capitaine une grosse provision de limons, qui ne lui auroit coûté que la peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de plusieurs sortes. Il en compta jusqu'à trois mille. Ses observations dans

Hawkins visite l'habitation voisine.

KELLING. 1607. ce petit Voyage ne lui firent pas découvrir plus de quatre ou cinq arpens ensemés de riz. La surface de la terre est généralement si pierreuse, qu'à peine peut-elle être ouverte avec le fer. Cependant on voit dans l'éloignement une grande abondance de Palmiers, qu'on croiroit plantés en allées régulieres, tant la perspective en est agréable, & qui font juger que le terrain est plus doux à quelque distance du rivage.

Qualités du Pays.

Il se trouvoit tant de Limons sur les deux Vaisseaux, que l'Amiral donna le 16, à tous ses Matelots, une Fête, où le *Pounch* (*a*) fut distribué avec profusion. Comme cette partie de joie se faisoit sur le rivage, les Négres jugeant que la chaleur de la débauche pouvoit exposer leurs femmes à quelque insulte, les tinrent fort resserrées, & s'assemblerent même avec leurs armes à quelque distance de leur habitation. Mais le bon ordre que l'Amiral entretint parmi ses gens rendit cette précaution inutile.

Observations de Jean Rogers sur les Négres de Sierra Leona

Un des otages qu'il avoit envoyé d'abord aux Négres, & qui se nommoit *Jean Rogers*, s'étoit déterminé volontairement à profiter de l'occasion pour pénétrer dans le Pays. Il revint en bonne

(*a*) Liqueur Angloise, composée de sucre, d'eau-de-vie, & de limons.

santé,

Vue des Montagnes nommées
Sierra Leona.
La Baye
Maison de Sierra Leona
Idole du Pais
Maison du
Capitaine
Thomas.

N° 22

santé, le 20, chargé de divers présens qu'il avoit reçus des Sauvages, & fort satisfait de la douceur de leur caractere. Entre plusieurs curiosités, il apportoit à l'Amiral une piece d'or, en forme de croissant, de la valeur à peu près d'un ducat. Il raconta qu'ayant été jusqu'à la principale habitation, qui étoit à huit ou neuf lieues de la Mer, il y avoit vû le Chef de la Nation. C'étoit un Souverain sans Cour & sans faste, qui n'étoit distingué de ses Sujets que par la supériorité du rang. Sa Ville paroissoit contenir environ six cens maisons. Le Pays ne manquoit pas de culture; & contre l'usage ordinaire des Négres, les champs étoient entourés d'une sorte de haie. C'étoient les femmes qui prenoient soin d'y planter des racines & d'y semer du riz. Ce travail presque continuel, joint à la chaleur extrême du climat, les rendoit si dégoûtantes, qu'il falloit être Matelot pour les trouver aimables, & Négre pour en être jaloux. Rogers ne s'apperçut point qu'elles fissent d'autre usage de leur industrie que pour la préparation des alimens. Elles n'ont aucun art propre à leur sexe, ni aucun exercice qui puisse les occuper. Les hommes vont à la chasse des Eléphans, & laissent en

KELLING. 1607.

KEELING. 1607.

paix les autres animaux, quoique le nombre en soit fort grand dans leurs montagnes. Ne mangeant point de chair, à la reserve de quelques poules qu'ils nourrissent dans leurs maisons & dans leurs jardins, ils ne tuent les bêtes sauvages qu'autant qu'ils ont besoin de peaux pour revêtir leurs cabanes dans certaines saisons, & pour se couvrir le corps vers la ceinture. Ceux qui habitent le rivage joignent à leurs racines l'usage du poisson; mais leur adresse est si bornée pour le prendre, que ce mets ne leur est pas fort ordinaire. Rogers ne put découvrir s'ils avoient quelques traces de Religion; car en leur voyant lever souvent les yeux vers le Soleil, il est difficile de juger si c'est pour lui rendre un culte, ou pour en tirer les pronostics ordinaires du tems. L'or n'est pas assez commun parmi eux pour faire supposer qu'ils en connoissent des mines, ou que leurs rivieres en charient beaucoup. Cependant la petite piece que Rogers avoit rapportée, & qu'il avoit obtenue de leur Chef pour un couteau, fit regretter à l'Amiral de n'avoir point d'Interprete qui pût lui procurer plus de lumieres.

Le 7 de Septembre, huit Chasseurs Anglois entreprirent de tuer quelques

Elephans. Ils en virent plusieurs, dont ils ne purent s'approcher. Ce ne fut que vers le soir qu'ils en surprirent deux à la portée du fusil. Ils convinrent de tirer tous sur le plus proche ; & tous se flaterent de l'avoir blessé. Mais la nuit, qui commençoit à devenir obscure, les obligea d'abandonner leur proie. Keeling ne rend point d'autre compte de ce qui l'occupa sur cette Côte jusqu'au 14 de Décembre ; ce qui fait soupçonner à Purchas, qu'il tira du commerce des Sauvages quelque profit qu'il affecta de cacher. En effet, il paroît peu naturel qu'il eût passé près de trois mois dans l'oisiveté, avec une Nation qui connoissoit l'or & les dents d'éléphans. Cependant il finit par une remarque qui semble détruire ce soupçon. Après avoir admiré lui-même que les Négres de Sierra Leona fussent si mal pourvûs d'or & d'yvoire, il en rejette la cause sur leur indolence naturelle, qui les borne à vivre grossierement de leurs racines, & qui va jusqu'à leur faire négliger la chasse d'une infinité d'animaux qui viennent souvent ruiner leurs jardins. On pourroit s'imaginer que la paresse est un vice contagieux dans ce Pays, lorsqu'on lui voit confesser qu'il se proposa souvent d'observer la latitude de la Ra-

KEELING. 1607.

Keeling est soupçonné d'avoir caché ses profits.

KELLING. 1607.

de, & qu'il partit sans l'avoir exécuté. Son Pilote prit néanmoins cette peine, & trouva qu'elle est à 18 degrés 36 minutes du Nord. Il vérifia aussi que la variation est d'un degré 50 minutes à l'Est.

Latitude de la Sierra Leona.

L'Auteur se transporte, sans autre liaison, à la vûe de la Baye de Saldanna, où il arriva le 17 de Décembre. Son dessein étoit de porter Est-Sud-Est, & Sud-Est quart d'Est, pour doubler le Cap. Mais tous ses gens, sains & malades, demanderent si ardemment de relâcher dans la Baye, qu'il se rendit à leurs instances. Ils passerent entre la petite Isle des Pengouins & le rivage, qui n'en est qu'à sept milles. Ayant jetté l'ancre au fond de la Baye, l'Amiral permit à ses gens de descendre à terre. Ils furent reçus avec beaucoup de caresses par quantité de Négres, qui reconnurent deux Matelots. Le premier objet qui frappa les Anglois, fut une inscription dans leur Langue, qu'ils apperçurent sur un roc. Elle portoit que Middleton, Capitaine du Consent, étoit entré dans la Baye le 24 de Juillet 1607. Cette heureuse rencontre les délivra de l'inquiétude où ils étoient depuis long-tems pour ce Vaisseau. Ils acheterent dès le premier jour cent deux Moutons, douze Boeufs & trois Veaux.

Les Anglois reçûs à bras ouverts à Saldanna.

Inscription qu'ils y trouvent.

KEELING. 1608.

Ce trafic continua si heureusement pendant plusieurs jours, que les deux Bâtimens n'eurent rien à désirer pour leur provision.

Ils remettent à la voile. Malheur qu'ils esfuient.

Ils remirent à la voile, le premier de Janvier 1608, avec un tems si favorable, qu'ils n'avoient aucune défiance des deux malheurs qui les menaçoient. Le premier fut une voie d'eau qui se fit à l'Hector, & dont on ne s'apperçut que le 19, c'est-à-dire lorsqu'il étoit déja fort difficile d'y remédier. L'humidité avoit gagné jusqu'aux ballots de draps, dont la plûpart furent endommagés. L'embarras fut extrême, soit à vuider le Vaisseau, soit à faire sécher les draps. Ensuite, lorsqu'on se crut en repos après une occupation si fatiguante, on tomba dans d'autres inquiétudes, en découvrant la terre à douze lieues de distance au Nord-Nord-Ouest. L'Amiral fut moins surpris que les autres, parce qu'il connoissoit la force imperceptible des courans. Cependant comme on se trouvoit au 34e degré de latitude, il eut peine à comprendre que la terre pût être si voisine; &, suivant ses propres calculs, il conclut que l'erreur devoit être au moins de cent lieues. Le 17 de Février, on découvrit encore la terre, à sept ou huit lieues; &, vers

Erreur causée par les courans.

KEELING. 1608. le soir, on se trouva près de deux petites Isles, que la nuit empêcha de reconnoître, d'autant plus qu'avec le dessein de jetter l'ancre, on ne trouva point de fond à deux mille du rivage. Le lendemain les observations ne purent se faire avec exactitude, parce qu'il étoit arrivé quelque desordre aux instrumens. On s'approcha d'une autre Isle qui n'est qu'à trois lieues des deux premieres, en laissant celles-ci au Sud. Le Pilote de l'Amiral reconnut la Baye de S. Augustin. On prit la résolution d'y relâcher. La Baye se présenta si favorablement, que les deux Vaisseaux y entrerent à pleines voiles. On mouilla contre le rivage du Sud, sur un fond de dix-sept brasses. *Hawkins* fut chargé par l'Amiral, qui se trouvoit indisposé, de descendre à terre avec les deux Chaloupes bien armées. Il revint à bord le soir, sans avoir rencontré un seul Habitant; mais il avoit remarqué un grand nombre de traces qui lui avoient paru fort fraîches; & trouvant une petite Barque abandonnée, il y avoit laissé des grains de verre & quelques petits couteaux. Ce rapport donna peu d'espérance à l'Amiral de se procurer des rafraîchissemens. Cependant quelques Matelots qu'il avoit envoyés d'un autre

Baye de S. Augustin.

côté à la pêche, dans un Esquif, l'assurerent qu'en s'approchant du rivage ils y avoient vû de grands os de Bêtes, auquel il restoit encore de la chair. Le 21, on apperçut quatre Sauvages, qui ne marquerent aucun effroi en voyant approcher d'eux une Chaloupe. L'Amiral leur envoya divers petits présens, qui acheverent de les rendre si familiers, qu'ils promirent aussi-tôt, par des signes, d'amener au rivage beaucoup de bestiaux. Cependant il en parut quantité d'autres qui n'amenerent rien. L'Amiral, impatient, descendit lui-même avec un cortége assez nombreux pour n'avoir rien à redouter. Les Sauvages prirent la fuite à la vûe des armes. On les suivit, mais sans marquer trop d'ardeur à les poursuivre. Un Anglois, qui eût la hardiesse de s'avancer seul près d'un petit Bois, y découvrit douze ou quinze de ces Barbares avec environ le même nombre de Veaux & de Chevres. Ils étoient armés d'arcs & de fleches; mais voyant qu'on ne paroissoit pas disposé à les attaquer, il s'en détacha deux qui vinrent au devant de l'Amiral, chacun avec l'animal qu'il avoit amené. Ils étoient bien faits & robustes. Quoiqu'ils eussent le corps ceint d'une peau, ils apportoient peu

Rebuffo. 1608.

Sauvages de cette Baye.

KI LING. 1608.

de soin à cacher leur nudité. L'un menoit un veau & l'autre un mouton. L'Amiral tira quelques schellings de sa poche, & leur présenta de l'autre main plusieurs petits couteaux, pour leur laisser le choix de ces deux payemens. Ils entendirent ce langage muet. Après avoir balancé quelques momens, ils prirent tous deux un schelling & un couteau, qu'on leur abandonna volontiers. A peine furent-ils retournés au Bois, que leurs Compagnons en sortirent avec ardeur, & vinrent offrir leurs marchandise pour le même prix.

Commerce des Anglois avec eux.

L'Amiral fort satisfait de cette ouverture, & des apparences de douceur qu'il avoit remarquées dans les Sauvages, résolut d'attendre sans empressement qu'ils continuassent de lui apporter des provisions. Il se fit conduire dans sa Chaloupe au long du rivage, pour observer le fond de la Baye. La différence des flots lui fit bientôt juger qu'il y entroit quelque riviere. Il continua d'avancer jusqu'à l'embouchure, qui n'a pas plus d'un mille de largeur; & comptant d'y trouver bientôt l'eau douce, il la remonta l'espace d'environ deux lieues. Son escorte le rassuroit contre toutes sortes d'accidens. Il fut peu satisfait de l'eau, qui se ressentoit

L'Amiral découvre une riviere dans la Baye.

de la mer dans toute cette étendue ; mais ayant vû plusieurs troupeaux de trente & de cinquante moutons, qui paissoient tranquillement sur le penchant d'une colline, il ne douta pas que dans le voisinage il n'y eût quelque source d'eau vive. Quelques-uns de ses gens, qu'il fit descendre, rencontrerent plusieurs Sauvages, qui leur vendirent trois moutons, pour autant de schellings, mais qui s'obstinerent à s'éloigner avec leurs troupeaux lorsqu'ils eurent apperçu la Chaloupe. L'Amiral descendit lui-même & s'efforça en vain de les rappeller par ses signes. Il fut encore étonné d'apprendre de ses gens que non-seulement les Barbares avoient préféré des schellings à tout autre prix, mais qu'ils n'avoient voulu donner leurs moutons que pour de l'argent. En jettant les yeux sur les Prairies qui étoient entre la riviere & les collines, il apperçut un gros ruisseau vers lequel il s'avança au travers d'un terrain fort humide, & dont il trouva l'eau extrémement fraîche. Cette découverte lui causa beaucoup de joie. Il remonta jusqu'au ruisseau avec la Chaloupe ; & sa satisfaction fut encore plus vive lorsqu'il se fut assuré, avec la sonde, que ses deux Bâtimens pouvoient s'avancer

KEELING. 1608.

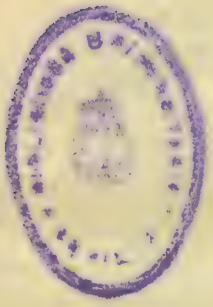
Sauvages qui aiment l'argent.

KEELING. 1608. jusqu'au même lieu pour faire immédiatement leur provision d'eau.

Alligator, espece de crocodile. En retournant vers la Baye, ses gens tuerent, à coups de fusils, un *Alligator*, espece de Crocodile, qu'ils virent marcher fort lentement sur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de coups, les mouvemens convulsifs qui lui restoient encore, étoient capables d'inspirer de la frayeur. Il avoit seize pieds de long; & sa gueule étoit si large, qu'il ne parut point surprenant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit transporter ce monstre jusqu'à son Vaisseau, pour en donner le spectacle à tous ses gens. On l'ouvrit. L'odeur qui s'en exhala parut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vûe, les plus hardis Matelots n'oserent en goûter.

Le 24, Keeling fit remonter la Riviere à ses deux Bâtimens, pour faire leur provision d'eau. Les Sauvages, qui observoient sans doute tous ses mouvemens, eurent soin d'éloigner leurs troupeaux des lieux voisins; ce qui n'empêcha point qu'il ne s'en préservât quelques-uns avec des moutons & des chevres. Les Anglois trouverent leurs moutons d'un meilleur goût que ceux de la Baye de Saldanna, quoiqu'

L'espece de Crocodile, nommé ALLIGATOR, Celui ci est un Jeune qui fut tiré vivant a Londre au mois d'Octobre 1739.



la figure en soit assez difforme; car ils ont sur le dos une masse de chair comme les chameaux, avec la seule différence qu'elle est plus avancée vers le col. Dans la familiarité qui augmentoit de jour en jour avec les Sauvages, on s'apperçut que leur Nation est circoncise. Mais Keeling n'ajoute rien qui puisse expliquer une observation si étrange. Il en fait une autre sur les araignées du Pays, qui sans avoir rien d'extraordinaire en elles-mêmes, font des toiles beaucoup plus luisantes que les nôtres, & d'un tissu si fort & si moelleux, qu'il ne doute point qu'elles ne puissent être filées comme la soie.

KEELING. 1608.

Sauvages circoncis.

Toile d'araignée qui peut être filée.

Le 25, il s'éleva du Nord Ouest un orage si violent, que le Vaisseau de Hawkins fut enlevé de dessus ses ancres, & perdit la plus grosse. Le danger étoit d'autant plus redoutable, que le rivage, dans la plus grande partie de la Baye, est bordé d'une chaîne de rocs, entre lesquels & la terre, on trouve continuellement deux brasses d'eau. Le poisson y entre en abondance; & comme il est facile d'y employer les filets, on en prenoit tous les jours une quantité prodigieuse. Cette espece de digue est aussi fort avantageuse pour les Chaloupes & les autres petits Bâtimens,

KEELING. 1608. qui y demeurent fort à couvert, tandis qu'on descend au rivage. Mais rien n'est si dangereux pour les grands Vaisseaux qui sont poussés par le vent, ou qui s'approchent de la terre sans précaution.

On quitta la Baye le 28. Malgré les secours que la Flotte s'y étoit procurés, Keeling regarde cette Rade comme un lieu où la nécessité seule doit faire chercher des rafraîchissemens. Outre que les Naturels ne veulent de commerce que pour de l'argent, & que les bestiaux n'y sont point en fort grande abondance, l'eau y est très-profonde, le rivage dangereux, & le fond si dur qu'à la moindre agitation il coupe les cables.

Qualités de la Baye de S. Augustin.

Le 12 de Mars, vers le 15e degré cinquante minutes de latitude, la sonde ne trouva point de fond à quatre-vingt-dix brasses, quoique deux heures auparavant on l'eût trouvé à dix-sept & à seize brasses. Dans l'aprèsmidi, on trouva depuis vingt-quatre jusqu'à dix-neuf. Ensuite, vers le soir, on fut effrayé de se voir sur neuf & huit brasses; lieu fort dangereux, sans doute, si l'on s'y trouvoit engagé pendant la nuit. Avec le secours d'un vent frais, on gagna un peu vers le Nord, & l'on se trouva le lendemain à quinze degrés

Passage dangereux.

quarante-cinq minutes. Un calme incommode fit perdre la moitié du jour. Il fut suivi d'un vent impétueux, qui jetta les deux Vaisseaux si loin vers le Sud, qu'à l'entrée de la nuit, ils se virent à trois lieues de la terre. Le 14, on ne se trouva qu'à quinze degrés quarante-deux minutes; de sorte qu'on étoit avancé de trois lieues au Nord, tandis que par les calculs on croyoit l'être au moins de quinze au Nord-Nord-Est. L'Auteur conclut que les courans sont fort rapides, & portent au Sud plus qu'au Sud-Oueſt. KEELING. 1608. Embarras causés par les courans.

Le jour suivant, il fut impossible de découvrir la terre, quoiqu'on fût certain de n'en être qu'à neuf ou dix lieues. L'Amiral embarrassé de la force des courans, cherchoit par quels moyens il pourroit s'en dégager. En s'éloignant de la terre, il craignoit des dangers presque inévitables vers l'Isle de *Nueva*. D'un autre côté, il ne se croyoit point en sûreté si près des Côtes. Le 17, se trouvant à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude, il jugea par les calculs, que les courans étoient diminués. Entre plusieurs opinions de ses gens sur ces vicissitudes, celle de son Pilote fut toujours quelles devoient être attribuées aux différences de la Lu- Opinions sur les courans qui retardent la route Angloise.

KEELING. 1608. ne; & pour preuve décisive, il prétend doit avoir remarqué que la grande force des courans se faisoit sentir quelques jours après & devant la pleine Lune. Mais l'Amiral demeura persuadé que la source de ces mouvemens irréguliers vient de la profonde Baye qui est entre le Cap Corientes & Mozambique, & débite là-dessus une doctrine, dont le détail seroit peu convenable à cet Ouvrage. Cependant il en tire une conclusion que je dois rapporter, parce qu'il en vante beaucoup l'utilité. C'est que pour éviter les courans dans une course telle que la sienne, il faut bien se garder de s'approcher de la terre avant que d'avoir gagné la pointe de Mozambique.

L'Auteur se transporte avec autant de vîtesse dans sa course qu'on a pû trouver d'obscurité dans ses derniers récits, jusqu'à *Delisa* ou *Delischa*, Rade au Nord de Socotra, où il prit le parti d'attendre la *Mousson* pour entrer dans la Mer de l'Inde. Là, sans rendre aucun compte de sa navigation, il raconte deux ou trois faits qu'il apprit des Mores. » Depuis quelques années, dit-il, » on avoit trouvé sur les Côtes de » Mombassa, de Magadoxa, de Pata & » de Brava, de prodigieuses masses

Rade de Delisa.

KEELING. 1608.

» d'ambre gris, dont quelques-unes pe-
» soient jusqu'à vingt quintaux, & si
» grosses enfin, qu'une seule pouvoit
» cacher plusieurs hommes ». Les Mores l'assurerent qu'ayant fait plusieurs voyages aux Isles de Comore pour acheter des Esclaves, ils avoient trouvé les Habitans de ces Isles rusés & perfides; que cinquante de leurs gens y avoient été massacrés par surprise; & que la crainte du même sort leur avoit fait tourner leur commerce vers d'autres lieux. Enfin ils dirent à Keeling qu'ils avoient vû à Pemba huit Hollandois qui y étoient depuis trois ou quatre ans, & deux desquels avoient embrassé le Mahométisme.

Etranges masses d'ambre gris.

La Mousson des vents du Sud commence ordinairement le premier de Mai, & dure cent jours. Les vents les plus impétueux se déchaînent pendant les mois de Juin & de Juillet. Ils commencent à devenir moins violens le 10 d'Août; & ceux du Nord, qui viennent immédiatement après, & qui amenent beaucoup de pluies, regnent ensuite trois ou quatre mois. C'est dans ce tems qu'on fait l'*aloës*, qui n'est que le jus du *semper vivens* qu'on fait congeler dans des peaux de boue.

Tems de la Mousson du Sud.

Fabrique de l'Aloës.

Le 23 de Mai, Keeling envoya sa

KELLING. 1608. Chaloupe au rivage, pour y faire payer une grande quantité d'aloës, dont il avoit déja fait le prix. Il en prit mille huit cens trente-trois livres qu'il paya fidellement : ce qui n'empêcha pas le Chef des Mores de lui faire demander en emprunt cinq cens pieces de huit qu'il refusa de lui préter ; mais pour adoucir ce refus, il lui fit présent de quelques armes, d'une fort belle étoffe & d'un couteau. Ensuite il prit encore cinq cens soixante-quinze livres d'aloës qui lui couterent cent quinze dollars.

Diverses informations de l'Amiral Anglois.

Il apprit le 24, que les vents avoient commencé le dernier d'Avril, & que tous les ans ils viennent plus tard d'onze jours ; de sorte que dans l'espace de trente-trois ans leur commencement se retrouve au même jour du même mois ; que comme la Mousson de l'Oüest vient des vents du Sud, celle de l'Est vient des vents du Nord : qu'il n'y a que deux Moussons dans toute l'année ; que dans celle où se trouvoit l'Auteur, la Mousson de l'Est devoit commencer le 13 d'Octobre, & durer jusqu'au mois d'Avril, pendant lequel, le tems est ordinairement assez beau jusqu'à la Mousson de Mai : que le *Neuruz*, c'est-à-dire le nouvel an au Pays, commence le premier jour de la Mousson de l'Est ; qu'a-

près le 25 de Septembre on ne peut plus naviguer de la Mer Rouge à l'Eſt : que *Chul*, *Dabul* & *Danda Raijpari*, ſont des Ports ſûrs & commodes & des Villes d'un commerce fort riche ſur la Côte de l'Inde : qu'à *Saada*, *Ilbuk*, *Anzaame* & *Mutu*, quatre des Iſles comores, il ſe trouve continuellement du riz en abondance, & que les Habitans y ſont d'un caractere plus humain que dans les autres Iſles : mais qu'à *Jugherijſi* & *Malale*, deux autres des mêmes Iſles, le riz eſt rare & le Peuple perfide : que dans l'une des deux dernieres un Vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine ſe nommoit Lancaſter, avoit été fort maltraité quinze ans auparavant. KEELING. 1608.

Keeling apprit encore que le jour auquel on lui faiſoit tous ces récits, c'eſt-à-dire le 26 de Mai, étoit le deux cens vingt-quatriéme jour de l'année du Pays : qu'il n'y a point de pluie ſur la Côte d'Arabie juſqu'au dix-ſeptieme jour de cette Mouſſon : que le trois cens cinquiéme jour de l'année du Pays étoit le meilleur pour faire voile de-là vers *Surat*, & que ce voyage ne prenoit que dix ou douze jours : que *Burrum*. *Makella* & *Kaſſan*, ſont de bons Ports pour les deux Mouſſons ſur la Côte d'Arabie, mais de peu d'utilité pour le com-

KEELING. 1608.

merce : que *Schael* ou *Schaer* n'a ni Por
ni Rade, où l'on puisse se retirer, mais
qu'on y trouve du fer & du plomb,
qu'on en fait venir par terre ces mar-
chandises à Kassan, & que la distance
n'est que d'une journée de chemin : que
pendant les deux Mousſons, la Mer est
extrémement agitée sur la Côte d'Ara-
bie, & que les courans suivent le vent,
qu'il n'y a point de sûreté contre le
Mousſon de l'Oueſt à l'entrée de Sura-
te ; parce que le fond est fort mauvais
pour l'ancrage, & que les marées y sont
si violentes, qu'elles sont capables seu-
les de renverser les Vaisseaux.

Rade de Delischa.

La Rade de Delischa, où Keeling
étoit depuis si long-tems, est un excel-
lent asile contre la Mousſon de l'Oueſt ;
mais ce qui paroît fort étrange ; c'est
qu'à deux milles de-là, au Levant com-
me à l'Oueſt, le vent souffle avec tant
de violence, qu'il n'y a point de Vais-
seau qui s'y puisse arrêter. On n'en ap-
porte point d'autre raison que la distan-
ce des hautes montagnes, & le large
intervalle de terres basses qui sont en-
tr'elles & la Mer.

Keeling se remet en mer.

Keeling remit à la voile le 24 de Juin.
Il apperçut le 23 de Juillet une Isle en-
carpée dont il lui parut fort difficile
d'approcher. Cependant il en auroit

cherché les moyens dans les besoins pressans qu'il commençoit à sentir, s'il n'en eût apperçu deux autres au Nord, & une plus grande au Sud à quatre degrés deux minutes de latitude. Il prit le parti de relâcher dans celle-ci, après avoir observé qu'entre ces Isles qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de dix lieues, il y a un grand banc de sable qui rend le passage fort dangereux. La Rade où ses deux Vaisseaux entrerent, est assez sûre contre toutes sortes de vents; mais le fond qui n'est que de petites pierres de différente forme, est dangereux pour les cables. La Flotte trouva de l'eau & quelques mesures de riz, qui étoient fort éloignées de suffire pour sa provision. L'année avoit été si mauvaise, que loin de chercher a se défaire de leur riz & de leurs denrées, les Habitans s'efforçoient de les cacher. Le 26, étant presqu'à la même distance de Priaman & de Tekou, à deux ou trois lieues du rivage, on découvrit un banc de sable entre les deux Vaisseaux & la Côte. En s'approchant au Nord-Est par Est de la Rade de Priaman, on eut presque toujours 45 brasses d'eau jusqu'à deux lieues & demie du rivage. A quatre lieues de la même Rade il y a une Isle au Nord-Est; & plus proche

KEELING. 1608.

KEELING. 1608.

on en trouve trois autres, Sud-Sud-E & Nord-Nord-Oueſt, qui ne ſont éloignées entr'elles que d'un mille.

Arrivée de la Flotte à Priaman.

La Flotte entra l'aprèſmidi dans la Rade de Priaman, & ſalua la Ville de cinq coups de canon. Auſſi-tôt le Gouverneur envoya un chevreau à l'Amiral, qui paya cette galanterie par un préſent de trois aunes de drap, d'une piece de calico bleu, d'un mouſquet & de deux épées, Il donna auſſi une piece de calico bleu au Meſſager, qui parloit fort bien la Langue Portugaiſe. Il arriva le même jour un Bâtiment d'Achin, dont le Capitaine eut avec Keeling une longue converſation en Arabe, & les Anglois formerent ſur ſes récits des eſpérances fort avantageuſes pour leur commerce.

Reg'emens de commerce avec les Commiſſaires Indiens.

Keeling ne tarda point à deſcendre au rivage. S'étant fait conduire au Palais du Gouverneur, il propoſa de regler d'abord le prix du poivre. On lui donna ſoixante Commiſſaires, avec leſquels il eut de longues diſcuſſions avant que de pouvoir s'accorder. La principale regardoit le poids des marchandiſes; Keeling demandant qu'on lui laiſſât la liberté de les faire peſer dans chaque lieu de l'Iſle, où l'occaſion ſe préſenteroit de les acheter; & les autres

KEELING. 1608.

voulant quelles fussent pesées dans la Ville. D'ailleurs ils en demandoient un prix exorbitant. Ce n'étoit pas moins que cinquante dollars pour chaque bahar ; tandis que le Capitaine d'Achin avoit conseillé aux Anglois de n'en offrir que seize. Mais ils conçurent bientôt que ce Capitaine, qui étoit lui-même un Marchand, n'avoit pensé qu'à les tromper à son avantage, parce qu'il espéroit enlever la plus grande partie du poivre avant que les Anglois fussent d'accord avec le Gouverneur, & les réduire ensuite à l'acheter de lui au prix qu'il y voudroit mettre. Après quelques débats, on convint de vingt-deux dollars & demi par bahar, sans y comprendre le droit Royal de six pour cent. Keeling se vit comme forcé de payer deux autres droits, ou plûtôt deux exactions, dont il ne reconnoissoit point la justice ; l'un de cent soixante dollars, & l'autre à peu près de la même somme. Cette convention fut couchée par écrit & signée respectivement par les Commissaires.

Production annuelle de Priaman.

La Ville & le territoire de Priaman ne produisent pas chaque année plus de cinq cens bahars de poivre ; mais en y joignant les productions des Cantons voisins, tels que *Passaman*, *Tekou*, *Pa-*

KEELING. 1608.

rouse, & les montagnes qui sont au dessus de la Ville, toute la quantité peut monter à deux mille cinq cens bahars, qui suffisent pour la cargaison de deux Vaisseaux. On les achette à fort bon marché, quand on laisse pendant toute l'année dans la Ville des Facteurs qui sçachent saisir les occasions. Mais le tems de la moisson est au mois d'Août & de Novembre ; & si l'on n'a pas pris des précautions avant cette saison, les Vaisseaux d'Achin & de Java ne manquent gueres alors de venir enlever tout ce qui se trouve à vendre. Ceux de Guzarate sont exclus de ce commerce, par un ordre exprès du Roi d'Achin. Keeling conclut qu'un Bâtiment peut toucher dans une année à Surate, où il achette des calicos & d'autres étoffes, passer ensuite à Priaman pour y laisser des Facteurs, & jetter ainsi les fondemens d'un commerce fort avantageux pour l'année suivante. Mais il ne voit pas, dit-il comment un Vaisseau pourroit toucher à Cambaye & se rendre assez tôt à Priaman dans la même année. D'ailleurs, si l'on ne veut rien donner au hazard, il est à propos, pour la sûreté du commerce, de se procurer des lettres de permission du Roi d'Achin.

Disposition d'un commerce avantageux.

KEELING. 1608.

Tandis que la Flotte Angloise étoit tranquillement à l'ancre, il vint à bord un More qui parloit fort bien le Portugais, & qui demanda un entretien secret à l'Amiral. Après des préludes fort recherchés, il lui dit qu'il étoit envoyé par la Veuve du dernier Gouverneur de Priaman, femme riche & puissante, qui offroit aux Anglois des secours assurés pour se rendre maîtres de la Ville, à condition qu'elle demeureroit maîtresse absolue de la moitié de leur conquêtes. Cette proposition ne séduisit point l'Amiral. Il ne s'etoit pas proposé de prendre des Villes aux Indes; & connoissant d'ailleurs les artifices des Mores, il ne douta point qu'une offre de cette nature ne fût le voile de quelque perfidie. Sa réponse fut un refus sans exception. Cependant il lui resta quelque curiosité de voir la Dame Indienne, autant peut-être pour vérifier le discours du More, que pour connoître une femme d'un caractere si hardi. Il proposa au More de lui ménager cette faveur. Les mesures furent prises pour la nuit suivante; car malgré la liberté que les Veuves Indiennes ont de disposer d'elles-mêmes, Keeling ne vouloit pas risquer de faire naître des soupçons par sa visite. Le More fut fidele à le ve-

On offre à Keeling de le rendre maître de Priaman.

Caractere singulier d'une Dame Indienne, & visite que l'Amiral lui rend.

KEELING. 1608. nir prendre dans une petite Barque, au commencement de l'obscurité. Il n'étoit conduit que par deux Matelots, & l'Amiral ne se fit accompagner aussi que de deux de ses gens. Ils aborderent au rivage avec beaucoup de précautions. Ils traverserent de même une partie de la Ville, jusqu'à la maison de l'ancienne Gouvernante, qui donnoit du côté des montagnes. Keeling s'apperçut aisément qu'il étoit attendu, & qu'on observoit le mistere, comme il l'avoit recommandé au More. Il fut introduit par une seule Esclave, dans un appartement dont il nous a dérobé la description; mais il le répresente en général fort riche & fort galant. Il y trouva la Dame Indienne, qui étoit seule à l'attendre. Le More demeura pour servir d'interprete. A juger de l'âge par les traits, Keeling s'imagina que cette femme n'avoit pas moins de quarante ans. Cependant elle avoit encore de la fraîcheur & de la beauté. Ses premiers discours tomberent sur le projet de son ambition; car le More persuadé que le refus de l'Amiral n'étoit venu que de ses défiances, l'avoit entretenue dans les mêmes idées, & l'avoit même assurée qu'une visite nocturne ne pouvoit s'expliquer autrement. Aussi parut-il fort

fort étonné d'entendre tenir à Keeling le même langage que sur le Vaisseau ; & par les raisons qu'il apporta pour le faire changer de sentiment, il lui donna lieu de juger que c'étoit lui-même qui avoit inspiré à la Gouvernante le projet dont elle s'étoit remplie. KELLING. 1608.

L'Amiral, se défendit par des objections si fortes, qu'on ne put le soupçonner de mauvaise foi. Il offrit d'ailleurs de si bonne grace son bien & ses services, que la Gouvernante prenant du goût pour sa personne, lui fit servir ce que le Pays a de plus délicieux. Une partie de la nuit se passa dans cette fête ; & lorsqu'il parut penser à son retour, il fut pressé de demeurer quelques jours dans un lieu où sa présence étoit agréable. Il s'en excusa par la nécessité de paroître le lendemain aux yeux de ses gens ; mais il promit volontiers de renouveller quelquefois sa visite. Comme les Marchands Anglois s'arrêtent peu à la description de leurs plaisirs, il ne nous apprend point si ce commerce tourna en galanterie ; mais ayant continué de voir la Gouvernante avec les mêmes précautions, il sçut d'elle les moyens qu'elle avoit eu dessein d'employer pour lui assurer la conquête de Priaman. Elle étoit proche parente de

Il refuse d'entrer dans les vûes qu'on lui propose.

Moyens qu'elle veut employer pour lui procurer Priaman

KEELING. la Maison Royal d'Achin ; & dans la
1608. guerre que les deux Princes, fils du vieux Roi, s'étoient déclarés mutuellement pour la succession de leur pere, elle avoit embrassé avec son mari, les intérêts de l'aîné, qui avoit enfin remporté l'avantage. Ce service étoit demeuré non-seulement sans récompense, mais si peu considéré, qu'après la mort de son mari, elle n'avoit pû obtenir le Gouvernement de Priaman pour un Seigneur de la Cour qu'elle s'étoit proposé d'épouser à cette condition. Elle avoit amassé de grands biens, & son crédit parmi les Habitans l'emportoit encore sur celui du nouveau Gouverneur. Elle ne doutoit pas que les plus puissans n'entrassent tout d'un coup dans sa vengeance, d'autant plus que son mari avoit eu besoin de beaucoup d'adresse & d'efforts pour les attacher au parti du jeune Roi, & que leur penchant s'étoit toujours déclaré pour le Prince son frere. En effet, on a vû dans une autre Relation, que l'aîné s'étoit rendu odieux par sa cruauté. La Gouvernante comptoit qu'il ne lui seroit pas moins facile de gagner les petits par ses libéralités ; & le secours qu'elle vouloit obtenir des Anglois en leur cédant une partie de la Ville, étoit moins pour

KEELING. 1608.

s'en mettre en poſſeſſion, que pour s'y ſoutenir enſuite contre le Roi d'Achin. Elle ſe promettoit auſſi que le frere de ce Prince, quoiqu'alors chaſſé de ſon partage & banni de l'Iſle de Sumatra, reparoîtroit au premier bruit de ſon entrepriſe, & viendroit ſe joindre à elle pour faire revivre ſes droits. Enfin ce grand projet, dont elle paroiſſoit craindre peu de devenir la victime, l'occupoit ſi vivement qu'elle y ramenoit ſans ceſſe l'Amiral, juſqu'à lui offrir à la fin de ſe ſoumettre entierement aux Anglois. Il fut obligé, pour ſe délivrer de ſes inſtances, de lui promettre ſon ſecours, s'il trouvoit à Bantam quelques Anglois qui vouluſſent l'écouter, & ſe joindre à lui pour augmenter ſes forces. Cette promeſſe la ſatisfit; mais elle ſouhaita que le More fît le voyage de Bantam avec la Flotte Angloiſe, dans la ſeule vûe de faire ſouvenir Keeling de ſon engagement. Il lui auroit été difficile de trouver un prétexte pour s'en défendre, ſi de juſtes frayeurs ne l'euſſent ſauvé de cet embarras. Quelque ſoin qu'il eût apporté à cacher ſon commerce avec la Dame Indienne, il fut obſervé par les Eſpions du Gouverneur. Cette femme s'étoit rendue ſuſpecte par des plaintes & par d'autres marques de

Embarras où tombe l'Amiral Anglois.

KEELING. 1608.

mécontentement. Le Gouverneur, qui se regardoit comme le principal objet de sa haine, prit de fort mauvaises impressions de ce commerce nocturne. Il témoigna ses allarmes à l'Amiral, en lui faisant un portrait desavantageux de l'ancienne Gouvernante. Il le menaça même d'en informer le Roi, dont il ne répondoit pas que le ressentiment ne retombât sur tous les Vaisseaux qui paroîtroient dans ses Ports.

Keeling ne balança point à faire entendre que la galanterie avoit eu plus de part à ses visites que la politique. Mais, sans se payer de cette réponse, le Gouverneur qui avoit fait arrêter son Guide, le fit amener sur le champ, dans l'espérance que ce malheureux confesseroit ce qu'il pouvoit s'imaginer que l'Amiral avoit déja déclaré. Keeling, qui comprit le dessein du Gouverneur, commençoit à ressentir des inquiétudes sériculses, & se réprocher amerement son imprudence. Mais le More, accoutumé à l'artifice, entrevit tout d'un coup, à son embarras, qu'il ne lui étoit rien échappé. Il se vanta du moins de cette pénétration lorsqu'il fut délivré du péril. Toutes les menaces du Gouverneur n'ayant pû l'ébranler, Keeling prit à son tour le ton du reproche

Pénétration des Mores dans leurs artifices.

pour faire honte au Gouverneur de ses soupçons, & l'accuser même d'avoir violé par son emportement un article de la capitulation. KELLING. 1608.

Cependant il jugea qu'ayant fini sa cargaison, rien ne devoit l'arrêter plus long-tems dans la Rade. Il en partit le 18 de Septembre, après y avoir passé près de deux mois. Le lendemain à midi, se trouvant à dix lieues Oueſt-Nord-Oueſt, de la pointe qui est au Sud de Priaman, il porta vers l'Est d'*Ilha de Triſtezza*. Le 20, à la pointe du jour il tomba à l'extrémité de cette Isle, & ne put l'éviter qu'en prenant à l'Est-Sud-Est. Il vit, les jours suivans, plusieurs petites Isles, qui sont aux environs de Sumatra; & plus loin à l'Oueſt une autre Isle beaucoup plus grande. Il remarque qu'on ne peut naviguer avec trop de précautions sur cette Côte, parce que la plûpart de ces Isles ne sont point marquées sur les Cartes. Dangers entre Sumatra & Java.

Le 1 d'Octobre, à 5 degrés 30 minutes de latitude, en continuant sa navigation au long de la terre, quoiqu'à dix ou douze lieues de la Côte, il trouva que son Vaisseau avançoit plus vîte vers le Sud, qu'il ne l'auroit dû suivant ses calculs. Le jour suivant, il découvrit une Isle, qu'il prit d'abord pour

KEELING. 1608. Isle de S.L.

l'Isle de *Sel*, mais ce n'étoit qu'un roc de figure ronde, que les Cartes ne font point observer. Quoique la Flotte se crût peu avancée, on se trouvoit à midi, au 5e degré 55 minutes du Sud. Le 3, on apperçut à découvert l'Isle de Sel, qui n'étoit éloignée que de quatre ou cinq lieues. Sa situation est à 6 degrés 6 minutes. C'est la plus haute & la plus ronde de toutes les Isles qui sont à l'entrée des Détroits de la Sonde. Sa distance jusqu'à la plus proche partie de l'Isle de Sumatra, n'est que de treize ou quatorze lieues. Le 4 au matin, on n'étoit plus qu'à cinq ou six lieues de la pointe qui ferme la Baye de Bantam. On découvre de ce lieu deux Rocs couverts d'arbres, l'un au Nord, & l'autre au Sud, entre lesquels la Flotte passa sans aucun obstacle. Le Pilote de l'Amiral, ayant déja fait cette dangereuse route, se fioit beaucoup moins aux Cartes qu'à son expérience.

Keeling arrive à Bantam.

On entra le 5 dans la Rade de Bantam. Il s'y trouvoit à l'ancre six Vaisseaux Hollandois, dont deux avoient leur cargaison presqu'entiere de girofle, & deux travailloient à se charger de poivre; mais l'Amiral ne put se défendre d'une vive douleur, en apprenant des Facteurs Anglois qui vinrent au-de-

KEELING. 1608.

vant de lui, qu'il ne restoit dans leur Comptoir que treize personnes vivantes. Il y trouva une Lettre de Middleton, Capitaine du *Consent*, qui fut pour lui un sujet de consolation dans ce desastre. Cependant plus il prit d'informations sur l'état du Comptoir, plus il reconnut de véritables sujets de s'affliger. Les Anglois s'étoient vûs depuis plusieurs mois dans l'esclavage, non-seulement des Hollandois, qui n'avoient cessé de les insulter que par dédain pour leur foiblesse; mais des Chinois mêmes, qui sous prétexte de zele pour leur service, s'étoient rendus comme les Arbitres de toutes leurs affaires. *Uniete* & *Tegin*, deux domestiques Chinois du Comptoir, avoient pris tant d'ascendant sur leurs Maîtres, qu'ils leur avoient persuadé de prendre autant de Chinois chez eux qu'il leur étoit mort d'Anglois; & par degrés, ils étoient devenus plus forts que ceux dont ils n'étoient que les Esclaves. En vain *Herne* & *Saris*, les deux principaux Facteurs, avoient entrepris de secouer le joug. On avoit été plusieurs fois au moment d'en venir aux mains; & lorsque les Anglois avoient porté leurs plaintes à la Cour, ils y avoient trouvé contre eux de fâcheuses préventions, que les

Déplorable état du Comptoir Anglois

KEELING. 1608. plus fortes apologies n'avoient pû leur faire surmonter. Dans cet intervalle la plus grande partie de leur commerce s'étoit fait au nom & par les mains des Chinois. Les plus riches Marchands de cette Nation, qui avoient marqué tant d'attachement pour le Comptoir sous le gouvernement de Scot, voyoient cette tyrannie sans s'y opposer; & les Javans, toujours lâches & malins, s'en faisoient un sujet de joie.

Desordres des Anglois au Comptoir.

Keeling, pour remédier à tous ces desordres, voulut commencer par délivrer le Comptoir de cette multitude de Chinois; mais il fut arrêté par deux raisons qui les lui fit trouver moins coupables. Uniete & Tegin, en confessant qu'ils avoient quelquefois abusé de l'indulgence de leurs Maîtres, lui firent connoître par des témoignages certains, que sans ces mêmes Chinois que Hermit & Saris accusoient, le Comptoir auroit été pillé plusieurs fois par les Javans. D'ailleurs ils soutinrent que la source du mal venoit beaucoup moins d'eux que des Anglois, qui s'étant fait un amusement de séduire ou d'enlever les femmes de plusieurs pauvres Chinois s'étoient mis dans la nécessité, pour appaiser les Maris, de leur ouvrir l'entrée du Comptoir, où ils s'étoient établis

par degrés. La preuve en étoit claire, puiſque les femmes continuoient encore leur commerce avec les Anglois. Herne & Saris même n'étoient point à couvert du réproche; & s'ils avoient porté leurs plaintes à l'Amiral, c'étoit parce que l'âge commençoit à refroidir le premier pour les plaiſirs, & que l'autre étoit piqué de ſe voir abandonné, depuis peu, par une femme dont l'affection s'étoit déclarée pour une autre. Les deux Domeſtiques en appellerent au témoignage de tous les autres Anglois, ſans en excepter *Savage*, qui étoit le plus conſidéré après Herne & Saris.

KEELING. 1608.

L'Amiral comprit que la juſtice demande quelquefois un frein comme la colere. Il ſe fit conduire dans les divers logemens du Comptoir, où il n'avoit point encore pénétré. Il les trouva peuplés de femmes, dont la plus agréable, dit-il, auroit paru fort dégoutante en Europe. La plûpart des Anglois lui firent l'aveu des liaiſons qu'ils avoient avec ces miſérables Créatures. Il les chaſſa ſans dureté, & ſa douceur alla juſqu'à leur faire quelques préſens. Il bannit de même tous les Chinois, ſans leur faire un crime des deſordres que la mauvaiſe conduite des Anglois avoit comme autoriſés. Uniete & Tegin ne

L'Amiral y remédie avec douceur.

KEELING. 1608. furent point exceptés du banniſſement ; mais il leur paya fidellement leurs gages ; & loin d'approfondir trop rigoureuſement l'abus qu'ils avoient fait de leur ſituation, il joignit à ce qui leur étoit dû une honnête recompenſe pour leurs ſervices. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur à la Cour de Bantam, & dans les deux Nations Chinoiſe & Javane. Le plein pouvoir qu'il avoit de la Compagnie de Londres, & les forces dont il étoit accompagné pour faire exécuter ſes ordres, mirent tous les Anglois du Comptoir dans la néceſſité d'obéir. Il ne réuſſit pas moins dans ſes procédés avec les Hollandois. Loin de leur faire un reproche du paſſé, il feignit de l'ignorer. *Jacques l'Hermite*, qui commandoit leur Flotte, étoit un homme modéré. Il le prévint par une viſite de civilité & d'amitié. La bonne intelligence fut d'autant plus facile à rétablir entre les deux Nations, que l'Hermite après en avoir jetté le fondement par ſes promeſſes, reçut un ordre qui le mit en état de les exécuter. Un Bâtiment arrivé de Hollande le 15 de Novembre, lui apporta la Commiſſion de premier Directeur du Comptoir, ou, comme les Hollandois commençoient déja à s'en donner le titre, celle de Gouver-

Reconciliation des Anglois & des Hollandois de Bantam.

neur de Bantam. Il arriva heureusement que le jour même de son installation, Uniete & Tegin, soit pour justifier leur ancienne conduite, soit par reconnoissance pour la générosité de l'Amiral, vinrent lui découvrir un horrible complot de quelques Javans, pour brûler les Vaisseaux Européens qui étoient dans le Port. Cette entreprise paroissoit aisée depuis que les Anglois s'étant réconciliés avec les Hollandois, les deux Flottes s'étoient rapprochées, & passoient presque toutes les nuits en fêtes & en réjouissances. Keeling se fit un nouveau mérite auprès des Hollandois d'un avis si important. Leur Flotte étoit fort riche. On prit la résolution, sans faire éclater les lumieres qu'on avoit reçues, d'attendre avec de justes précautions que les Javans se présentassent pour exécuter leur dessein. Keeling & l'Hermite passerent toutes les nuits sur les deux Flottes. Enfin le 19, à dix heures du soir, quelques Espions qui faisoient la garde sur le rivage, virent plusieurs Barques Javanes qui se rassembloient, & compterent jusqu'à trente-sept Incendiaires, dont les mouvemens & les préparatifs déclaroient assez leurs intentions. Les deux Amiraux furent avertis. S'étant munis contre toutes sor-

KEELING. 1608.

Conspiration des Javans pour brûler leurs Flottes.

KEELING 1608.

tes de craintes, ils mirent environ cent hommes bien armés dans huit Chaloupes, avec ordre de laisser avancer les Javans, pour leur couper la retraite entre le rivage & les Flottes. Mais la nuit n'étoit pas si obscure, qu'ils ne vissent blanchir la Mer sous les rames. Cette découverte les fit avancer avec tant de défiance, qu'ils découvrirent le péril où ils alloient se précipiter. Ils retournerent brusquement au rivage, sans que les Chaloupes en pussent arrêter un seul. Cependant comme elles les poursuivirent avec beaucoup de diligence, & qu'en arrivant à terre, ils ne penserent qu'à prendre la fuite, on trouva dans leurs Barques toutes les machines à feu qu'ils avoient eu l'espérance d'employer. Le fruit que les deux Flottes tirerent de cette avanture, fut d'apprendre aux Javans, qu'on étoit toujours en garde contre leur haine.

Les Javans manquent leur entreprise.

Keeling s'étoit d'abord proposé de retourner directement de Bantam en Angleterre; mais ensuite, il avoit changé de résolution, pour faire construire une Pinace qui étoit déja presqu'achevée. Il assembla les Facteurs Anglois au Comptoir, & leur communiquant ses vûes, il nomma *Brown* & *Sidal* pour faire le voyage de Banda avec la Cha-

Dispositions de Keeling.

KEELING. 1608.

loupe. *Jean Herne*, *Jean Saris*, & *Richard Savage*, obtinrent d'être laissés à Bantam, par la bonté extraordinaire de l'Amiral, à qui ils persuaderent qu'il ne pouvoit leur ôter leur emploi sans les deshonorer. Cependant il ordonna qu'aussi-tôt que la Pinace seroit revenue de Banda, Saris la prendroit pour se rendre à *Sequedana*, dans l'Isle de Borneo. Pendant qu'il tenoit ce conseil, il reçut la visite de l'Ambassadeur de Siam à la Cour de Bantam, qui venoit lui proposer diverses ouvertures de commerce. Il assura les Anglois qu'ils pouvoient vendre en deux jours mille pieces de drap rouge dans son Pays; & que le même débit se soutiendroit tous les ans, parce que les Siamois aiment à parer leurs éléphans & leurs chevaux de cette couleur : qu'il se trouvoit de l'or en abondance dans les Etats du Roi de Siam : que les pierres précieuses y étoient fort communes & à bon marché: enfin que son Roi désiroit ardemment de faire alliance avec un Prince aussi puissant que le Roi d'Angleterre, dont il avoit appris que la réputation & la puissance surpassoient beaucoup celles des Hollandois. Keeling répondit qu'il n'avoit point actuellement la quantité de draps rouges qui convenoit aux be-

Il reçoit la visite d'un Ambasseur de Siam.

KEELING. 1608.

soins des Siamois ; mais que lui-même, ou tout autre Amiral qui viendroit dans la suite avec une nouvelle Flotte, ne manqueroit pas de répondre par ses services aux bontés du Roi de Siam. Cette préférence que l'Ambassadeur avoit donnée au commerce d'Angleterre, jetta de nouvelles semences de jalousie dans l'esprit des Hollandois.

Jalousie des Hollandois.

Keeling demeure à bord pour éviter les querelles.

Le 28, après avoir reglé toutes les affaires du Comptoir, Keeling prit congé de la Cour de Bantam, & résolut de demeurer à bord en attendant que toute sa cargaison fût achevée. Il n'explique point les raisons qui lui firent prendre ce parti ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour éviter les querelles qui commençoient à renaître dans la Ville entre les Matelots des deux Nations. Un jeune Hollandois vint le supplier avec les plus vives instances de lui accorder le passage en Europe, & se plaignit beaucoup de la dureté de son pere qui le retenoit malgré lui dans un Pays (*a*) qu'il détestoit. Keeling, sans rejetter sa priere, lui demanda la liberté d'en parler seulement au Chef du Comptoir de Hollande, en lui représentant qu'il ne pouvoit se dispenser de

(*a*) Il y a apparence que c'étoit le même jeune homme dont Scot parle dans sa Relation.

cette conduite sans donner quelque atteinte à l'amitié qu'il venoit de rétablir entre les deux Nations. Mais cette difficulté fit verser beaucoup de larmes au jeune Suppliant, comme s'il eût jugé qu'il n'avoit rien à se promettre par cette voie. Cependant il consentit à l'explication que l'Amiral desiroit avec le Chef du Comptoir. Mais elle n'aboutit qu'à le faire resserrer si étroitement, qu'il ne parut plus avant le départ de la Flotte.

KEELING. 1608.

Le 2 de Décembre, les Sentinelles de la Flotte virent approcher le soir à la lumiere de plusieurs flambeaux, une Barque dont ils ne reconnurent pas tout d'un coup les Conducteurs. Mais lorsqu'ils pensoient à donner l'allarme, ils distinguerent les principaux Facteurs du Comptoir Anglois, accompagnés d'un Officier de la Cour de Bantam, ou plûtôt lui servant de cortége pour l'exécution des ordres du Roi. Ce Prince envoyoit à l'Amiral une Lettre pour le Roi d'Angleterre, avec deux *Picols* de Canton pour présent. Il paroît que cette démarche de la Cour avoit été retardée par quelques obstacles que l'adresse des Facteurs avoit surmontés, & que la même raison avoit fait suspendre son départ à l'Amiral; car dès le jour sui-

Députation du Roi à l'Amiral Anglois.

KIELING. 1608.

vant, l'ordre fut donné pour mettre incessamment à la voile. Le 12, en sortant des Détroits, on rencontra la Pinace, qui étant malheureusement tombée entre les mains des Portugais, avoit perdu non-seulement la meilleure partie de sa cargaison, mais encore dix-huit de ses hommes qui avoient été faits prisonniers. Il ne lui restoit que six Matelots fort âgés, & le Facteur Tissering, que sa vieillesse avoit fait regarder aussi comme une prise fort vile. La perte des marchandises montoit à neuf mille dollars. Cette disgrace fit prendre aux Anglois le parti de retourner à Bantam, autant pour soutenir leur honneur, en méditant les moyens de se venger, que pour éviter la rencontre des Portugais, qui ne pouvoient être fort éloignés. Cependant à peine furent-ils rentrés dans la Rade, qu'ils furent encore obligés de changer de résolution, à l'arrivée d'un Vaisseau Hollandois, qui apportoit la nouvelle de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande. Ils jugerent qu'étant desormais les seuls Ennemis de l'Espagne, il n'y auroit point de sûreté, avec si peu de forces, à chercher querelle aux Portugais. L'Amiral résolut au contraire de mettre sur l'un de ses deux Vaisseaux tout ce qu'il avoit rassemblé

Perte que les Portugais font essuyer aux Anglois.

Les deux Vaisseaux Anglois se séparent.

de plus précieux dans son Voyage, & de le renvoyer directement en Angleterre. Il choisit pour cela le Dragon, qui étoit le plus considérable; & passant sur l'Hector, il confia la conduite du Dragon, & les principales espérances de la Compagnie, au Capitaine Towtson, qui partit le dernier jour de Décembre. KEELING. 1608.

L'Amiral leva l'ancre aussi dès le jour suivant, dans le dessein de réparer le malheur de la Pinace, en faisant lui-même le Voyage de Banda. Le vent devint si contraire au moment qu'il sortoit de la Rade, que pour éviter la nécessité d'y rentrer, il porta entre l'Isle de Java & celles de Tonda, qui n'en sont qu'à cinq lieues, s'exposant ainsi à tous les dangers qui le menaçoient dans les détroits de Tanara & de Laski. Cependant, avec le secours d'un Pilote Javan, qu'il avoit engagé à le servir par une grosse récompense, il parvint heureusement à la pointe Ouest de Jacatra; & se dégageant, avec le même bonheur, d'un banc de sable qui est à cette pointe, il jetta l'ancre le 8 devant la Ville même de Jacatra. Depuis son départ de Bantam, il n'avoit pas compté moins de trente ou quarante Isles. 1609. L'Amiral part pour Banda. Il mouille devant Jacatra.

A peine avoit-il eu le tems d'être ap-

KEELING. 1609. perçu de la Ville, qu'il vit sortir du Port une Barque fort ornée, qui s'approcha de son Vaisseau sans précaution. Elle portoit le Scha Bandar, accompagné de plusieurs Indiens sans armes, qui paroissoient ses domestiques. Les Anglois ne pouvant douter à son cortége que ce ne fût un Officier de considération, se hâterent de le prévenir par leurs civilités. L'Amiral se présenta pour le recevoir à bord. Il apprit de lui même son rang & les ordres dont il étoit chargé. Le Roi jugeant qu'un Vaisseau Européen qui jettoit l'ancre si proche de son Port, ne se proposoit pas d'y entrer, avoit député aussi-tôt un de ses principaux Officiers pour en faire un reproche honnête à l'Amiral, & le prier du moins de lui faire présent de quelques livres de poudre & d'un paquet de méche. Keeling sensible à cette politesse Indienne, fit mettre dans la Barque du Scha Bandar 30 livres de poudre avec un rouleau de méche. Ensuite lui ayant offert quelques rafraîchissemens, qu'il se défendit d'accepter, il lui témoigna que dans la confiance qu'il avoit à la générosité du Roi, il souhaitoit beaucoup que ce Prince lui accordât la permission d'entrer dans sa Ville. Le Scha Bandar parut charmé de cette propos-

Le Roi lui fait demander de la poudre.

Civilités du Scha Bandar.

tion ; & loin de demander du tems pour la faire agréer au Roi, il protesta que rien ne pouvoit lui causer plus de plaisir. Il ajouta que depuis l'occasion que ce Prince avoit eue de voir les Anglois à Bantam, lorsqu'il s'y étoit rendu pour la cérémonie de la Circoncision, il avoit toujours regretté qu'aucun de leurs Vaisseaux ne se fût encore arrêté dans ses Ports ; que si le Pays de Jacatra portoit peu de poivre & d'autres richesses, il ne manquoit point de provisions, & surtout de riz & d'animaux fort curieux. Keeling trouva plus de franchise dans l'air & le compliment du Scha Bandar, qu'il n'en avoit remarqué à la Cour de Bantam. Il se souvint d'avoir entendu parler avantageusement du Roi aux anciens Facteurs du Comptoir. Enfin, ne consultant que sa propre droiture, il ne crut pas devoir souhaiter plus de sûreté que le Scha Bandar n'en avoit exigé. KEELING. 1609.

Il se mit dans sa Chaloupe avec huit de ses gens & six Rameurs ; & quoiqu'il eût donné ordre à son Vaisseau d'entrer dans le Port à sa suite, il fit valoir au Seigneur Indien la confiance qu'il marquoit pour son Prince & pour sa Nation. La vûe d'une Chaloupe étrangere, qui arrivoit avec le Scha Bandar, Keeling descend à Jacatra.

KEELING. 1609. attira un grand nombre d'Habitans sur le rivage. Keeling n'en parut pas moins tranquille & moins ferme. Il fut conduit à la Cour par le Scha Bandar. Cette visite imprévûe causa tant de satisfaction au Roi, que n'en pouvant déguiser l'excès, il combla l'Amiral de présens & de caresses. Il le pressa de laisser à Jacatra, comme à Bantam, quelques Anglois pour l'entretien de l'amitié & du commerce. Keeling, sans le refuser, s'excusa sur le petit nombre de ses gens, & sur les nécessités d'un voyage dont il ignoroit encore la durée: mais il promit qu'à l'arrivée de la premiere Flotte, les Anglois ne manqueroient pas de répondre à des offres si obligeantes. Entre les Indiens qui furent employés à le servir, il distingua un jeune Portugais qui trouva le moyen d'implorer secrettement sa générosité. Il apprit de lui en peu de mots, qu'ayant été vendu au Roi par les Hollandois, il avoit sans cesse à se défendre contre les Prêtres du Pays, qui s'efforçoient de lui faire abandonner le Christianisme. La qualité d'homme de mer n'empêchoit pas Keeling de respecter la Religion. Il employa tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour délivrer un Chrétien de la persécution; & malgré

Keeling délivre un Portugais de la persécution des Prêtres.

la réſiſtance des Prêtres, il obtint la liberté du Portugais pour la ſomme de 45 dollars. KEELING. 1609.

La Ville de Jacatra (*a*) eſt ſituée au pied de pluſieurs montagnes qui paroiſſent deſertes & ſtériles. Elle ne contient pas plus de douze cens maiſons; mais les jardins, dont la plûpart des édifices ſont environnés, donnent beaucoup d'étendue à la perſpective, & font trouver la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'eſt effectivement. A l'exception de quelques Seigneurs qui ſont en poſſeſſion de toutes les richeſſes du Pays, les Habitans ſont fort pauvres. Ils vivent comme la plûpart des Indiens, de riz, de racines & de poiſſon. Leur commerce ſe borne à Bantam, où ils portent tous les ans quelques bahars de poivre, & preſque toutes les ſemaines une certaine quantité de riz & d'autres proviſions. Keeling partit le 12, après avoir renouvellé au Roi la promeſſe de former une liaiſon plus étroite avec lui. A deux lieues de la pointe Orientale de Jacatra, Oueſt par Nord, il découvrit à fleur d'eau une Iſle abimée, ſur laquelle il reſte encore un grand nombre d'arbres. C'eſt ce reſte de terre & cette Situation de Jacatra. Iſle abimée

(*a*) C'eſt aujourd'hui la fameuſe Ville de Batavia. Voi. les Tomes ſuivans.

KELLING. 1609. pointe Orientale qui forment la Baye. Le 14 à midi, après avoir fait environ trente lieues, on tomba sur une Isle qui a vers le Sud & le Nord, trois grands bancs de sable, auſquels les Portugais ont donné le nom de *tres Hermanos*, ou des *trois Freres*. Ils s'étendent jusqu'à trois lieues de l'Isle de Java; mais moins à l'Est qu'ils ne sont marqués dans les Cartes. Le 17, on se trouva proche de l'Isle *Madura*; ce qui étoit fort éloigné de l'attente du Pilote, qui conclut, ou que l'Isle de Java n'est pas si longue qu'elle est représentée dans les Cartes, ou que le Vaisseau avoit été jetté à l'Est par les courans. Les deux jours suivans, on découvrit deux autres Isles, dont on ne put connoître ni le nom ni l'étendue. Mais le 20 à midi, on se trouva fort près d'une des Isles *Nossaseres*, ou *Nuinsira*, à 5 degrés 30 minutes de latitude. Elle est longue d'environ trois lieues du Nord-Ouest au Sud-Est. L'Amiral n'auroit pas eu plus de raisons d'y relâcher que dans un si grand nombre d'autres, si, lorsqu'il n'en étoit qu'à deux milles, quelques-uns de ses Matelots n'eussent distingué sur le rivage plusieurs personnes qui levoient les mains vers le Ciel, & qu'il avoit d'abord pris lui-même pour des arbres.

Très Hermanos.

Isle Madura.

Isles Nossaferes.

KEELING. 1609.

Il s'en approcha sur un fond de 24 brasses qui diminuerent par degrés jusqu'à sept. Ayant jetté l'ancre à deux portées de fusil, il apperçut plus distinctement onze personnes qui continuoient de remuer les bras avec divers signes. Il envoya la Chaloupe remplie de gens armés. *Stretcher*, qui les commandoit, aborda au milieu des cris & des gémissemens de ces onze malheureux qui étoient des Indiens de l'Isle Célebres, à demi morts de faim & de misere. Quoiqu'il ne comprît rien à leur langage, il jugea par quelques planches fracassées & d'autres débris rassemblés autour d'eux, qu'ils avoient été jettés dans cette Isle deserte par un naufrage. Leur ardeur fut extrême à se précipiter dans la Chaloupe, & leurs signes faisoient entendre qu'ils étoient pressés par une faim dévorante. Stretcher, qui n'avoit avec lui aucune provision, ne jugea pas à propos de les conduire à bord sans l'ordre de l'Amiral. Mais prenant pitié de leur situation, il fit descendre avec eux une partie de ses gens, tandis qu'il retourna lui-même au Vaisseau pour en apporter des vivres, & s'assurer des intentions de Keeling. Il revint bien tôt avec ordre de prendre les onze Indiens pour les jetter sur la premiere

Naufrage d'un Vaisseau Indien.

KEELING. 1609.

terre habitée. Rien ne peut représenter l'avidité avec laquelle ils s'élancerent sur les alimens qui leur furent présentés. Un Interprete que Stretcher avoit amené, comprit à peine, sur le récit qu'ils lui firent dans un jargon fort obscur, qu'ils étoient partis de Célebes pour Sumatra, au nombre de trente, & que leur Vaisseau s'étant brisé contre un rocher voisin qu'ils montroient en versant des larmes, ils avoient perdu dix-neuf de leurs Compagnons avec leur Vaisseau & tout leur bien. On les avoit pris d'abord pour autant d'hommes; mais il se trouvoit parmi eux trois femmes qui ne paroissoient pas les plus foibles de la troupe, soit que leur sexe puisse résister plus long-tems à la faim, soit que les hommes se fussent retranché quelque chose pour leur donner les premiers soins. Il y avoit sept jours que leur naufrage étoit arrivé; & dans un si long intervalle ils n'avoient vêcu que de poissons morts que la Mer avoit laissés sur le rivage.

Imbécillité d'onze Indiens.

Les Anglois eurent bien-tôt lieu d'admirer l'imbécilité de ces Barbares; car s'étant répandus dans l'Isle, ils y trouverent quantité d'oiseaux; & Stretcher surpris que des hommes eussent pû souffrir la faim dans une telle abondance, prit

KEELING. 1609.

prit plaisir à faire abandonner leurs armes à ses gens, pour essayer pendant quelques heures quel seroit le succès d'une chasse où l'adresse seroit seule employée. Avec de longs bâtons, & même à coups de pierres, les Anglois tuerent avant la fin du jour un grand nombre de toutes sortes d'oiseaux; & le lendemain lorsqu'ils eurent la liberté de se servir de leurs armes, ils en firent une provision qui suffit pour quelques jours à la subsistance du Vaisseau. Quoique l'Isle eût plusieurs bois fort touffus, les Chasseurs n'y trouverent aucune sorte de venaison. Mais ils découvrirent deux sources d'eau fraîche, qui avoient échappé aux Indiens, ou plûtôt que l'abbatement dans lequel ils étoient demeurés sur le rivage, ne leur avoit pas permis de chercher.

Le 22, on fit dix-huit lieues vers l'Est avec un fort bon vent; & le lendemain on ne découvrit aucune terre, quoique depuis les Nossaseres on eût parcouru plus d'espace que les Cartes n'en marquent entre ces Isles & celle de Célebes. Vers le soir, on apperçut trois petites Isles au Nord à quatre ou cinq lieues de distance. La terre en parut fort basse, & la longueur assez considérable de l'Est à l'Ouest. Enfin le 24 à midi, on

KEELING. 1609.

reconnut l'Isle Célebes ; & l'Amiral faisant entrer dans son calcul le détour qu'il avoit fait à l'Est, trouva que les Nossaseres & cette Isle sont éloignées entr'elles de vingt-neuf lieues. Avec tous les efforts imaginables, il fut impossible aux Anglois de gagner *Macassar*, parce que le vent ne cessa point d'être Nord & Nord-Oueſt. Ils mouillerent sur onze brasses d'eau à 6 lieues de la pointe Méridionale de Célebes. L'Auteur juge que la distance entre Bantam & Célebes est d'environ deux cens trente-cinq lieues, & que si les Célebes sont plus éloignées des Nossaseres, qu'il ne l'a fait observer, il faut que l'Isle qu'il prit pour une des Nossaseres, n'en soit point effectivement.

Distance des Nossaseres & des Célebes.

Le vent n'ayant point changé pendant toute la nuit, l'Amiral se détermina vers la pointe du jour à relâcher au Sud-Oueſt de *Desolam*. Il ne lui manquoit que de l'eau, parce que les deux sources de Nossaseres s'étoient trouvées trop foibles pour fournir à la provision du Vaisseau. La Rade où il entra, n'offroit que des bords inhabités. Cependant le fond n'étant pas moins que de seize brasses jusqu'à trente pas du rivage, il mouilla dans cette position jusqu'au retour de la Chaloupe & de l'Esquif, qui

Isle de Desolam.

Les Anglois y relâchent.

BUFFLE

partirent auſſi-tôt avec les tonnneaux. A peine Stretcher eut-il mis le pied à terre, & ſe fut-il dérobé à la vûe du Vaiſſeau, derriere quelques arbres qui bordoient le ſable, que l'Amiral fut ſurpris d'entendre pluſieurs coups de fuſil. L'allarme fut ſi vive ſur le Vaiſſeau, qu'une partie de ſes gens fut tentée de ſe jetter à la nage pour ſecourir leurs Compagnons. Mais ils virent bientôt reparoître Stretcher accompagné de pluſieurs autres, qui traînoient dans la Chaloupe un buffle d'énorme groſſeur qu'ils avoient tué preſqu'en débarquant. L'Amiral leur cria de ſon bord, d'où il pouvoit aiſément ſe faire entendre, qu'ils n'avoient qu'à l'éventrer ſur le rivage. Mais Stretcher doutoit ſi c'étoit un buffle ſauvage ou domeſtique, parce qu'à diverſes marques il paroiſſoit avoir ſervi au travail. Cette obſervation méritoit d'être approfondie, dans un lieu où l'on ignoroit à quel accueil il falloit s'attendre. L'Amiral prit le parti de deſcendre lui-même. Dans l'intervalle, pluſieurs Inſulaires attirés par le bruit des armes à feu, s'approcherent des Anglois ; & voyant leur buffle mort, ils parurent fort affligés de cette perte. Cependant ils marquerent ſi peu de ſurpriſe à la vûe d'une troupe d'E-

KEELING. 1609.

Ils tuent un buffle qui leur cauſe de l'embarras.

KEELING. 1609. trangers que l'Amiral ne douta point qu'ils ne fussent accoutumés au commerce des Européens. Après leur avoir fait quelques excuses de la mort de leur buffle, & leur avoir offert un présent pour les appaiser, il donna ordre que les onze Indiens de Nossaseres fussent amenés au rivage. Ils n'avoient pas reconnu cette Rade; & l'on s'étoit déterminé par compassion à les mettre à terre dans quelque autre lieu. Mais lorsqu'ils eurent apperçu des hommes de leur espece, ils n attendirent point le retour de la Chaloupe; & se jettant à la nage, ils témoignerent leur joie par toutes sortes de marques. Ils racontèrent aux autres le service qu'ils avoient reçu des Anglois; & l'Amiral s'en apperçut bientôt au changement de leur visage. L'amitié & la familiarité s'établirent tout d'un coup. Ils offrirent aux Anglois de les conduire à leur habitation, en leur faisant entendre que la principale Ville n'étoit pas fort éloignée. Mais Keeling, qui ne pensoit point à s'arrêter dans leur Isle, se contenta de leur faire connoître le besoin qu'il avoit d'eau. Ils s'empresserent de conduire ses gens vers une petite riviere qui passoit assez près de la Baye sans s'y décharger. On fit faire sur le champ

Ils mettent à terre les onze Indiens de Nossaseres.

KEELING. 1609.

quelques traîneaux qui abrégerent beaucoup les difficultés du chemin. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, l'Amiral consentit que Stretcher allât jusqu'à l'habitation, accompagné d'un fort petit nombre d'Anglois, & de trente ou quarante Insulaires, qui paroissoient charmés de leur visite. Il y fut reçu avec des caresses & des témoignages de reconnoissance qu'on ne feroit pas sûr de trouver, après le même service, dans les Nations les plus policées de l'Europe. Ils revinrent chargés de présens; & ces transports d'amitié ne se démentirent point jusqu'à leur départ.

Caresses qu'ils reçoivent des Habitans.

En sortant de la Baye, on continua de ranger le rivage jusqu'à l'extrémité de l'Isle; & le 26 au matin, on découvrit *Cambina*, qui ne peut être, suivant le calcul de l'Auteur, à plus de vingt lieues au Nord-Est du Détroit de Célebes. A une heure après midi ils étoient Nord-Est par Nord, à huit lieues de la pointe Occidentale de cette Isle. Le lendemain, ils avancerent fort peu; mais ils découvrirent la terre au Nord sans la connoître. Deux jours après, ils apperçurent beaucoup plus distinctement la même terre, quoiqu'ils ne fussent point encore à plus de douze lieues à l'Est de Cambine. A force de s'appro-

Isle de Cambina.

KEELING.

1609.

Diverſes Iſles priſes pour celles de Gioailiam.

cher, ils diſtinguerent d'abord deux Isles à l'Eſt-Nord-Eſt. La plus grande, qui n'étoit déja qu'à cinq lieues Eſt par Nord, préſente trois ou quatre Promontoires. L'autre Isle eſt à ſept ou huit lieues au Sud de ces hauteurs; mais de la pointe Eſt de l'une juſqu'à la pointe Nord-Eſt de l'autre, il n'y en a pas plus de trois. A huit lieues au Sud-Eſt par Eſt, on apperçoit un banc de ſable qui n'en a pas moins de dix de longueur. Il y a beaucoup d'apparence que ces Iſles ſont celles de *Gioailiam*; à moins qu'on n'aime mieux donner ce nom à celles que les Anglois avoient apperçues entre les Noſſaſeres & Célebes. Le 30, à douze lieues de la derniere pointe du Nord, ils virent l'Isle de *Tikabaſſo*, & quatre lieues au Nord-Eſt par Nord, ils découvrirent la pointe Eſt de l'Iſle de Button.

Iſle de Button.

Vers la nuit, ils virent arriver une grande Barque, que les Indiens nomment *Caricol*, chargée de quarante ou cinquante hommes que le Roi de Button envoyoit à la découverte. Ils étoient conduits par l'oncle même de ce Prince. *Sidall* & *Spalding*, qui avoient déja paſſé dans cette Isle, furent reconnus de la plûpart de ces Indiens; & vantant à Keeling l'accueil qu'ils avoient

KEELING. 1609.

reçu de leur Prince, ils le déterminerent à jetter l'ancre au premier Port. On suivit la Barque Indienne, qui entra dans une Rade commode au Sud-Est de l'Isle. Ce lieu n'étoit point éloigné de la demeure du Roi, mais Keeling se contenta d'y envoyer Sidall & Spalding avec quelques présens. Pendant leur absence il trouva que les richesses de l'Isle ne valoient pas la peine qu'il avoit prise d'y relâcher. Ce détour inutile l'exposa encore aux importunités du Roi, qui accompagna Sidall & Spalding à leur retour, pour solliciter les Anglois de lui prêter leur secours contre les Insulaires de Tikabessa, dont il avoit reçu plusieurs outrages. La cause de leur querelle venoit d'un accident fort singulier. Le Roi de Button étoit sans enfans, quoique dans l'espérance de s'en procurer il eût pris un grand nombre de femmes. Quelques Devins qu'il avoit consultés sur cette disgrace de la nature, lui avoient déclaré qu'il ne pouvoit devenir pere qu'avec une femme Etrangere qu'il auroit enlevée à son mari. Il n'avoit pas balancé à suivre cet Oracle; & passant dans l'Isle de Tikabessa, avec un petit nombre de gens fideles, il y avoit vêcu caché pendant quelque tems, pour chercher

Les Anglois y relâchent.

Embarras singulier du Roi de Button.

KEELING. 1609. l'occasion de choisir une femme agréable, & de l'enlever sans bruit. Son choix étoit tombé sur celle d'un des plus proches parens du Roi ; & la Fortune l'avoit secondé si heureusement, qu'il l'avoit amenée à Button. Mais par d'autres incidens, dont l'Auteur ne fut point informé, l'Indienne qui regrettoit apparemment son premier mari, se déroba au Ravisseur, & trouva le moyen de repasser dans sa patrie. Elle étoit grosse alors de plusieurs mois. Etant accouchée dans la suite de deux fils, le Roi de Button qui s'en croyoit le pere, les fit demander au Roi de Tikabessa. Sa priere fut rejettée, non-seulement pour le punir de la violence qu'il avoit employée dans les Etats d'autrui, mais pour satisfaire aussi le premier mari & sa femme, qui prétendoient avoir eu ces deux enfans l'un de l'autre. Les reproches insultans, dont ce refus avoit été accompagné, étoient devenus un juste prétexte pour employer ouvertement les armes. Le Roi de Button avoit tenté plusieurs descentes qui lui avoient mal réussi. Il avoit eu recours ensuite à l'artifice, en faisant passer secrettement à Tikabessa quelques gens armés, qui lui avoient promis d'enlever l'Indienne & ses enfans. Mais les uns avoient péri

dans l'entrepriſe, & les autres étoient encore priſonniers dans l'Iſle ennemie. Tels étoient les outrages dont le Roi de Button fit des plaintes aux Anglois, & pour la vengeance deſquelles il leur demandoit le ſecours de leurs armes.

KEELING. 1609.

Keeling qui ne vit aucun avantage à ſe mêler dans cette querelle, & qui n'en reconnut pas clairement la juſtice, apporta au Roi toutes les raiſons qu'il avoit pour s'en diſpenſer. Elles ne le délivrerent pas de quantité d'inſtances, qui ſe réduiſirent enfin à la priere de lui vendre de la poudre & quelques fuſils. Les Anglois n'avoient pas fait juſqu'alors aſſez d'uſage de leur poudre pour craindre d'en manquer. Ils en donnerent au Roi cinquante livres, qui leur furent payées fort libéralement. Mais comme ils marquoient moins de facilité à ſe défaire de leurs armes, ce Prince offrit à Keeling, pour en obtenir deux, un collier de groſſes perles, qui ſurpaſſoit la valeur des deux meilleurs canons du Vaiſſeau. Ce prix rendit l'Amiral Anglois ſi traitable, que ſe croyant obligé à quelque retour de juſtice autant que de généroſité, il donna au Roi quatre fuſils pour ſon collier.

Les Anglois laiſſent ce Prince fort content de leurs échanges.

Le 3 de Février, les Anglois ſe trouverent par leurs obſervations à 4 de-

KEELING. 1609. grés 25 minutes de latitude. Le 4, au matin, ils apperçurent l'Isle de *Burro*, à sept lieues de distance. Le vent n'étant pas favorable pour Banda, on délibéra s'il ne valoit pas mieux gagner les Isles Moluques, sur-tout lorsque de la pointe Orientale de Burro, on commençoit à découvrir Amboyne, qui n'en est qu'à douze lieues. On voyoit en même tems, fort à découvert, l'Isle *Cloy*, qui est à quatre lieues au Sud de Burro. Le soir on jetta l'ancre dans cette résolution. Mais le vent ayant changé pendant la nuit, on revint au dessein de se rendre directement à Banda. Le 6, après avoir découvert clairement Amboyne, qui est située à l'Est par Nord de Burro, & qui présente environ dix lieues de longueur vers l'Est, on apperçut la haute terre de Banda. Elle n'est pas à moins de vingt-cinq lieues de la partie Orientale d'Amboyne. Le 7, on vit *Pulo Rin*, ou l'Isle de *Rin*, & *Puloway*, qui n'en est qu'à trois lieues. Enfin l'on entra le 8, dans la Rade & dans le Port de Banda, en observant, suivant l'avis du Pilote Indien, de s'approcher, du côté du Nord, aussi près qu'il fût possible des plus hautes montagnes, au pied desquelles on trouve toujours au moins six brasses & demie d'eau.

Isle de Buro; sa distance des Moluques.

Pulo Rin.

Puloway.

KEELING. 1609.

Les Facteurs du Comptoir Hollandois, & la plûpart des Habitans de la Ville, accoururent sur le bord du rivage, pour féliciter l'Amiral de son arrivée. Il répondit à leurs complimens par une décharge de toute l'artillerie du Vaisseau. Dés le lendemain, étant descendu à terre, il fut conduit au Palais du Roi par le Scha Bandar. Il remit à ce Prince une Lettre du Roi d'Angleterre, & ses présens, qui étoient une belle coupe de vermeil doré avec son couvercle, un casque fort orné; & un tres-beau mousquet, qui avoit couté seul vingt-cinq dollars. L'accueil qu'il reçut du Roi fut aussi gracieux que l'appareil en fut magnifique. Les Hollandois confesserent eux-mêmes qu'ils n'avoient rien vû de si pompeux dans cette Cour.

Les Anglois arrivent à Banda.

Ses présens au Roi.

Keeling s'occupa les jours suivans à regler les conditions pour l'établissement d'un Comptoir Anglois & pour la construction de l'édifice. Il ne remarqua point, dans ces premiers jours que son arrivée causât de la jalousie aux Hollandois. Il reçut même leurs conseils pour le succès des vûes qu'il avoit déclarées. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que dans tous les lieux où ils sont établis, la prudence sert peu à

Il se défie des Hollandois.

KEELING. 1609. prendre de bonnes mesures, si elle n'est soutenue par une grande profusion de présens. Dans les Voyages qu'il fit à *Urtatan* & à *Lantor*, pour conférer avec les Marchands du Pays sur le prix des marchandises, il fut continuellement obsédé par *Nakhada* (a) *China*, Espion des Hollandois, qui sous prétexte de le servir en lui procurant les moyens de faire promptement sa cargaison, lui suscita au contraire mille sortes de difficultés. A Lantor, on lui demanda cent quatre-vingt pieces de huit pour le droit qui se nomme *Serepinang*. Ensuite, lorsqu'il proposa du moins qu'il lui fût permis de mettre à son drap le meilleur prix qu'il pourroit, on lui parla d'un autre droit, nommé *Rouba Rouba*, qu'il falloit payer avant que de commencer sa vente. L'Amiral protesta qu'il ne refuseroit aucune demande, lorsqu'elle lui paroîtroit juste, ou d'un usage établi; mais à son retour il voulut que tout le Pays s'engageât à lui faire dans l'espace de quatre mois sa cargaison de noix & de fleur de muscade, à cent dollars le *Kati*. Et voyant que les difficultés ne faisoient qu'augmenter, il déclara que puisqu'on ne cherchoit qu'à prolonger le tems, dans l'espérance apparemment

Difficultés qu'ils lui suscitent.

(a) Nakhada signifi. Capitaine ou Chef de Vaisseau.

KEELING. 1609.

de voir paroître une Flotte Hollandoise, dont l'arrivée lui paroissoit néanmoins fort douteuse, parce que la Mousson étoit presque passée, & que les vents d'Est commençoient déja, il ne donneroit pas plus de quatre-vingt pieces de huit. On se dispensa froidement de répondre à cette déclaration, mais ce ne fut pas sans donner quelques marques de dépit & d'aversion.

Arrivée de trois Vaisseaux Hollandois, & leur disgrace.

Le 16, il arriva trois grands Bâtimens Hollandois, qui sans avoir jetté l'ancre, firent une décharge de toute leur artillerie; l'un de trente, l'autre de seize, & le troisiéme de neuf pieces de canon. Deux de ces trois Vaisseaux venoient de Ternate, où ils avoient perdu *Paul van Carden*, leur Amiral, avec soixante-dix hommes, pris par les Espagnols. Les Hollandois offrirent 50000 dollars pour sa rançon; mais la seule composition que leurs Ennemis voulurent accepter, fut la restitution du Fort de Machian que cet Amiral avoit pris sur eux. Les trois Vaisseaux entrerent dans le Port, après s'être ainsi présentés à l'entrée de la Rade. Cette montre de leurs forces fit prendre aux Hollandois du Comptoir des apparences encore plus affectées de politesse & d'amitié pour les Anglois. Ils envoyerent

KEELING. 1609. visiter Keeling par un de leurs principau Chefs; & les Officiers des deux moindres Vaisseaux l'étant venu voir le lendemain sur son bord, y demeurerent à souper. Cependant un Soldat Anglois qui sçavoit fort bien leur Langue, & qui s'etoit mêlé avec leurs Matelots, rapporta le même jour à son Amiral que leur dessein étoit de le surprendre & de se saisir de son Vaisseau avant la fin du mois.

La fermeté de Keeling lui fait obtenir ce qu'il desire.

On vint renouveller à Keeling la demande du *Rouba Rouba*. Il persista dans son refus. On revint lui déclarer que le Conseil s'étoit assemblé, & que par une Délibération irrévocable on avoit résolu de lui ôter la liberté du Commerce, s'il s'obstinoit à ne vouloir pas donner plus de cent dollars. Sa réponse fut qu'il partiroit sans avoir chargé un grain de poivre, plûtôt que d'aller au-delà de cette somme. On reparut bien-tôt pour lui dire qu'on consentoit enfin à prendre cent dollars pour le *Katti* d'épices, trois cens quatre-vingt dollars pour le *Rouba Rouba*, & cinquante dollars pour le *Serepinang*; sans y comprendre néanmoins le droit des quatre *Scha Bandars*, qui se nomme le *Pissalin*, & quatre pieces de *Serassa*, ou de Pintade Malaiene. Apres cette convention,

on regla la valeur des monnoies ; ce qui fit naître encore des embarras, par ce que le trebech & les réales de huit se trouvoient trop légeres. Enfin cet obstacle étant levé par des évaluations fort justes, on commença a peser les épices. Pendant que les Anglois pressoient ce travail, les Hollandois des trois Vaisseaux firent leur prix, qui fut de cent dollars pour le Kati d'épices. trois cens pour le *Rouba Rouba*, & cinquante pour le *Serepinang*, avec quatre pieces de drap. KEELING. 1609.

Vaisseau Portugais échappé à la tempête.

Il arriva dans cet intervalle un Vaisseau Portugais de Goa, qui avoit été si maltraité, le jour & la nuit d'auparavant, par une affreuse tempête, que n'ayant point eu d'autre azile à choisir, il venoit se radouber à Banda. Sa cargaison n'étoit pas précieuse ; il portoit du riz & des étoffes de la Côte de Canara ; mais il avoit à bord quantité de Passagers, entre lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction avec leur famille. Ils étoient déja informés de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande ; cependant leur haine pour les adversaires de la Religion Romaine, leur fit éviter presqu'également le commerce des Anglois & des Hollandois. Comme ils étoient dans le besoin

KEELING. 1609. de mille choſes qu'ils ne pouvoient eſpérer des Naturels du Pays, Keeling, ſans s'arrêter à leurs préventions, prit un jour occaſion de leur offrir ſes ſervices. Leur Capitaine les refuſa, dans des termes qu'il n'avoit pas choiſis pour les plus civils. Il ſe nommoit *Dom Blas d'Argentra*; mais un Gentilhomme, qui étoit à terre avec lui, parut plus ſenſible à des honnêtetés ſi gratuites. Il ſuivit l'Amiral Anglois; & l'ayant remercié au nom de ſes Compagnons, il lui demanda s'il ſe propoſoit de retourner bien-tôt en Europe. Keeling lui dit qu'il n'attendoit que la fin de ſa cargaiſon. Je m'appelle *Barbeſés*, reprit le Portugais; je cherche à regagner ma patrie avec ma famille & les débris de ma fortune: le Vaiſſeau l'*Annonciade*, où mes chagrins m'ont forcé de m'embarquer, eſt en ſi mauvais état que je tremble à lui confier plus long-tems ce que j'ai de plus cher: ſi vous vouliez me recevoir ſur le vôtre, & me jetter, ſoit à Madere, ſoit ſur les Côtes de Portugal, je ne ferois pas difficulté de me fier à un homme dont les manieres m'inſpirent de l'eſtime, & qui commande un Vaiſſeau de la Compagnie d'Angleterre. L'Amiral, encore plus porté à le ſervir, acheva de lui gagner le cœur, en lui apprenant

Keeling oublie ſes reſſentimens à leurs miſeres.

que lui & la plûpart de ſes Matelots étoient Catholiques. Il lui déclara néanmoins qu'irrité comme il devoit l'être contre les Portugais, qui lui avoient enlevé dix-huit hommes & la cargaiſon d'une Pinace, il auroit été peu porté à prévenir ſa Nation par des politeſſes, dans tout autre cas que celui où il avoit vû ſon Vaiſſeau. Enfin loin d'être rebuté par la groſſiereté du Capitaine, il l'aſſura que le deſir d'obliger un honnête homme ſe joignant à ſes principes naturels de générosité & d'honneur, il ne balançoit point à lui promettre de le débarquer à Madere.

KEELING. 1609.

Il fait une action généreuſe.

Cet Officier, ſuivant le récit de Keeling, qui continua de le voir familierement pendant plus de ſix ſemaines, étoit un des hommes du monde à qui il eût connu le plus d'eſprit & de vertu. Il avoit été Commandant du Fort de Saint Philippe à Goa. Sa diſgrace avoit commencé par une querelle de ſa femme avec celle du Viceroi, qui étant d'un orgueil inſupportable, quoique fort inférieure à la ſienne par la naiſſance & les agrémens du corps, exerçoit une tyrannie dont les autres femmes étoient révoltées. Le Viceroi avoit exigé que Barbeſés fît des réparations à cette fiere Vicereine, pour quelques défauts de

Malheurs d'un Officier Portugais.

KEBLING. 1609. respect & de soumission dont elle accusoit la Commandante. Le différend étoit passé d'un sexe à l'autre. Barbesés, qui ne croyoit pas sa femme coupable, avoit pris ses intérêts avec tant de chaleur, que le Viceroi l'accusant à son tour de désobéissance & de révolte, l'avoit fait arrêter, & lui avoit fait faire son procès. Il en auroit coûté la vie à ce malheureux Commandant, si les emportemens de la Vicereine eussent été suivis. Mais le Conseil de Goa, pesant son mérite & sa vertu, avoit borné sa Sentence à deux années de prison, qu'il avoit subies dans son propre Fort. Son Office avoit été rempli par un homme dévoué à la Vicereine, qui s'étoit efforcé par ses mauvais traitemens, de suppléer à la rigueur dont elle se plaignoit que le Conseil avoit manqué. Ses biens avoient beaucoup souffert dans cet intervalle. En sortant de sa prison, où il n'avoit pas même eu la liberté de voir sa femme, il l'avoit trouvée réduite à vivre avec ses enfans, des libéralités d'un parent fort riche, dont le Ciel avoit ensuite permis la mort, pour rendre par son héritage une partie de son éclat à cette famille affligée. Il n'avoit rien eu de si pressant que de convertir toute sa succession en or & en

pierreries, & de monter sur le premier Vaisseau qui étoit sorti du Port. KEELING. 1609.

Keeling joint ici plusieurs réflexions sur l'abus du pouvoir dans les Régions éloignées. Mais cet exemple lui paroît moins odieux que celui dont le même Officier fut encore le sujet. Il sembloit qu'étant libre sur le Vaisseau, il ne lui restât plus qu'à faire passer sa famille & ses biens à bord de l'Amiral Anglois. Cependant à peine eut-il fait l'ouverture de son dessein à Blas d'Argentra, qu'il trouva des ordres donnés pour arrêter sa femme & ses enfans; & lorsqu'il en porta ses plaintes à ce Capitaine, il n'obtint pour réponse que des reproches & des menaces. Non-seulement on lui fit un crime d'espérer plus de sûreté sous le Pavillon Anglois que sous celui du Portugal; mais soupçonnant que ses chagrins lui avoient fait naître la pensée de s'établir en Angleterre, on porta la dureté jusqu'à lui faire craindre d'être accusé de trahison. Il se crut obligé de justifier ses intentions par la facilité même avec laquelle il affecta d'abandonner son entreprise; & pour effacer des soupçons encore plus dangereux, il engagea Keeling à rendre une visite au Capitaine d'Argentra, dans laquelle il le pria de déclarer à tous les

KEELING. 1609. Portugais du Vaisseau, que lui-même & la plûpart de ses gens étoient de la Religion Romaine. Mais si cette démarche adoucit le Capitaine, elle ne lui rendit point assez de confiance pour accorder à Donna de Barbesés & à ses enfans la liberté de descendre sur le rivage. Keeling fut si irrité de cette tyrannie, qu'il offrit à Barbesés de lever l'ancre après le Vaisseau Portugais, & de suivre d'Argentra, pour lui faire entendre raison par la supériorité des armes.

Le 23, Keeling fit un Traité secret avec le Chef de Puloway, pour établir un Comptoir dans cette Isle; mais il fut obligé d'acheter cette faveur, en lui prêtant trois cens pieces de huit, & d'en donner cent pour le Serapinang, avec quatre Pintades Malayennes. Les Hollandois n'eurent pas plûtôt appris cette convention, qu'ils employerent toutes sortes de moyens pour la traverser. Ils devinrent beaucoup plus redoutables le 29, lorsqu'il leur fut arrivé dans la Rade, six gros Vaisseaux & deux Pinaces. Cependant l'Amiral Anglois, qui ne vouloit rien avoir à se reprocher, les salua de neuf coups de canon, auxquels ils ne répondirent que de trois.

Démêlés Il continua de régler ses intérêts, sans

paroître sensible à leur mauvaise humeur. Ayant reçu de Puloway deux cens vingt-cinq Katis de fleur de muscade, & treize cens sept Katis de noix, qu'il paya fidellement, il marqua les sacs de la lettre *B*, pour les distinguer. On reconnut, quelques jours après, combien cette précaution avoit été nécessaire. Il arriva, le 4 d'Avril, deux petits Vaisseaux Hollandois, qui se voyant soutenus par le grand nombre de Bâtimens qu'ils avoient dans le Port, & faisant valoir des affaires qui les obligeoient de se presser, entreprirent de charger toute la muscade qu'ils trouverent prête à leur arrivée. Celle des Anglois n'auroit point été respectée, si les Gardes que l'Amiral y avoit laissés eussent été capables de se rendre aux promesses & aux menaces, ou d'être trompés par la supposition d'un accord entre les Amiraux des deux Nations. Heureusement Keeling se rendit à terre dans ces circonstances. Il prit un ton si ferme, qu'on cessa de le presser. Le même jour, *Pierre Williamson Vanhoof*, Amiral de la grande Flotte Hollandoise, étant descendu pour la premiere fois sur le rivage, les Vaisseaux de Hollande le saluerent de trente coups de canon; mais Keeling ne le salua que de cinq.

KEELING. 1609. des Anglois avec les Hollandois.

KEELING. 1609. Vanhoof remit à la Cour une Lettre du Comte Maurice, qui ne fut accompagnée d'aucun préſent. A l'étonnement que le Scha Bandar en témoigna, il répondit que le préſent avoit été oublié ſur ſon Vaiſſeau. La Lettre étoit en Portugais. Keeling fit remarquer au Scha Bandar, que c'étoit moins une Lettre de civilité & d'amitié, qu'un ordre de ratifier tout ce que l'Amiral & ſon Conſeil régleroient en vertu de leurs pouvoirs. Elle étoit écrite ſur du papier ordinaire, ſcellée au-deſſous & toute ouverte. En effet il parut bientôt que les Hollandois n'étoient point arrivés en ſi grand nombre avec de ſimples vûes de Commerce, & qu'ils croyoient les prieres peu néceſſaires lorſqu'ils avoient deſſein d'employer la force.

Deſſein des Hollandois ſur Banda. Le 11, ils conſeillerent aux Anglois de finir promptement leur cargaiſon, ſans leur expliquer le ſens de ce conſeil; mais Keeling croyant découvrir à leurs mouvemens qu'ils méditoient quelque entrepriſe extraordinaire, hâta l'ouvrage par des ordres fort preſſans. Ainſi, non ſeulement les Anglois ne purent apporter beaucoup de choix à leurs marchandiſes; mais la fleur & les noix de muſcade n'ayant point le tems né-

KEELING. 1609.

ceſſaire pour ſuer, furent expoſées à s'altérer beaucoup dans le voyage. Pendant deux jours qu'ils employerent à ce travail, ils obſerverent peu les démarches des Hollandois. Le 12 au ſoir, Keeling reçut un Meſſager du Scha Bandar, qui le preſſoit de ſe rendre à terre avec une puiſſante eſcorte. L'obſcurité de cette priere, & les embarras qui l'occupoient, lui firent remettre ſa réponſe au lendemain; mais ayant été ſupplié par un autre Meſſage de ne pas attendre que la nuit fût paſſée, il prit le parti, vers la pointe du jour, de ſe mettre dans ſa Chaloupe avec quinze de ſes plus braves gens. Le Scha Bandar ſe trouva ſur le rivage pour le recevoir; & l'ayant conduit juſqu'à ſa propre maiſon, il commença un diſcours dont Keeling étoit fort éloigné de prévoir la concluſion. Après avoir fait des plaintes ameres de la violence & de la hauteur des Hollandois, qui n'étoient venus juſqu'alors à Banda que pour y regner par la force, il aſſura qu'ayant pénétré leurs nouveaux deſſeins, il ne doutoit pas que tant de Vaiſſeaux qu'ils avoient raſſemblés dans le Port, n'y fuſſent pour achever de mettre la Ville & l'Iſle entiere ſous le joug. Enfin dans la néceſſité de recevoir des Maîtres, ou de ré-

On offre aux Anglois de les rendre maîtres de Banda.

KEELING. 1609.

pandre beaucoup de sang pour s'en garantir, il offrit à Keeling de soumettre le Pays au Roi d'Angleterre. Cette proposition surprit l'Amiral Anglois. Dans l'état de ses offres, avec un seul Vaisseau & une Pinace, il ne voyoit aucune apparence de pouvoir contester l'empire aux Hollandois, qui n'avoient pas moins de deux mille hommes sur leur Flotte. Cependant, après avoir réfléchi quelques momens sur une conjoncture de cette importance, il prit une résolution dont on a beaucoup vanté la sagesse. Il s'efforça de faire comprendre au Scha Bandar, que dans l'inégalité présente il ne falloit rien espérer par la voie des armes. Banda étoit sans fortifications, les Habitans peu propres à la guerre, & les Anglois trop foibles pour les soutenir contre une Flotte aussi puissante que celle de Hollande. Mais avant que les Hollandois commençassent leurs hostilités, l'Isle pouvoit se mettre sous la protection de l'Angleterre, par une soumission tranquille qu'il offroit de recevoir, & contre laquelle il étoit persuadé que l'Amiral Vanhoof n'auroit pas la hardiesse de reclamer. Ce seroit dans la suite au Roi d'Angleterre à faire valoir ses droits, que la

Propositions de Keeling au Scha Bandar.

république de Hollande n'entreprendroit

droit pas légerement de conteſter. Le Scha Bandar ne deſiroit apparemment qu'une défenſe préſente, & peut-être ne demandoit-il le ſecours des Anglois contre la Flotte de Hollande, que dans l'eſpérance de ſe délivrer d'eux facilement, lorſqu'il auroit employé leurs forces à repouſſer des Ennemis plus redoutables. Il feignit de compter peu ſur le parti que Keeling lui propoſoit, & de ne pas même concevoir qu'un droit acquis par une ſoumiſſion volontaire pût être de quelque poids contre la force des armes. Cependant après avoir paru ſi impatient de voir Keeling, & ſi preſſant dans ſes ſollicitations, il demanda deux jours pour déliberer ſur ſa réponſe. Le 14 ſe paſſa tranquillement. Mais le 15 au matin, à la ſurpriſe extrême des Anglois & des Indiens, l'Amiral Hollandois débarqua douze cens hommes, qui s'avancerent auſſi-tôt vers la Ville. Non-ſeulement il ne parut perſonne pour s'oppoſer à leur approche, mais tous les Habitans ayant pris la fuite, Vanhoof affecta de garder beaucoup de modération dans ſa victoire. Il défendit à tous ſes gens, ſous de rigoureuſes peines, de cauſer le moindre deſordre; & ſans marquer d'inquiétude de la part des Inſulaires, il fit jetter à ſa vûe les

KEELING. 1609.

Les Hollandois ſe ſaiſiſſent de Banda.

KEELING. 1609. fondemens d'un Fort, dans un lieu dont il n'avoit pas attendu jusqu'alors à prendre les dimensions.

Ils y élevent un Fort.

Keeling essuya ce spectacle sur son bord, sans aucune marque de regret; mais s'étant rendu au rivage le 18, il fit prier quelques Hollandois d'un rang distingué de le venir voir dans sa Chaloupe. Là, sans toucher à l'entreprise de leur Nation, il leur fit des plaintes fort vives des torts continuels que les Anglois avoient reçus d'eux depuis que l'arrivée de tant de Vaisseaux les avoit rendus supérieurs en nombre. Il ne demandoit que la fin de tant de violences; car ce n'étoit point à Banda, leur dit-il, qu'il pouvoit exiger des satisfactions: mais il les pria de se souvenir que l'Europe n'étoit point un pays auquel ils eussent renoncé les uns ni les autres, & que le Roi d'Angleterre étoit assez puissant pour venger des injures qui ne le regardoient pas moins que ses Sujets. En même tems, pour faire connoître que rien ne balançoit les devoirs de l'humanité dans le cœur d'un Anglois, il les avertit que les Indiens étoient résolus d'empoisonner les eaux, & qu'ils lui avoient fait conseiller eux-mêmes de n'en plus boire. Un procédé si noble parut faire quelque impression sur les Or-

Keeling se plaint des violences que ses gens essuyoient d'eux.

ficiers Hollandois. Ils promirent d'en relever le mérite aux yeux de leur Amiral; & quelques heures après ils revinrent effectivement avec la commission de faire des remercimens à Keeling, & des promesses pour l'avenir. Cependant les Anglois ayant besoin de riz, & comptant d'en recevoir une provision de *Daton Puti*, riche Indien avec lequel ils avoient des liaisons de commerce, ils apprirent avec autant d'indignation que de surprise, que les Hollandois leur avoient enlevé ce secours. Leur ressource étoit du moins dans les Marchands Javans de Banda, de qui ils comptoient d'en acheter; mais ils les trouverent si tremblans, dans la crainte d'être insultés par les Hollandois, que toutes leurs instances n'en purent rien obtenir.

KEELING. 1609.

Daton Puti, qui étoit attaché aux Anglois par une sincere inclination, & qui ne se ressentoit pas moins qu'eux de leur perte commune, vint trouver Keeling pendant la nuit. Entre plusieurs projets qu'il avoit imaginés pour rendre le commerce libre, & délivrer sa patrie du joug Hollandois, il en proposa deux sur lesquels il insista fort vivement. Le premier regardoit Keeling, à qui il conseilloit de se retirer dans quelqu'une des Isles voisines, jusqu'au dé-

Deux partis proposés à Keeling pour chasser les Hollandois.

KEELING. 1609. part de la Flotte Hollandoise & de revenir alors avec la certitude de se trouver en état, soit par ses propres forces, soit par le secours des Indiens, de raser le Fort des Hollandois & de les chasser de l'Isle. Il falloit que ce conseil vînt du Scha Bandar, & peut-être du Roi même ; car outre la promesse d'armer les Indiens pour son retour, Daton Puti s'engageoit à fournir secretement des provisions aux Anglois dans l'Isle qu'ils choisiroient pour retraite, & leur offroit jusqu'à des femmes pour leur faire passer le tems avec moins d'ennui. Le second projet, qui ne regardoit que les Indiens, étoit de les empêcher pendant toute la saison suivante de recueillir la muscade, & de leur persuader qu'il valoit mieux laisser pourrir le fruit sur les branches que de le préparer pour leurs ennemis. Keeling trouva cette idée puerile, & fit sentir à Daton combien il seroit difficile de réunir, dans la même vûe, une infinité de gens, qui s'embarrasseroient peut-être fort peu à quels Maîtres ils étoient soumis, pourvû qu'ils vendissent leur muscade ; sans compter que les Hollandois, à qui cette conduite ne pourroit être cachée, en prendroient droit de rendre le joug beaucoup plus rigoureux. Mais il au-

Il en rejette une qui lui paroit puérile.

toit eu moins d'éloignement pour la premiere, s'il n'eût cru que les Hollandois, en bâtiſſant un Fort, s'étoient mis dans le droit où il avoit ſouhaité de mettre les Anglois par la ſoumiſſion volontaire des Habitans. C'étoit une eſpece de poſſeſſion, dont il ne lui appartenoit pas d'examiner la juſtice, & qu'il ne pouvoit combattre par aucun titre. D'ailleurs ils avoient un autre Etabliſſement aux Moluques, d'où ils pouvoient tirer aſſez de ſecours pour l'emporter bientôt ſur un ſeul Vaiſſeau, qui faiſoit toutes les forces des Anglois. Enfin, ils avoient commencé à faire paſſer tous les ans aux Indes Orientales des Flottes fort ſupérieures à celles de l'Angleterre; & ces Commerçans ſi tranquilles, qui affectoient, dans l'origine, de vouloir ménager tous les intérêts & tous les droits d'autrui, ne faiſoient plus difficulté d'employer les armes & de mêler les vûes de l'ambition à celles du Commerce. Keeling n'ajoutoit point une autre objection, qui étoit peut-être la plus forte: c'eſt qu'après tant d'expériences de l'infidélité des Mores, il n'oſoit s'y fier aſſez pour former une ſi grande entrepriſe ſur la ſeule foi de leurs promeſſes.

KEELING. 1609. Il balance ſur la ſeconde.

Cependant le Fort des Hollandois Fierté des

KEELING. 1609.

s'avançoit de jour en jour, sans que les Habitans du Pays entrepriſſent de s'y oppoſer; & la tyrannie de Vanhoof ſembloit augmenter à meſure qu'il voyoit croître ſon ouvrage. A *Lantor*, à *Labakata*, à *Kemby*, & dans tous les autres lieux où Keeling cherchoit de la muſcade, il avoit le chagrin de voir arriver les Hollandois preſqu'auſſi-tôt que lui, comme s'ils euſſent pris plaiſir à l'obſerver dans toutes ſes démarches, & qu'ils euſſent reſolu de lui enlever toutes ſes eſpérances. Ils alloient ſouvent juſqu'à l'inſulter par des railleries, & le reſſentiment des Anglois avoit beſoin à tous momens d'être reprimé par de nouveaux ordres Keeling apprit non-ſeulement de Daton Puti, mais du Scha Bandar même, que l'Amiral Hollandois avoit offert la paix aux Habitans, à la ſeule condition qu'ils fermaſſent l'entrée de leur Isle aux Anglois. Il falloit dévorer ces outrages, en attendant la fin d'une cargaiſon dont les Hollandois mêmes cauſoient toutes les difficultés. Quoique les Indiens n'euſſent point de troupes raſſemblées; & qu'ils paruſſent ſoumis à toutes les loix de Vanhoof, il arrivoit mille occaſions où leur haine éclatoit. Keeling ne manquoit point alors de prendre parti pour

Hollandois après la conſtruction de leur Fort.

Ils continuent de maltraiter les Anglois.

les Hollandois, du moins par les voies de la douceur & de la conciliation. Six de leurs Matelots ayant conduit une Chaloupe à *Kampon Aurat*, pour y prendre quelques marchandises dans le Comptoir que Vaanhof y avoit établi, l'abondance des liqueurs qu'ils y trouverent les jetta dans une débauche qui les rendit capables de toutes sortes d'excès. Ils forcerent une femme & deux filles, en se croyant quittes pour les avoir recompensées assez libéralement; & sous prétexte qu'elles devoient les souffrir sans peine après avoir été si bien payées, ils se prétendoient en droit de les retenir pendant le séjour qu'ils avoient à faire dans ce lieu. La femme étoit veuve & passoit pour libertine. Mais les deux filles, qu'on la soupçonnoit d'avoir entraînées dans cette infâme partie, firent entendre des cris & des plaintes qui attirerent un Officier de la Justice Indienne. Les Matelots, choqués de voir troubler leurs plaisirs, maltraiterent cet Officier de plusieurs coups, & tuerent un autre Indien qui se présentoit à son secours. Keeling étoit arrivé le même jour à Kampon Aurat. Quoique son cortége fût si peu nombreux qu'il ne pouvoit prétendre à rien par la force, les Facteurs du Com-

KEELING. 1609.

Débauche de six Matelots.

KEELING. 1609.

ptoir Hollandois vinrent le supplier de sauver leurs Matelots de la fureur du Peuple. Ils étoient déja saisis & renfermés. Dans le mouvement qui portoit toute la Ville à la vengeance, il sembloit que leur supplice fût infaillible avant la fin du jour. Cependant Keeling représenta si vivement l'indulgence qu'on devoit à l'yvresse, & tous les motifs qui pouvoient désarmer la Justice, que par la force de ses raisons autant que par une somme d'argent qu'il fit agréer aux Parens du Mort, il obtint la vie & la liberté des Coupables. Il avoit avancé la somme dont il étoit convenu avec les Juges Indiens; & ce ne fut pas sans difficulté qu'il se la fit rembourser.

Keeling les sauve du supplice.

Les Hollandois entreprennent de se faire aimer.

Vanhoof ne laissoit pas de sentir que ne pouvant demeurer sans cesse à Banda, ni laisser dans son Fort une Garnison assez nombreuse pour tenir les Insulaires dans une soumission forcée, il avoit besoin de regagner leur confiance & leur affection par la douceur. Son intention n'avoit jamais été de conquérir Banda pour y établir la domination des Hollandois; mais dans la vûe même qu'il se proposoit, d'y faire un simple magasin d'armes, & d'y laisser assez de monde pour former une Colonie, il

KEELING. 1609.

étoit à craindre que cet établissement ne fût pas de longue durée, s'il n'étoit soutenu que par la force. Ce fut apparemment cette réflexion qui le fit changer subitement de conduite. Il voulut que ses gens se mêlassent sans affectation avec les Habitans de Banda, & qu'ils cherchassent à s'en faire aimer. Il renonça au droit qu'il s'étoit attribué de régler le prix des marchandises, & laissa aux Négocians la liberté ordinaire du commerce. Il invita le Scha Bandar à dîner dans son Fort; & pour ne pas l'exposer à violer les usages, il lui donna une fête à l'Indienne. Enfin, il lui déclara que tous les Hollandois qui demeureroient à la garde du Fort, auroient la liberté de se marier avec des femmes du Pays. Cette déclaration servit également à persuader aux Indiens qu'il commençoit à traiter de bonne-foi, & à faire desirer à ses gens de demeurer à la garde du Fort. Cependant, de peur sans doute qu'ils ne prissent tous le parti d'épouser des Indiennes, il promit que la premiere Flotte n'arriveroit point sans apporter quelques Européennes, s'il s'en trouvoit qui voulussent faire le voyage des Indes pour trouver des maris.

Loix que leur Amiral établit.

Keeling admire que dans ce projet

KEELING. 1609.

de Colonie, la Religion fut comptée pour si peu de chose, qu'on ne laissa pas même un Ministre pour la célébration des mariages & pour les autres exercices du Christianisme. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il n'en restoit que deux sur toute la Flotte ; soit qu'elle n'en eût pas apporté davantage, ou qu'ils fussent morts pendant la navigation.

Conspiration contre les Hollandois.

Il falloit, malgré toutes ces attentions, que les Matelots ou les Soldats Hollandois, qui commençoient à vivre assez librement dans Banda, n'y fussent pas vûs plus volontiers, & qu'ils entrassent mal dans les intentions de leur Amiral ; car la haine des Habitans s'anima contre eux jusqu'à former une conspiration pour les massacrer tous dans un seul jour. Ils n'eurent l'obligation de leur salut qu'à *Nackada Goa*, c'est-à-dire au Capitaine d'un Vaisseau Indien de Goa, qui étoit depuis quelques semaines dans le Port. *Nackada China* & *Nackada Bantam*, signifient de même les Capitaines ou les Patrons de Bantam & de la Chine, qui ne sont pas distingués par d'autres noms. Il se trouvoit environ soixante Hollandois répandus dans la Ville, sans y comprendre les autres Facteurs du Comptoir, qui étoient au nombre de douze. Un grand nombre d'Ha-

bitans s'associerent pour les surprendre en différens lieux ; & s'étant divisés en plusieurs bandes, suivant le nombre d'Ennemis que chacun avoit dans son quartier, il auroit été difficile qu'il en fût échappé un seul à leur vengeance. Comme la plus grande partie de ces Hollandois étoient des Soldats du Fort, les Conspirés se proposoient ensuite de fondre sur ce nouvel établissement, qu'ils comptoient de trouver mal défendu, & de le détruire avant qu'il fût achevé.

KEELING. 1609.

Nackada Goa se trouvoit lié avec les Hollandois ; parce que n'ayant pas moins d'aversion qu'eux pour les Portugais, ils s'entretenoient ensemble de leur haine. Il découvrit la conspiration dans le commerce familier qu'il avoit avec les Habitans. Il se hâta d'avertir les Facteurs Hollandois. L'ordre fut donné aussi-tôt à tous leurs gens de retourner au Fort ; & les Facteurs mêmes se rendirent sur leur Flotte pour tenir conseil avec leur Amiral. Dans un danger si pressant, Vanhoof résolut d'en imposer aux Habitans par sa fermeté. Il se rendit à terre avec une escorte de cinquante hommes ; & passant au travers de la Ville pour aller jusqu'à la maison du Scha Bandar, il salua les Indiens d'un

Ils doivent leur salut à un Capitaine Indien de Goa.

KEELING. 1609. air auſſi tranquille que s'il n'avoit eu rien à leur reprocher. Si le Scha Bandar fut ſurpris de ſa viſite, il le parut encore plus de ſes explications. Vanhoof profita de ſon trouble pour exiger qu'il fît venir ſur le champ un certain nombre d'Habitans, dont il avoit appris les noms, de Nackada Goa. La crainte retenant le plus grand nombre, ce ne fut pas ſans difficulté qu'on parvint à les raſſembler. Cependant il en parut pluſieurs, accompagnés d'une foule de peuple, qui ſembloit diſpoſé à les défendre. Mais l'Amiral qui ſe fioit au courage & aux armes de ſes gens, ne mit pas moins de fierté dans ſa contenance à la vûe de cette Aſſemblée. Il preſſa le Scha Bandar de déclarer pour lui, qu'il n'ignoroit pas les ſanglans deſ-feins qu'on avoit formés contre ſa Nation, & qu'il connoiſſoit juſqu'au nom des coupables; mais que dans le pouvoir qu'il avoit de ſe venger, il aimoit mieux faire connoître, par l'oubli de cette offenſe, qu'il n'avoit que des ſentimens d'amitié pour le Peuple de Banda: que cet exemple apprendroit enfin quelle avoit été l'intention des Hollandois en bâtiſſant un Fort: que loin d'en vouloir à la liberté du Pays, il ne penſoient à s'y établir que pour la défen

Diſcours que Vanhoof fait prononcer au Scha Bandar.

KEELING. 1609.

dre & la conserver : que les loix qu'il avoit imposées à ses gens seroient fidellement observées : qu'il promettoit d'en punir les infracteurs, & d'écouter les plaintes ; mais qu'il demandoit aussi que le Peuple de Banda reconnût les Hollandois pour ses alliés, ses amis, ses freres ; & que dans les devoirs de la société comme dans ceux du commerce, il répondît à l'affection qu'on ne cesseroit jamais de lui marquer.

Vanhoof abuse de sa puissance pour chagriner les Anglois.

Ce discours, que la crainte arracha de la bouche du Scha Bandar beaucoup plus que l'inclination, ne laissa pas de faire impression sur le Peuple. Vanhoof dut être satisfait du témoignage présent qu'il en reçut par des caresses & de longues acclamations. Elles allerent jusqu'à lui offrir de faire rechercher tous les Coupables, & de lui en abandonner la punition. Il répeta qu'il oublioit leur crime, dans la confiance qu'il ne seroit jamais renouvellé. Cette réconciliation, feinte ou sincere, se soutint si constamment, que non-seulement les Hollandois eurent la liberté d'achever leurs Fort, mais qu'ils recommencerent à se lier plus étroitement que jamais avec les Indiens. L'effet n'en fut desagréable que pour les Anglois, à l'égard desquels Vanhoof se crut en devoir de

KEELING. 1609.

garder moins de ménagement. Keeling lui avoit fait offrir de se borner au commerce de Puloway & de Pulorin, à la seule condition que les Hollandois lui payassent environ douze cens dollars qui lui étoient dûs à Banda. Vanhoot y consentit ; mais abusant de cette condescendance, il exigea que les Bâtimens Anglois qui feroient desormais ce commerce, fussent soumis à la visite des Hollandois. Une tyrannie si violente révolta Keeling. Il protesta que l'infériorité de ses forces ne l'empêcheroit pas de s'y opposer, au péril même de sa vie ; & que s'il périssoit dans une querelle si juste, il laisseroit la vengeance de sa mort au Roi son maître. Cependant, après avoir délibéré avec son Conseil sur la nécessité de sa situation, il envoya le 2 de Juin, Spalding à l'Amiral Hollandois, pour lui demander un accommodement. L'état de ses forces lui permettoit si peu de contester, qu'il ne pensoit plus qu'à sortir de cette difficulté avec honneur. Mais les Hollandois, résolus de le mortifier, insistèrent absolument sur leurs prétentions. Il leur écrivit dans les termes les plus pressans, en joignant aux motifs de l'honnêteté & de l'amitié, des offres qui devoient passer à leurs propres yeux

pour un juſte équivalent. Leur réponſe fut qu'ayant tenu quatre fois conſeil ſur cette affaire, ils s'étoient accordés autant de fois à croire leur réſolution indiſpenſable. Il fallut céder, avec autant de regret qu'ils firent éclater de fierté & de joie. Soixante-deux hommes, qui compoſoient alors tout l'Equipage du Vaiſſeau Anglois & de la Pinace, ne pouvoient entreprendre de réſiſter à deux mille, ni même eſpérer de ſortir du Port malgré eux, depuis que leur Fort le commandoit entierement. KEELING. 1609.

Ainſi Keeling ſe vit forcé de ſubir une loi fort humiliante; & l'occaſion de plier ſous le joug ſe renouvellant à chaque voyage que la Pinace faiſoit à Puloway, à Labakata, à Lantor, à Rumber, & dans les autres lieux voiſins, l'impatience de ſes gens faillit plus d'une fois de produire des ſcênes ſanglantes. Lui-même, étant allé à Lantor, pour y porter des draps & rapporter des épices, il ne put ſupporter la hauteur avec laquelle on exigeoit qu'il s'approchât de la Garde Hollandoiſe qui devoit le viſiter. Il continua de faire ramer, malgré la menace qu'on lui fit de tirer ſur lui. Enfin les Hollandois ſe mirent en mouvement pour ſe rendre à ſa Chaloupe; & ſatisfait alors de leur politeſſe, il ne fit pas difficulté de les attendre.

Les Anglois ſont aſſujettis à la viſite des Hollandois.

Regret qu'ils ont de s'y ſoumettre.

KEELING. 1609. Mais il fut extrémement surpris de les voir partir le 2 de Juillet avec toutes leurs forces, sans lui avoir donné le moindre avis de leur départ. Ne pouvant s'imaginer qu'ils abandonnassent Banda sans avoir achevé d'y établir leur pouvoir, & moins encore qu'ils l'y laissassent comme le maître, lorsqu'ils n'avoient pas plus de cinquante hommes dans le Fort, il n'attendit pas sans inquiétude à quoi ce mouvement devoit aboutir. Mais il apprit dès le même jour que sur quelques sujets de mécontentement qu'ils avoient reçus à Labakata, ils étoient allés punir les Indiens de cette malheureuse Ville. L'Auteur assure que quarante hommes auroient suffi pour cette entreprise. Les Habitans firent si peu de résistance qu'à peine en restoit-il quinze ou vingt, que les Hollandois tuerent à genoux. Tous les autres avoient pris la fuite à leur approche, abandonnant leurs familles & leurs biens. Aussi le pillage dura-t-il beaucoup plus que le combat. La Ville fut brûlée, & les jeunes femmes emmenées pour l'esclavage, avec les enfans capables de marcher. L'Amiral Hollandois observa néanmoins quelque apparence de justice dans cette confusion. Il voulut que les femmes mariées eussent la

Les Hollandois pillent & brûlent Labakata.

liberté de suivre leurs maris fugitifs. Mais il s'en trouva plusieurs qui refuserent d'accepter cette grace, dans le chagrin d'avoir été abandonnées. Il est aisé de se figurer quelle fut la licence du Soldat. A peine l'Amiral put-il mettre à couvert quelques Dames Indiennes, femmes des plus riches Marchands de la Ville, dont il espéroit tirer un profit considérable, soit par la rançon qu'il recevroit de leurs Maris, soit par la vente qu'il en feroit faire aux Portugais de Goa & de Malaca. Il tua de sa main deux Soldats, qui menaçoient de la derniere violence une jeune Indienne fort éplorée. La compassion qu'il eut pour elle se changea dans d'autres sentimens, qui ne lui permirent point ensuite de la vendre.

KEELING. 1609.

Licence du Soldat.

Les Hollandois furent moins heureux dans une autre expédition qu'ils tenterent contre *Salomo*. Quoiqu'ils s'y fussent présentés en fort grand nombre, ils furent reçus avec tant d'ordre & de courage par les Habitans, que n'ayant pû faire leur descente, ils se retirerent après avoir perdu plusieurs de leurs gens. L'Auteur ignore quel étoit le crime de ces malheureux Indiens, & ne leur en suppose point d'autre que d'avoir refusé de vendre leurs marchandises au prix

Les Hollandois échouent devant Salomo.

KELLING. 1609. que les Hollandois vouloient leur fixer. *Jacob* de *Bitter*, Gouverneur du Fort, & *Mathieu Porter*, deux hommes dont Keeling vante beaucoup la probité, le firent avertir secrettement qu'il étoit soupçonné par leur Amiral, d'avoir contribué à la disgrace des Hollandois par les avis qu'il avoit fait donner aux Habitans de Salomo. Quoique cette accusation ne fût soutenue d'aucune preuve, on prétendoit s'être apperçu que pendant les deux nuits précédentes, les Anglois avoient fait des signes extraordinaires, auxquels on avoit vû répondre du rivage ; &, sur cette folle imagination, l'Amiral ne pensoit à rien moins qu'à se saisir des Anglois & de leur Vaisseau. Keeling dans une juste allarme rappella tous ses gens à bord, & fit éclater ouvertement la résolution où il étoit de se défendre. Cependant il députa Spalding à l'Amiral pour lui marquer l'étonnement qu'il avoit de ses préventions. Cette démarche mit les Hollandois dans la nécessité de desavouer leur dessein. Mais leur Amiral demanda fierement à Spalding, quand les Anglois se proposoient de partir, & quelle pouvoit être la raison qui les arrêtoit depuis si long-tems. Spalding répondit qu'ils étoient forcés de demeurer pour

Ils accusent les Anglois de les avoir trahis.

satisfaire à leurs dettes. L'Amiral crut lever tout d'un coup cette objection en s'offrant à les payer. Mais Keeling lui fit dire aussi-tôt qu'il ne s'exposeroit jamais aux reproches qu'il devoit attendre de sa Compagnie, s'il manquoit aux plus saints engagemens du Commerce; & qu'il n'etoit pas moins obligé de soutenir la réputation de l'Angleterre aux yeux des Indiens. Enfin pour dissiper tous les soupçons, il offrit de se retirer dans le Port de *Labonn Java*, d'où il ne pouvoit pas être soupçonné d'observer les Hollandois, ni de vouloir préjudicier à leurs intérêts. KEELING. 1609.

Cette offre demeura sans réponse; mais le 18 après-midi, il vint à bord plusieurs Officiers Hollandois, qui demanderent d'abord à Keeling avec beaucoup d'honnetetê s'il persistoit dans le dessein de faire un plus long séjour aux Indes. Il répondit que ses affaires demandoient encore environ vingt jours, & qu'il espéroit les passer en paix avec les Hollandois. On entra dans un grand nombre d'explications; mais Keeling paroissant ferme dans sa premiere réponse, les Officiers de Hollande lui remirent un Mémoire qui contenoit la résolution de leur Conseil. Je le rapporterai dans ses propres termes. Résolution des Hollandois.

KEELING.

1609.

Ordre de la Flotte Hollandoise signifié à l'Amiral Anglois.

» M. William Keeling, Général Anglois, nous fera la justice de se souvenir que nous lui avons offert par nos Députés de payer les dettes qui lui restent à Banda, sous la seule condition qu'il lui plût de sortir de la Rade avec son Vaisseau. Quoique nous n'ayons point eu d'autre vûe dans cette proposition que d'éviter les querelles, il a refusé de l'accepter. Nous n'avons néanmoins que trop de raisons d'exiger qu'il s'éloigne de notre Flotte & de notre Fort de Nassau. Et pour faire reconnoître audit Général par quels motifs nous nous sommes arrêtés à cette résolution, il nous paroît juste de les lui communiquer par écrit ».

« Le 8 d'Avril 1609, notre vénérable Amiral *Pierre Willianſon Vanhoof*, ayant jetté l'ancre avec sa Flotte dans le Port des Isles de Banda, il apprit des Marchands de notre Compagnie des Indes, qu'ils étoient sans cesse inquiétés & chagrinés par les Habitans de Banda, qui leur enlevoient quelquefois leurs draps & leurs marchandises, ou qui les prenoient au prix qu'il leur plaisoit de régler, se rendant les Arbitres du tems & de la forme du payement; ce qui les avoit en-

» dettés avec nos Marchands jusqu'à la somme de vingt mille pieces de huit, » sans aucune apparence qu'ils eussent » jamais intention de s'acquitter. Il apprit encore que les Sujets de leurs » hautes Puissances les Etats de Hollande étoient continuellement dans une » situation fort incertaine, menacés sans » cesse de leur ruine, effrayés par l'exemple de plusieurs de nos Marchands » qui avoient été massacrés, ou pris par » force, & réduits à la nécessité d'embrasser l'Idolâtrie. Sur ces avis, notredit Amiral se crut obligé, pour la sûreté de nos Marchands & de nos effets » contre les Portugais & nos autres ennemis, de penser sérieusement à construire un Fort. La proposition qu'il en fit aux Principaux Oran Rajas, fut agréée; & lorsque l'ouvrage commençoit à s'avancer, ledit Amiral Vanhoof » ayant convoqué une assemblée des » Oran Rajas & du Conseil de l'Isle, il y » jetta avec eux les fondemens d'une alliance perpétuelle. Ensuite il nomma » le Fiscal de la Flotte pour demeurer » à Koyakke, & pour y soutenir le regne de la justice & de la bonne foi.

KEELING. 1609.

« Après ces sages préliminaires, il ne » restoit plus qu'à faire confirmer le » Traité par tous les Rajas; & dans cet-

KEELING. 1609.

» te vûe l'Amiral se rendit à Katu, où
» il avoit marqué l'Assemblée généra-
» le. A son arrivée, un Bandanois sor-
» tit de la forêt pour lui dire que tous
» les Rajas étoient assemblés dans un
» lieu voisin; mais que la crainte qu'ils
» avoient des Soldats, les empêchant
» de s'avancer, ils le prioient de se ren-
» dre près d'eux avec son Conseil. Il
» donna dans le piége avec tant de con-
» fiance, qu'il fit demeurer ses Soldats
» fort loin derriere lui; & pénétrant
» dans les bois, il fut étrangement sur-
» pris de les trouver remplis de Négres
» armés, de Bandanois, & d'Oran Ra-
» jas, qui l'environnerent aussi-tôt, &
» qui le massacrerent lui & tous ses gens
» avec tant de barbarie, que chacun se
» trouva percé de plus de vingt coups.
» Cette trahison ayant si bien réussi, ils
» se promirent de traiter de même tous
» les Soldats de l'escorte; mais ceux-ci
» se tenant sur leurs gardes, tromperent
» l'attente des meurtriers, & les force-
» rent de rentrer dans leurs bois; ce qui
» ne mit point à couvert le Fiscal, &
» quantité de malheureux Hollandois,
» qui s'occupant sans défiance à ramas-
» ser des noix de cocos dans la campa-
» gne, furent tués impitoyablement jus-
» qu'au nombre de 40. C'est par ces

» cruels & sanglans outrages que nous » avons été provoqués contre une Na- » tion parjure, & que nous nous trou- » vons engagés dans une guerre dont » nous leur avons déja fait ressentir les » effets.

KEELING. 1609.

« Au milieu de tant d'ennemis, nous » jugeons à propos, en vertu de notre » Commission & de nos Patentes, d'or- » donner audit Général Keeling de sor- » tir du Port dans l'espace de cinq jours, » pour s'éloigner de notre Flotte & de » notre Fort de Nassau. Ayant conquis » l'Isle de Nayra par la force des armes, » notre victoire nous donne de justes » droits sur toutes les Rades qui en dé- » pendent, telles que *Labakata*, *Lantor*, » &c. & jusqu'à la fin de la guerre, nous » ne permettrons point qu'aucun Na- » vire étranger y vienne jetter l'ancre.

« En conséquence de cette résolu- » tion, le Conseil de la Flotte de Hol- » lande a nommé ses Députés pour si- » gnifier son ordre audit Général Kee- » ling le 28 de Juillet 1609. Signé par » *Simon Hoen*, *Jacob de Bitter*, *Henri* » *van Bergel*, *Jean Cornelisson Vyst*, *Wil-* » *liam Jacobson*, *Simon Martens*, *Rutger* » *Tomassens*, *Henri Marlaben*, *Peter Ba-* » *buec*, *William Wanderwort*, Secretaire.

Keeling, après avoir lu ce Mémoire

KEELING. 1609. avec attention, répondit de bouche en peu de mots, que sa cargaison étoit achevée, & que rien ne s'opposoit plus à son départ; mais que pour l'honneur de sa Compagnie & pour le sien, il ne pouvoit se résoudre à partir d'une maniere si honteuse: enfin que s'il n'étoit forcé par quelque chose de plus puissant que des paroles, il étoit résolu de demeurer encore vingt jours. On lui représenta que l'ordre qu'il avoit reçu par écrit, suffisoit pour sa justification, » Qui ne sçait pas, repliqua-t-il hardi- » ment, que la témérité fait quelque- » fois hazarder des menaces dont on » n'oseroit entreprendre l'exécution »! Cependant pour marquer qu'il pensoit de bonne foi à lever l'ancre vers le terme qu'il s'étoit imposé, il annonça son dessein par une décharge de cinq pieces de canon. Les Hollandois consentirent entr'eux à lui accorder ce terme; mais ayant appris qu'il avoit envoyé son Esquif à Puloway, pour y reconnoître une bonne Rade, ils témoignerent encore quelque étonnement. C'étoit l'occasion qu'il cherchoit, pour leur déclarer qu'en cas de contrainte, il laisseroit des Facteurs à Puloway.

Réponse des Anglois.

Les Anglois veulent partir librement.

Paix entre les Hollandois & les Insulaires.

La paix fut publiée le 1 d'Août entre les Hollandois & les Insulaires. Il étoit aisé

aisé d'en conclure que les Anglois ne seroient plus soufferts long-tems à Puloway. Ils avoient payé leurs dettes à Banda, & c'étoient eux-mêmes qui se trouvoient créanciers d'une grosse somme à Puloway. Le jour même de la publication, ils reçurent du Conseil Hollandois une lettre de change, payable à Bantam. Ce soin d'acquiter les dettes des Indiens, fut une déclaration dont le sens ne pouvoit être obscur pour Keeling. Cependant les Officiers de la Flotte Hollandoise affectant de le traiter avec politesse, il ne refusa point de prendre part à leurs réjouissances. Leur artillerie fut si peu ménagée pour la célébration de la paix, qu'ils tirerent plus de cent cinquante coups pendant le festin. Ils en donnerent un dans le Fort, & Keeling ne fit pas difficulté d'y assister. Le Gouverneur se fit une joie maligne de lui montrer avec soin tous les ouvrages de cette Place. Ils étoient munis de trente pieces de canon, dont huit étoient de fonte. Mais on se garda bien de raconter à Keeling quels droits les Hollandois avoient violés pour former cet établissement. Il l'avoit appris du Scha Bandar même, qui ne lui avoit pas caché que c'étoit la principale cause de la guerre. Aux environs de Ban-

KEELING. 1609.

Les Anglois prennent part aux réjouissances.

Fort de Nassau & son origine.

KEELING. 1609.

da, les Hollandois n'avoient pas trouvé de lieu plus favorable pour la construction de leur Fort, que celui des sépultures publiques, auquel non-seulement le Peuple attachoit une haute idée de religion, mais où le Roi même & tous les Oran Rajas avoient coutume de se rendre une fois chaque semaine pour honorer les cendres de leurs parens & de leurs amis. Outre l'intérêt de leur défense, il avoit paru par l'évenement, que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à satisfaire leur avarice, en pillant plusieurs riches mausolées. Quoiqu'il n'y eût point de sépulture particuliere qui ne leur eût offert de précieuses dépouilles, parce que l'usage étoit pour les plus pauvres d'ensevelir quelques pieces d'or ou d'argent avec les morts, les Bandanois avoient regreté particulierement deux tombeaux qui n'étoient pas moins riches au dehors qu'au dedans, & qui passoient dans la Nation pour un monument si curieux, que les Anglois à leur arrivée n'avoient rien eu de si pressant que de se procurer la vûe de ce spectacle. L'un étoit la sépulture d'un Raja, dont le nom étoit fort respecté par l'opinion qu'on avoit eue de sa sainteté pendant sa vie. On y venoit depuis plus d'un siécle en pé-

Histoire de deux tombeaux indiens.

lerinage, non-seulement de Banda, mais de toutes les Isles voisines; & chacun y signaloit sa piété par des présens & des offrandes. L'autre tombeau étoit celui d'une femme, qui dans une guerre contre le Roi de Makassar, s'étoit sacrifiée généreusement pour la patrie. Elle étoit jeune & belle. Il lui étoit venu dans l'esprit, de faire usage de ses charmes pour gagner l'Ennemi de sa Nation, ou pour trouver le moyen de le perdre. Mais son entreprise avoit tourné à sa propre ruine. Ses charmes ayant eu d'abord le succès qu'elle s'en étoit promis, elle avoit communiqué ses espérances à Banda par des Messagers infideles, ou par quelque lettre qui fut interceptée. Son amant n'eut pas plûtôt découvert sa trahison, que tout l'amour qu'il avoit pour elle s'étant changé en fureur, il la poignarda de sa propre main; ensuite il avoit envoyé le cadavre à Banda, avec des reproches insultans pour ceux qu'il accusoit d'avoir employé cette ruse. Les Habitans de Banda avoient reçu le corps de leur Héroïne, avec des sentimens de reconnoissance & de vénération, qui avoient produit dans la suite une espece de culte.

KEELING. 1609.

Keeling envoya, quelques jours

KEELING. 1609. après, sa Chaloupe à Puloway, pour y prendre quelques marchandises qu'il y avoit en dépôt. *Nackada Guzarate* lui fit dire par cette occasion, qu'il ne devoit plus espérer d'épices de cette Isle, mais que les Habitans avoient regret d'être forcés à ce refus par les menaces des Hollandois. Un Domestique du Nackada vint à bord le lendemain, dans une petite Barque que les Hollandois visiterent sur son passage, avec la derniere rigueur. Il apportoit à Keeling, de la part de son Maître, quelques perles dont il avoit différé jusqu'alors à fixer le prix, & qu'il abandonnoit enfin pour celui que les Anglois en avoient offert. L'Officier Hollandois, qui l'avoit visité, avoit marqué tant de goût pour les perles, qu'apprenant à quel prix on les laissoit aux Anglois, il avoit fait des instances pour en faire accepter de lui la même somme. Mais le Négre du Nackada s'étoit defendu par des raisons d'honneur & de fidélité, qui avoient dû couvrir les Hollandois de confusion.

Le commerce est interdit à Keeling.

Keeling part de Banda.

Keeling, n'ayant pas d'autre raison pour différer son départ que l'honneur de sa Nation, le crut desormais à couvert par le consentement qu'il avoit obtenu des Hollandois, & résolut de lever

KEELING. 1609.

l'ancre au premier vent. Il lui restoit quelques balots de poivre à peser. C'est la seule occasion où l'on apprenne par son récit, que le *Kati* pese cinq livres quatorze onces & demie. Il mit à la voile le 10 du mois d'Août; & le jour suivant, il jetta l'ancre près de Macassar. Son dessein étoit de s'arrêter dans l'Isle de Célebes, pour y prendre du girofle. Quelques gens qu'il envoya dans son Esquif lui rapporterent que depuis peu de jours un Vaisseau Hollandois avoit fait naufrage sur cette Côte, & qu'il ne s'en étoit sauvé que sept hommes, qui le conjuroient de les prendre à bord jusqu'à Bantam. Le ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois de Banda ne diminua point sa compassion pour ces malheureux. Il leur envoya sa Chaloupe, pour apporter avec eux quelques débris de leur cargaison que la Mer avoit poussés sur le rivage.

Naufrage d'un Vaisseau Hollandois.

Keeling prend quelques Hollandois à bord.

Le principal d'entre eux étoit le Pilote de leur Bâtiment. Il avoit évité la fureur de la Mer sur un coffre vuide, à la serrure duquel il avoit lié une corde fort mince, qu'il avoit attachée par l'autre bout à sa ceinture. Ce secours l'avoit soutenu pendant sept ou huit heures sur les flots. Il se nommoit *Van Cingel*. Son Vaisseau venoit de Macao,

Histoire d'un Pilote.

KEELING. dont il avoit fait quatre fois le voyage;
1609. & ce n'étoit pas la premiere disgrace qu'il eût essuyée dans ses différentes navigations. Il raconta aux Anglois, qu'ayant mouillé à Siam deux ans auparavant, il avoit été arrêté avec tous les Officiers de son Vaisseau, par l'artifice de *Manuel Cabos*, Capitaine Portugais, qui les avoit représentés comme des Pyrates, aussi dangereux pour les Européens que pour les Peuples de l'Inde. Ils avoient été renfermés au nombre de six dans une étroite prison, tandis que le Roi de Siam avoit fait garder leur Bâtiment par une troupe de Soldats qui y avoient causé beaucoup de desordre. Les formalités de leur procès avoient duré fort long-tems. On les avoit menacés du dernier supplice, pour tirer d'eux la confession de leurs desseins. Au milieu de leurs souffrances, un Indien attendri de leur sort trouva le moyen de leur parler sans témoins, & de leur offrir une voie pour se procurer la liberté. Dans la certitude qu'ils avoient de leur innocence, ils refuserent un secours qui ne mettoit que leur vie à couvert, sans aucune espérance de se faire restituer leur Vaisseau. Cependant, cette apparence de courage, qui n'étoit au fond que l'effet du desef-

KEELING. 1609.

poir, fit tant d'impreſſion ſur le Roi, qu'il ceſſa de les croire coupables. Il leur rendit la liberté, avec le pouvoir de vendre & d'acheter diverſes marchandiſes. S'étant remis en Mer, ils avoient eu le malheur en ſortant du Port, de toucher contre un rocher, qui leur avoit fait une large voie d'eau. Cet accident les ayant forcés de retourner au rivage, ils étoient retombés dans un embarras beaucoup plus dangereux que le premier. Les Prêtres du Pays, qui s'appellent *Talapoins*, avoient repréſenté au Roi qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit priſe de leur innocence; puiſque le Ciel en les puniſſant lui-même à la vûe du Port, déclaroit aſſez viſiblement qu'ils étoient coupables. Ainſi, la ſuperſtition l'emportant ſur la juſtice & la compaſſion naturelle, ils avoient été ſaiſis pour la ſeconde fois par ceux qu'ils croyoient prêts à les ſecourir. Les mêmes Prêtres, qui avoient empoiſonné l'eſprit du Roi, furent nommés pour leurs Juges. Ils furent conduits à quelques lieues de la Ville, dans l'enceinte d'une Pagode, & renfermés plus étroitement que jamais. En les examinant avec une ſévérité extraordinaire, on leur fit entendre que la ſeule maniere de prouver

KEELING. 1609.

leur innocence, étoit d'assister au culte de la Pagode, & de la prendre à témoin de leurs sermens. On leur fit là-dessus cent récits extravagans de la puissance de cette Idole. Comme ils étoient renfermés dans le même lieu, ils tinrent conseil ensemble sur une proposition qui pouvoit terminer tout d'un coup leurs peines. De six qu'ils étoient, quatre se persuaderent que sans blesser le Christianisme, ils pouvoient paroître dans un temple & devant des Idoles auxquelles ils n'attribuoient aucune vertu. Jurer par la Pagode, c'étoit, disoient-ils, un serment tel que l'usage l'a introduit, lorsqu'on prend à témoin la Lune, les Etoiles, ou d'autres corps inanimés. Mais le Pilote plus éclairé & plus délicat sur les devoirs de sa Religion, soutint que c'étoit un crime, & que toute invocation de l'objet d'un faux culte ne pouvoit passer que pour un culte d'Idolâtrie. Son opinion l'emporta, quoiqu'il ne fût secondé que d'une seule voie pour la faire valoir. Enfin les Prêtres n'osant pousser leur zele impie jusqu'à porter une Sentence de mort contre des Etrangers qu'ils ne pouvoient convaincre d'aucun crime, & ne voyant pas non plus d'apparence à les retenir éternellement captifs, pro-

poserent au Roi un tempérament qui fut accepté. Comme on s'étoit rendu maître de leur Vaisseau, ils demanderent qu'une partie de leur bien fût consacrée à la Pagode, pour expier le refus que les Hollandois avoient fait de l'adorer. On leur enleva, suivant cette sentence, une portion de chaque marchandises qu'ils avoient à bord. Ils souffrirent cette injustice sans murmurer, mais en jurant au fond du cœur de s'en dédommager bientôt. A l'égard des Siamois, l'occasion s'en présenta sur leurs propres Côtes, où le Bâtiment Hollandois se saisit de toutes les Barques qu'il rencontra. Mais il n'y avoit trouvé que des provisions de bouche ou des étoffes de peu de valeur : au lieu que peu de jours après, il tomba sur un Vaisseau Portugais richement chargé, qui le paya fort avantageusement des pertes & des injustices qu'il avoit essuyées.

Avis donné à Keeling sur divers intérêts à la Chine.

L'important service que le Pilote Hollandois recevoit de Keeling, l'engagea par reconnoissance à d'autres ouvertures qui devinrent ensuite fort utiles aux Anglois. Il lui apprit que les Portugais étoient détestés à Macao, & que toute autre Nation de l'Europe, dont les Chinois pourroient espérer les mêmes services, y seroit préférée aux mê-

KEELING. 1609. mes conditions. On s'y plaignoit moins de leur avarice que de leur orgueil. Comme ils y étoient toujours en assez grand nombre, ils exigeoient des égards & des considérations qui sembloient convenir mal à des Négocians, & dont la fierté Chinoise étoit souvent choquée. Les Hollandois au contraire, dont le principe est de paroître peu sensibles à l'humiliation dans les lieux où ils ne se croyent pas les plus forts, avoient accoutumé les Chinois à leur voir compter pour rien les petites délicatesses de la vanité; & cette simplicité de mœurs leur attiroit des caresses & des préférences dont le Pilote tiroit des conclusions à leur avantage. Les Portugais, qui ont le caractere assez tourné à la galanterie, n'étoient pas non plus fort long-tems à terre sans mêler le plaisir aux affaires du Commerce; d'autant plus qu'avec les Marchands, il arrivoit toujours sur leurs Vaisseaux quelques jeunes Voyageurs, que la curiosité seule attiroit aux Indes. L'empressement qu'ils marquoient pour les femmes blessoit la jalousie des Chinois; au lieu que les Hollandois, renfermés dans leurs affaires d'intérêt & de calcul, ne pensoient à troubler le repos de personne. Enfin les Portugais s'attachoient

aux conversions. Leurs Missionnaires se répandoient dans les Villes & les campagnes. Ils avoient déja fait embrasser le Christianisme à tant d'Habitans, qu'une Nation éclairée & politique commençoit à prendre ombrage de leurs progrès : tandis que les Hollandois vivant pour eux-mêmes laissoient à chacun le soin de sa conscience. Ainsi Keeling comprit sur les raisonnemens du Pilote, que pour plaire aux Chinois, il ne falloit ni fierté, ni galanterie, ni zele de religion. KEELING. 1609.

Le 21 de Juillet, les Anglois jettent l'ancre devant Jakatra, sans autre dessein que d'attendre s'il se présenteroit quelque Barque, pour faire remercier le Roi des civilités qu'ils en avoient reçues à leur passage. Mais, au lieu d'une Barque Indienne, ils furent surpris de voir sortir du Port, une Chaloupe Européenne. Elle leur apprit qu'il y étoit arrivé depuis peu de jours deux Bâtimens Hollandois, qui ramenoient à Bantam les Facteurs Anglois d'Amboyne. Cet incident, qui sembloit supposer quelque nouveau démêlé entre les deux Nations, allarma d'abord Keeling ; mais il apprit avec joie que c'étoient les Facteurs mêmes, qui rebutés de perdre leur tems dans une année sté-

Les Anglois relâchent à Jakatra.

Ils y trouvent deux Vaisseaux Hollandois.

KEELING. 1609. rile, avoient pris le parti de s'embar-quer avec tous leurs biens pour venir s'exercer plus utilement à Bantam, & qui avoient obtenu des Hollandois toutes sortes de faveurs dans leur passage. L'échange se fit avec une égale reconnoissance entre les Anglois d'Amboyne & les sept Hollandois que Keeling avoit pris dans l'Isle Célebes. Le Roi de Jacatra reconnut facilement des Hôtes dont il avoit éprouvé la politesse, & leur fit présent d'un *Machan*, rare & belle espece de lion, dont j'ai déja eu l'occasion de parler. Keeling paya cette galanterie par deux beaux mousquets.

Ils arrivent à Bantam. Le 26, étant arrivé à la pointe de Bantam, il rencontra un Pare conduit par *Ralph Hearn*, que Saris, Chef du Comptoir de Bantam, envoyoit au-devant de lui. Entre plusieurs témoignages de l'heureux état du Comptoir, Hearne lui apprit qu'il y étoit attendu par trois mille quatre cens quatre-vingt sacs de poivre. Il entra le soir dans la Rade, où Saris vint lui confirmer cette agréable nouvelle; mais avec des plaintes ameres de la conduite des Hollandois, qui n'avoient pas cessé de lui susciter des embarras & des contradictions. Il ajouta que malgré les effets continuels de leur jalousie, il s'étoit soutenu dans

Heureuses nouvelles.

KEELING. 1609.

aveur de la Cour ; & que les Anglois toient si bien dans l'esprit du Roi, que ce Prince avoit remis jusqu'à l'arrivée de leur Vaisseau à célébrer une singulière espece de victoire qu'il avoit publiée nouvellement. C'étoit celle qu'il avoit remportée sur les résistances d'une jeune femme qu'il venoit d'épouser. Le combat & la victoire seroient obscurs, si l'Auteur n'ajoutoit que l'usage des femmes Indiennes est de disputer long-tems les premieres faveurs de l'amour à leurs maris. Cette agréable guerre dure quelquefois des semaines entieres ; & comme la gloire des femmes est de la prolonger long-tems, les hommes se font un honneur de la rendre courte.

Fête à l'occasion d'un usage des femmes Indiennes.

Keeling pour faire sa cour au Roi, donna quelques jours à ses préparatifs avant que de se présenter à l'audience. Il choisit entre tous les Anglois du Comptoir & du Vaisseau, vingt-cinq hommes assez bien faits, qu'il habilla fort galamment. Il les arma de même ; & se mettant à la tête de sa troupe, il obtint du Roi la permission de paroître devant lui avec ce cortége. Le jour fut pris pour la fête. Elle eut moins de magnificence que d'agrément, par les courses qui se firent à pied & à cheval, & par la liberté qui regna pendant quelques jours dans tou-

Keeling se rend fort agréable au Roi dans cette occasion.

KEELING. 1609. te l'étendue du Palais. Keeling à qui le Roi demanda quelle récompense il souhaitoit pour sa galanterie, réduisit toute son ambition à deux prieres fort simples. Il supplia ce Prince d'accorder à la Nation Angloise la continuation de ses faveurs, & à lui la vûe de cette belle Reine qui avoit fait le sujet de la fête; afin, dit-il, que retournant au premier jour en Europe, il y portât la renommée de ses vertus & de ses charmes. Son compliment fut reçu de si bonne grace, qu'avec des promesses pour la premiere de ces deux faveurs, il obtint sur le champ la seconde. L'Indienne, qu'il appelle la Reine de Bantam, étoit fille d'un Raja, & méritoit effectivement l'amour du Roi par sa beauté. Elle n'étoit pas plus brune qu'on ne l'est communément en Portugal. Ses yeux étoient d'une vivacité éblouissante. Sa taille noble & dégagée. Il falloit que le Roi fût touché particulierement de son port & de l'air de sa marche; car il lui fit faire quelques pas à la vûe de Keeling. Une faveur de cette nature rendit les Hollandois si jaloux, que ne pouvant satisfaire autrement leur mauvaise humeur, ils chercherent querelle le soir du même jour à quelques Matelots du Vaisseau Anglois. Le combat fut vif & sanglant.

Portrait de la Reine de Bantam.

Keeling, qui devoit passer la nuit au Comptoir, fut averti de ce desordre, & courut lui-même pour empêcher qu'il n'eût d'autres suites. Les combatans se séparerent à son arrivée; mais un des Hollandois mourut le lendemain de ses blessures. Comme il étoit certain par le témoignage de tout le monde, que les Hollandois avoient commencé la querelle, les Anglois ne reçurent aucune plainte de cette mort. Cependant Keeling se rendit au Comptoir Hollandois, où l'Hermite, qui n'avoit pas cessé d'en être le Chef, le reçut d'un air fort tranquille. Après quelques explications, ils convinrent tous deux de renouveller le dernier reglement, & d'y joindre des punitions beaucoup plus rigoureuses; avec cette stipulation particuliere, qu'à chaque querelle où le tort paroîtroit douteux entre les deux Nations, les Chefs s'assembleroient pour en décider de concert. A l'égard des torts ouverts & reconnus, on s'engageoit de part & d'autre à faire justice suivant les termes du reglement. Comme la mort d'un Hollandois étoit une expiation suffisante pour la derniere querelle, Keeling demanda grace pour le reste des coupables.

KEELING. 1609. Querelle sanglante entre les Anglois & les Hollandois.

A son retour au Comptoir, il exécu-

KEELING. 1609.

ta le deſſein qu'il s'étoit propoſé de ſe renouveller preſqu'entierement. On auroit peine à ſe figurer que pluſieurs Anglois qui étoient à Bantan depuis quelques années, ſe fuſſent fait une ſi forte habitude du ſéjour de cette Ville, qu'il fallut une eſpece de violence pour les en arracher. Outre que la plûpart y avoient pris des femmes, dont quelques-uns avoient des enfans, ils étoient preſque tous liés fort étroitement avec divers Marchands de la Ville Chinoiſe, au commerce deſquels ils s'étoient aſſociés. D'ailleurs ils étoient faits à l'air & aux alimens du Pays, qui loin d'être nuiſibles à ceux qui l'habitent conſtamment, rendent la ſanté ferme, & produiſent même de fort longues vies. Keeling n'ayant égard qu'aux intérêts de ſa Compagnie, nomma pour premier Facteur *Auguſtin Spalding*, avec cinquante livres ſterling d'appointemens; ſomme médiocre pour l'importance de cet emploi, mais qui ne doit paſſer auſſi que pour un ſimple honoraire dans des lieux où, ſans bleſſer le devoir, un peu d'induſtrie faiſoit bientôt parvenir à d'immenſes richeſſes. Les autres au nombre de douze, furent aſſujettis à recevoir chaque mois leurs appointemens du Chef. On nous a con-

Keeling renouvelle le Comptoir.

Regret de quelques Anglois à quitter Bantam.

ſervé leurs noms : *François Kelly*, *Jean Parſons Auguſtin Adwel*, *Ethered Lampre*, *William Driver*, *William Wiſſon*, *William Lamuel*, *Philipp Badneg*, *François Domingo*, *Jean Seraan*, *Adrian*, & un valet du Chef. Après cette nomination, Keeling exhorta les Facteurs à ſouffrir patiemment les hauteurs des Hollandois, auſſi long-tems du moins que la Nation Angloiſe n'auroit pas plus de forces à Bantam. Enſuite ayant reglé les droits de la Douane, il mit à la voile le 3 d'Octobre.

Retour de Keeling en Europe.

Dans l'eſpace de vingt-quatre jours juſqu'au premier de Novembre, ayant fait environ 50 lieues, il ſe trouva au 35e degré de latitude du Sud. Il obſerva qu'à ce point la variation étoit de 24 degrés. Le 29 du même mois, il eut pendant tout le jour un vent fort violent ; qui ſe tourna vers la nuit en orage du Nord à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Il reconnut dans cette occaſion, comme d'autres l'avoient déja fait pluſieurs fois, la vérité d'une obſervation de Linſchoten : c'eſt que généralement lorſqu'un vent d'Eſt ſe met vers le Nord, ſi la pluie ſurvient, il tourne à l'Oueſt-Sud-Oueſt, où il demeure fixe. Keeling étoit au trente-deuxiéme degré & demi du Sud, lorſque l'orage commen-

Obſervations.

KEELING. 1609.

ça, & la variation étoit d'environ 3 degrés.

Tierra de Natal.

Le 8 de Décembre, il tomba vers la pointe du jour près de la *Tierra de Natal* à cinq ou six lieues à l'Oueſt ; & la variation y étoit d'environ huit degrés & demi. A midi, il ſe trouvoit au 31e degré 27 minutes de latitude. Il y rencontra un Bâtiment Hollandois, de qui il apprit que l'*Eraſmus*, Vaiſſeau de la Flotte Hollandoiſe qui étoit parti de Bantam, lorſqu'il y étoit arrivé la premiere fois, avoit couru tant de danger par les voies d'eau, qu'il avoit été forcé de relâcher à l'Iſle (*a*) Maurice : qu'il y avoit déchargé ſes marchandiſes & ſon équipage, dont une partie étoit demeurée à la garde de ſa cargaiſon au nombre de vingt-cinq hommes, & le reſte s'étoit embarqué ſur ce Bâtiment qui faiſoit voile aux Indes : que dans l'Iſle Maurice il y avoit deux Ports ; l'un nommé le *Nord-Oueſt*, un peu moins qu'à 20 degrés ; l'autre nommé le *Sud-Oueſt* à 20 degrés 15 minutes : qu'on trouvoit dans cette Iſle toutes ſortes de rafraîchiſſemens & de proviſions, tels que des tourterelles, des manatos, une infinité d'oiſeaux de Mer, du poiſſon dans la même abondance, des chevres que

Iſle Maurice & ſes propriétés.

(*a*) C'eſt aujourd'hui l'Iſle de France.

les Hollandois y avoient transportées nouvellement, & qui avoient déja commencé à multiplier ; des porcs & de la volaille : enfin l'air & le terroir fort sains ; que l'Isle a trente ou quarante lieues de circuit, & que la variation de l'Aiguille y est de 21 degrés : que la Flotte Hollandoise étant partie de Bantam au mois de Mai, elle avoit employé un mois à gagner l'Isle Maurice ; elle s'y étoit arrêtée quatre mois & demi, & n'en étoit partie que depuis six semaines. KEELING. 1609.

Le 22, Keeling se trouvant à 35 degrés 28 minutes de latitude, découvrit à sept lieues le Cap *das Agullas*, qui s'éleve dans la forme de deux Isles ; mais à mesure qu'on est plus directement à l'opposite, on s'imagine en découvrir trois, parce que les deux Bayes qui sont au Nord, forment trois pointes fort distinctes, quoique peu élevées. La sonde donna soixante-sept brasses d'eau sur un fond de vase à cinq lieues au Sud du rivage. La latitude 35 degré 26 minutes. Un Vaisseau qui passe sur cette Côte à son retour en Europe, & que le tems empêche d'observer la latitude & la variation, peut risquer hardiment de continuer sa navigation sur soixante brasses d'eau & sur un fond de coquillages. Observations sur le Cap das Agullas.

KEELING. 1609. Ensuite lorsqu'il commence à trouver le fond limonneux, il doit se croire fort proche du Cap *das Agullas*. Mais lorsqu'il perd fond à cent vingt brasses, il peut conclure qu'il a doublé le Cap, pourvû qu'il se trouve dans la latitude de 36 degrés. Le jour suivant, après avoir vogué toute la nuit Oüest par Nord & Oüest Nord-Oüest avec un vent d'Est assez frais, on découvrit le matin une terre haute à neuf ou dix lieues; & vers midi on se trouva fort près du Cap de Bonne-Espérance. On n'avoit point employé plus de dix-sept heures depuis le Cap *das Agullas*. Keeling ayant jugé à propos de s'avancer à trois lieues du *Pain de sucre*, y mouilla pendant la nuit. Mais il doubla le Cap dans le cours du jour suivant; & quoiqu'il ne fût pas pressé par d'extrêmes besoins, il ne voulut point passer si près de Saldanna sans y relâcher.

Keeling relâche à la Baye de Saldanna.

Cette fameuse Baye n'est gueres sans quelque Vaisseau de l'Europe, que la nécessité ou le plaisir ne manque point d'y faire entrer. Les Anglois y trouverent un Bâtiment Hollandois qui envoya civilement sa Chaloupe au-devant d'eux avec six moutons les plus gras que l'Auteur ait jamais vûs. Il s'en trouva un dont la queue seule avoit 28

pouces de large, & pesoit 35 livres. Les Hollandois accorderent aussi à Keeling une grande voile dont il avoit un besoin extrême, & reçurent de lui pour payement un billet de douze livres sterling sur la Compagnie d'Angleterre. Après quelques jours de repos, il se disposa le 7 de Janvier à continuer son voyage; mais ce ne fut pas sans avoir laissé, suivant l'usage du lieu, des inscriptions qui rendoient témoignage de son arrivée dans cette Baye & de l'état de son Vaisseau. Entre plusieurs monumens de cette nature, qui étoient gravés sur divers rochers, il lut avec compassion les plaintes d'un Equipage Portugais, qui ayant été réduit par le scorbut & d'autres maladies au nombre de sept hommes, n'avoit pas laissé de se remettre courageusement en mer pour se rendre à Mozambique. L'Ecrivain avertissoit ceux qui pourroient essuyer la même disgrace, que toutes ses caresses & toutes ses offres n'avoient pû lui faire obtenir des Négres sept ou huit hommes qu'il leur avoit demandés pour achever sa navigation. Quoiqu'une longue habitude eût dû familiariser ces Barbares avec les Européens, leur férocité ne diminuoit pas; non qu'ils fussent dangereux par leur cruauté ou leur

KEELING. 1609.

KEELING. 1609. perfidie, lorſqu'on traitoit avec eux de bonne foi, mais ils conſervoient un fond de défiance que toutes les civilités & les promeſſes ne pouvoient leur faire ſurmonter. Keeling en mit pluſieurs à l'épreuve en leur offrant de l'or & des habits pour les engager à le ſuivre. Ils recevoient joyeuſement le prix des marchandiſes qu'ils apportoient au Vaiſſeau; mais ils rejettoient avec une eſpece de crainte tout ce qui étoit au-deſſus de leurs conventions, comme s'ils euſſent apprehendé de prendre des engagemens qui les effrayoient.

Continuation de la route. Keeling partit de Saldanna le 10 au matin. Il obſerve que pendant tout le ſéjour qu'il y avoit fait, le vent avoit toujours été Oueſt & Sud; au lieu que les deux premieres fois qu'il s'étoit arrêté dans la Baye, & dans la même ſaiſon, il l'avoit eu conſtamment Eſt, & fort orageux. Le 20, il paſſa le Tropique du Sud. Le Vaiſſeau Hollandois l'ayant accompagné juſqu'alors, le quitta en le ſaluant de trois coups de canon.

Le 30 au lever du Soleil, il apperçut l'Iſle de Sainte-Helene, après avoir fait ſoixante-ſix lieues dans cette latitude. L'ancre fut jettée du côté du Nord-Oueſt à un mille du rivage, & au Nord-

Oueſt de la Chapelle, ſur vingt-deux braſſes de fond. Cette Iſle eſt ſituée à deux cens ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues à l'Oueſt de la Côte d'Afrique. KEELING. 1609.

On remit à la voile le 9 de Février, pour retourner directement en Angleterre. Le 16, on découvrit, à ſept ou huit lieues, l'Iſle de l'Aſcenſion. Le 28, la ſurpriſe des Anglois fut extrême de rencontrer le même Vaiſſeau Hollandois qu'ils avoient quitté ſous le Tropique, mais dans un état ſi triſte qu'il ne lui reſtoit que huit ou neuf hommes capables de travail. Les maladies en avoient emporté quarante-ſix, & tout le reſte étoit accablé de langueur. Ils en avoient ſi bien uſé avec Keeling, que s'il avoit pû leur offrir quelques-uns de ſes Matelots, il leur auroit volontiers offert cette marque de reconnoiſſance. Mais, quoique tous ſes gens fuſſent en fort bonne ſanté, il auroit eu beſoin lui-même d'en avoir un plus grand nombre, pour les néceſſités de ſon propre Vaiſſeau, qui faiſoit eau de toutes parts. Les Hollandois, qui voyoient ſa ſituation, rendirent juſtice à ſes ſentimens, & ne le preſſerent pas même de leur tenir compagnie. Ils le prierent ſeulement, s'il rencontroit quelque Bâtiment

KEELING. 1609. de leur Nation, d'avertir qu'ils étoient dans un extrême embarras, & de leur procurer une prompte assistance. Il les quitta vers la nuit avec les témoignages du plus vif regret, à 45 degrés 6 minutes de latitude.

Arrivée de Keeling aux Dunes. Le 1 de Mai, se trouvant à 49 degrés 13 minutes, il eut un si beau tems qu'il se croyoit fort proche du terme. Mais, le lendemain, un affreux orage, & le vent qui tourna au midi, le rejetta fort loin de ses espérances. Cependant, après avoir lutté quatre jours contre les flots, il rencontra un Bâtiment de Lubeck, qui l'assura que Scilly n'étoit qu'à cinquante lieues, à l'Est par Nord du même point. Keeling apprit au Capitaine de ce Vaisseau le besoin que les Hollandois avoient de son secours. Le 9 au matin, il découvrit *Beachy* à trois lieues au Nord-Nord-Est, &, vers le soir, il jetta l'ancre aux Dunes.

LATITUDES.

Rade de Sierra Leona. .	8	36	N.
Variation Est. . .	1	50	
Deux petites Isles. . .	23	37	S.
Variation Est. . .	15	30	
Isle près de Priaman. .	4	2	
Isle de Sel.	6	6	

Isle

Isle de Nossaseres. . .	5	30	KEELING.
Isle Maurice. N. Oueſt	20	00	1610.
Sud-Eſt .	20	15	

CHAPITRE V.

Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques en 1607.

MIDDLETON. 1607.

IL doit reſter de la curioſité aux Lecteurs attentifs, pour le ſort du *Conſent*, troiſiéme Vaiſſeau de la Flotte de Keeling. On a vû qu'après avoir été ſéparé par la tempête, il avoit laiſſé des marques de ſon paſſage à Saldanna, & qu'il avoit paru enſuite à Bantam. Mais dans l'impatience de retrouver l'Amiral, il riſqua le Voyage des Moluques ſous ſes propres auſpices; &, le Capitaine même en ayant été l'Ecrivain, on doit ſouhaiter de trouver ici ſon récit.

Il arrive à Saldanna après la tempête.

Il le commence à ſon entrée dans la Baye de Saldanna, où malgré les périls d'une longue tempête, il arriva ſans autre perte que celle d'un Matelot, qui avoit été tué d'un coup de tonnerre au ſommet du grand mât. Dans le beſoin preſſant de toutes ſortes de proviſions, il ſe rendit lui même, avec quelques-uns de ſes gens, à l'Iſle des *Pengouins*, qui n'eſt qu'à trois lieues de la Rade. Il

MIDDLETON. 1607. y vit avec étonnement une si prodigieuse quantité de Veaux marins & de Pengouins, qu'il en compta des troupeaux de cinq cens. Cette Isle n'a pas plus de trois milles de long sur deux de large. Mais l'Auteur doute qu'il y en ait une au monde où l'on trouve plus d'animaux marins, sans parler d'un nombre surprenant de Canards, d'Oies, de Pélicans, & d'autres sortes d'Oiseaux.

Merveilleuse quantité d'animaux de Mer.

Après avoir pourvû aux premieres nécessités de la vie, Middleton chercha le moyen de se lier avec les Habitans du Pays, dans la seule vûe d'acheter d'eux quelques bestiaux. Plus heureux que la plûpart de ceux qui avoient fait le même commerce, non-seulement il obtint les mêmes avantages, mais il fit consentir volontairement un Sauvage à le suivre. Cette faveur, dont il fut obligé à quelque mécontentement que le Négre avoit reçu de sa Nation, lui parut d'autant plus utile, que voulant chercher avec soin l'Amiral & le Vice-Amiral, il avoit besoin d'un Interprete pour le langage d'Afrique. Le Négre entendoit d'ailleurs quelques mots d'Anglois, & tout l'Equipage s'empressa de lui en apprendre davantage, avec beaucoup d'admiration pour la facilité de sa mémoire. On quitta la Baye le 30. La

Middleton emmene un Negre de Sadanna.

nuit suivante, on doubla heureusement le Cap de Bonne-Espérance, avec quelque envie d'y relâcher, si le vent n'eût changé lorsqu'on n'en étoit plus qu'à quatre lieues ; mais il s'éleva de terre, avec tant de violence, que Middleton revint au projet de s'avancer vers Madagascar. Le tems redevint fort beau jusqu'au 35 degré de latitude, que le vent s'étant mis au Nord-Oueſt, on porta Eſt par Sud pour éviter les courans. Enfin le 27 d'Août, à deux heures après midi, on découvrit l'Isle de Saint-Laurent ou de Madagascar. On n'en étoit qu'à six lieues. Les observations firent trouver à midi 24 degrés 40 minutes de latitude ; &, le soir, la variation étoit de 16 degrés 23 minutes.

MIDDLETON. 1607.

Il arrive à Madagascar.

Le 30, à cinq heures après midi, on mouilla l'ancre dans la Baye de Saint Augustin, sur six brasses & demie d'eau, & sur un fond de gravier. Il avoit fallu des précautions pour choisir le véritable Canal, parce qu'à l'entrée de la Baye il se trouve deux Isles, qui forment différentes ouvertures. Middleton eut la curiosité de se mettre dans sa Chaloupe pour visiter ces Isles. L'une, qui est fort petite, ne lui parut qu'un banc de sable. L'autre, à laquelle il donne un mille de longueur, & la moi-

Deux Isles à la Baye de Saint-Augustin.

MIDDLETON. 1607. tié moins de largeur, eſt couverte de quelques Bois, mais deſerte & ſtérile. Aucun Habitant ne s'étant fait voir ſur les bords de la Baye, le Vaiſſeau s'avança trois lieues plus loin, juſqu'à deux milles au-deſſus de l'embouchure d'une Riviere. L'eau & le bois lui manquoient. Middleton ayant fait jetter l'ancre, le cable rompit, ſans qu'on pût s'en imaginer la cauſe. La Chaloupe fut détachée, avec dix hommes armés, pour entrer dans la Riviere. *Davis*, qui étoit chargé de la conduite, remonta l'eſpace d'une lieue, en baſſe marée, ſans trouver que l'eau devînt plus douce. Quelques Cabanes, qu'il découvrit à deux ou trois cens pas de la rive, lui firent prendre le parti de deſcendre. Il s'en approcha ſans précaution, avec ſix de ſes gens. Les Habitans, qui étoient au nombre de douze, prirent la fuite à ſa vûe. Il les rappella par ſes ſignes, mais inutilement.

Davis entre dans une riviere avec la Chaloupe.

La pauvreté de cette Habitation ne lui auroit pas fait naître l'envie d'y entrer, s'il n'eût été plus preſſé par les cris d'un enfant, qui ne tarda point enſuite à ſe faire appercevoir. Ce petit Négre paroiſſoit âgé de douze ou quinze ans, & ſa douleur venoit d'être arrêté par un mal de jambe, qui l'avoit em-

Information qu'il reçoit d'un jeune Négre.

pêché de suivre les autres. Il donna des marques extraordinaires de frayeur, en voyant les Anglois si près de lui. Cependant comme ils avoient avec eux le Négre de Saldanna, il se rassura tout d'un coup lorsqu'il le vit parler familierement à ceux qui l'effrayoient. Davis lui ordonnoit de caresser cet enfant & de lui faire diverses questions. Quoique la Langue de Madagascar soit fort différente de celle des Négres du Continent, il s'y trouve des ressemblances; & les Négres d'ailleurs ont d'autres conformités qui leur facilitent beaucoup le moyen de s'entendre. Ainsi Davis apprit, par l'entremise du sien, qu'il y avoit à peu de distance deux sources fort abondantes, d'où l'eau pouvoit se transporter aisément à la riviere. Il sçut aussi qu'à moins d'un mille du même lieu, il y avoit une Habitation fort peuplée, ou une Ville nommée *Rota*: que depuis six semaines ou deux mois, il étoit échoué sur la Côte un Bâtiment de l'Europe, dont il étoit sorti quantité de gens armés, qui s'étoient répandus fort loin dans le Pays: qu'ils en avoient emporté beaucoup de gingembre: qu'après avoir traité fort humainement les Insulaires, ils leur avoient fait une guerre sanglante, dans laquelle ils

MIDDLETON 1607.

MIDDLETON. 1607. avoient eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Il fut impossible à Davis de juger quel étoit ce Vaisseau ; & l'intérêt de sa patrie le portoit à craindre que ce ne fût celui de l'Amiral Keeling. Mais tandis qu'il s'entretenoit de ses conjectures, le petit Négre fit voir à l'autre quelques morceaux d'un habit déchiré, que les Anglois crurent reconnoître, au drap & à la forme, pour un monument de leur Pays. Ce foible indice eut la force aussi de confirmer les soupçons de Davis. Cependant, comme il ne pouvoit se croire en sûreté dans un lieu où l'on étoit si peu satisfait des Européens, il regagna sa Chaloupe, après avoir fait assurer le petit Negre qu'il ne pensoit point à lui nuire, & l'en avoir convaincu par ses carresses & ses présens.

Le Vaisseau Anglois s'approche de la riviere.

Ce récit fit balancer Middleton s'il devoit s'arrêter dans un lieu si dangereux. La nécessité d'eau l'y forçant, il prit seulement des mesures pour n'avoir rien à redouter des Barbares. Le soir même, on apperçut plusieurs Barques qui s'avancerent comme à la découverte, sans se fier aux signes qu'on faisoit pour les attirer. Malgré tant de mauvais pronostics, le Vaisseau s'approcha de l'embouchure de la riviere, où la nature a formé, dans l'angle même de

la Côte, une sorte de petit Port. C'est un enfoncement d'environ deux cens pieds de diametre, que l'eau de la mer semble avoir creusé, & qui est capable de contenir deux Vaisseaux fort au large sur dix brasses de profondeur. Middleton s'y logea, après l'avoir fait sonder dans toutes ses parties. Le lendemain, il renvoya la grande Chaloupe & l'Esquif, chargés de tonneaux & de gens armés. Davis, qui fut encore nommé pour les conduire, étoit homme d'esprit & de courage, mais qui jugeoit trop mal de la stupidité des Négres, & qui s'étoit persuadé mal-à-propos que dans toutes les occasions où l'adresse pourroit être employée contr'eux, elle étoit capable de suppléer au nombre. MIDDLETON 1607.

Il remonta la riviere jusqu'aux Cabanes qu'il avoit visitées la veille; & loin d'y remarquer rien d'effrayant, il vit sur la rive où il étoit descendu, deux Négres, avec le jeune Malade, qu'ils sembloient y avoir apporté. Davis le reconnoissant, se hâta de lui faire des signes d'amitié, & ne fit pas difficulté de descendre. Le Négre de Saldanna entretint quelque tems les deux autres, & leur fit beaucoup espérer de l'affection des Anglois. Ils parurent satisfaits de ces assurances; & se disposant à ser- Danger dont les Anglois se sauvent à peine.

MIDDLETON. 1607. vir de guides, ils prirent le chemin des sources. De vingt hommes que Davis avoit amenés, quatorze étoient occupés à tirer les tonneaux. On arriva aux sources, qui étoient telles que le jeune Négre les avoit représentées. Elles formoient, presqu'en sortant, un bassin de cinq ou six pieds de profondeur, qui n'en avoit pas moins de dix ou douze de diametre; & l'eau fuyant par un petit ruisseau, alloit se perdre dans un Marais bourbeux qui s'étendoit jusqu'à la riviere. Les Anglois avoient commencé le travail, lorsque Davis, qui leur donnoit ses ordres, apperçut à cent pas, sur le sommet d'une petite Colline, plusieurs Sauvages, qui paroissoient un moment, & qui se retiroient aussi-tôt. L'allarme se mettant dans sa Troupe, il commença par se saisir des deux Négres qui l'avoient conduit. Il recommanda qu'ils fussent gardés soigneusement, tandis qu'à la tête de dix de ses gens il monta d'un air ferme jusqu'au sommet de la Colline. Le bruit d'onze coups de fusils, dont on vit en même tems la fumée, & quelques fleches, qui vinrent tomber jusqu'au bord de la source, firent connoître à ceux qui y étoient restés qu'on étoit surpris par les Insulaires. Ils ne balancerent point à voler au

secours de leurs Compagnons. Les Barbares, qui n'avoient osé s'en approcher, mais qui continuoient de les harceler à coups de fleches, n'eurent pas plutôt vû paroître le secours qui leur arrivoit, que le croyant sans doute beaucoup plus nombreux, ils prirent la fuite avec beaucoup de frayeur. Ils étoient plus de deux cens. Davis emporta les arcs de ceux qui avoient été tués des premiers coups. Il croyoit retrouver, aux sources, les deux Guides qu'il y avoit laissés; mais leurs Gardes les ayant abandonnés dans la premiere confusion, ils n'avoient pas manqué de prendre la fuite. Le Malade même avoit disparu du bord de la riviere; & quoiqu'il ne pût être bien loin, les Anglois dédaignerent de le chercher. Ils rapporterent à bord quelques tonneaux d'eau fraîche, pour rendre témoignage que la crainte n'avoit point été capable de les arrêter. Mais quoiqu'une si petite quantité fût fort éloignée de suffire pour la provision du Vaisseau, Middleton jugea que la prudence l'obligeoit de chercher du remede à ses besoins dans des lieux plus sûrs. Il remit à la voile le 7, avec un vent fort frais d'Est par Nord. Le lendemain, continuant de s'avancer au long des Côtes, il fut surpris de voir

MIDDLETON. 1607.

Middleton leve l'ancre.

MIDDLETON. 1607. partir du rivage plusieurs petites Barques qui s'approcherent du Vaisseau sans précaution. L'une portoit quatre Chevreaux. Une autre trois Moutons. La troisiéme, une Geniſſe. Une quatriéme, de la chair fraîche de Bœuf ou de Vache. Il acheta tout, à fort bon marché. Un Anglois de l'Equipage, à qui ce changement de diſpoſitions parut ſuſpect de la part des Inſulaires, voulut faire craindre à Middleton que toutes ces viandes ne fuſſent empoiſonnées. Mais il fut aiſé de juger par la naiveté de ceux qui les apportoient, qu'ils avoient même ignoré les querelles de leurs voiſins. Cette perſuaſion porta le Capitaine à relâcher dans une petite Baye d'où les Barques étoient ſorties. Il y trouva de l'eau & du bois, deux ſecours dont le beſoin étoit devenu fort preſſant.

Il trouve des Négres plus humains.

La navigation du Conſent fut heureuſe juſqu'au 12 de Novembre, qu'on découvrit le matin une fort belle Iſle à 5 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude. La variation ſe trouva de 4 degrés 13 minutes. Middleton avoit perdu l'eſpérance de rencontrer l'Amiral; mais attiré par la quantité d'arbres & d'oiſeaux qu'il voyoit devant lui, & ne pouvant douter que ce ne fût l'Iſle d'*Inganna*, dont il avoit entendu vanter les beſtiaux & les pâtu-

Iſle d'Inganna.

rages, il prit la résolution d'y relâcher. Quoique celle de Sumatra en soit fort voisine, il n'avoit point d'affaires qui pussent l'y conduire ; & les rafraîchissemens d'Inganna suffisoient pour rendre sa course aisée jusqu'à Bantam. En approchant de l'Isle, il jugea que sa longueur est d'environ cinq lieues, Est par Sud, & Ouest par Nord. Le côté de l'Est ne paroît composé que de terres hautes, dont la perspective n'a rien d'extraordinaire. Mais la partie occidentale est un des plus agréables lieux du Monde par la beauté de ses Payſages, & des plus abondans en toutes sortes de bestiaux. Les Anglois aborderent dans celle-ci. La Rade qu'ils choisirent pour y mouiller l'ancre n'a point de Ville sur ses bords, mais elle est environnée d'un grand nombre de maisons riantes, qui se ressentent de l'opulence des Habitans. Le commerce qu'ils font de leurs bestiaux dans l'Isle Sumatra, leur rapporte un profit si considérable, qu'un Roi de *Pedir*, qui avoit besoin d'argent pendant la guerre qu'il soutenoit contre le Roi d'Achin, ne trouva point d'expédient plus sûr & plus prompt que d'épouser la fille unique d'un des plus riches Particuliers d'Inganna. Auſſi l'Isle jouit-elle d'un des principaux fruits de

MIDDLETON. 1607.

Ses agrémens & ses richesses.

MIDDLETON 1607. l'opulence & du luxe, qui eſt la douceur & la politeſſe. Quoiqu'il y arrive peu d'Etrangers, les Habitans paroiſſent charmés de les recevoir, & ſe font comme une étude de leur plaire. Middleton reçut à ſon arrivée des rafraîchiſſemens qu'il offrit en vain de payer; &, pour les proviſions qu'il demanda, on ſe contenta d'un prix fort médiocre. Il fut invité à deſcendre au rivage. Enfin tous les Anglois du Vaiſſeau furent également ſatisfaits de l'Iſle & des Inſulaires.

Le jour même de leur départ, ils paſſerent à la vûe de Sumatra. La multitude de petites Barques qu'on découvre au long des Côtes, forme un ſpectacle agréable pour ceux qui n'ont point encore pénétré dans ces Mers. Deux jours après, ils arriverent dans la Rade de Bantam, qu'ils trouverent remplie de Bâtimens Indiens, Chinois, Hollandois, & de pluſieurs autres Nations; mais le Dragon & l'Hector, c'eſt-à-dire, l'Amiral & le Vice-Amiral Anglois, ne ſe préſenterent point à leurs yeux.

Ils arrivent à Bantam.

Towtſon, qui étoit le Chef du Comptoir Anglois depuis le retour de Scot, *Sarris*, & les autres Facteurs, s'empreſſerent de viſiter Middleton ſur ſon bord. Comme il n'étoit chargé d'aucun pou

MIDDLETON. 1607.

voir, les Instructions & les Comptes qu'ils lui apportoient furent réservés pour l'arrivée de l'Amiral. Cependant ils assurerent que les affaires de la Compagnie étoient en fort bon ordre & le Comptoir floriſſant, ce qui ne reſſembloit gueres aux triſtes vérités que l'Amiral Keeling devoit bientôt découvrir. Middleton deſcendit, pour faire tranſporter au Comptoir le fer & le plomb qu'il avoit apporté. Enſuite ayant employé le tems, juſqu'au 6 de Décembre, à radouber ſon Vaiſſeau, il quitta Bantam pour ſe rendre aux Moluques. C'étoit ſans doute le projet de la Compagnie, puiſque Towtſon ne lui refuſa ni les ſecours ni les marchandiſes qui convenoient à ce nouveau Voyage. Le vent étoit ſi bas à ſon départ, qu'ayant eu beaucoup de peine à ſortir de la Rade, il fut obligé la premiere nuit de jetter l'ancre à la vûe des hauteurs de Bantam. Des tourbillons de flamme & de fumée qu'ils apperçurent dans les ténébres, leur firent juger que par quelqu'un des accidens ordinaires à cette Ville, le feu en conſumoit une partie. Le lendemain ils continuerent leur navigation avec un bon vent, qui les conduiſit au-travers d'un grand nombre d'Iſles, parmi leſquelles ils en virent

Etat du Comptoir Anglois.

Middleton part pour les Moluques.

MIDDLETON. 1608. plusieurs d'abîmées. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne furent pas pour eux des choses nouvelles dans ces Mers.

1608. Ils arriverent à Tidor au commencement de Janvier. Les Isles Moluques étoient dans le mouvement d'une guerre qui duroit depuis plusieurs mois entre les Hollandois & les Espagnols. Ceux-ci, qui avoient alors moins de Vaisseaux que les Hollandois, refuserent à Middleton la permission du Commerce, à moins qu'il ne voulût les assister contre leurs Ennemis, ou du moins qu'il ne leur prêtât son Vaisseau pour donner plus d'apparence à leur Flotte, en se contentant de l'accompagner. Les Anglois ayant déclaré nettement que cette demande étoit contraire à leur Commission, ils furent réduits au Commerce nocturne qu'ils exerçoient secrettement avec les Insulaires. Pendant le jour, ils affectoient de prendre part aux divertissemens des Espagnols & des Princes du Pays, comme s'ils eussent attendu l'arrivée d'un nouveau Général d'Espagne, dont ils espéroient plus de faveur.

On refuse aux Anglois la permission du commerce aux Moluques.

Artifice des Espagnols pour s'attacher les Princes Indiens.

Ces réjouissances étoient des courses & des représentations théâtrales. Les Espagnols avoient inventé cet artifice, pour attacher à leurs intérêts une No-

lesse molle & voluptueuse, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaisir. Il n'y avoit point de comparaison, dans l'esprit d'un Prince des Moluques, entre un Espagnol richement vêtu, qui donnoit des fêtes galantes, & le Marchand Hollandois, qui sous un habit aussi grossier que sa figure & ses manieres, ne paroissoit occupé que de ses marchandises & de ses comptes. Middleton, à qui le goût du plaisir n'étoit pas étranger, trouva l'art de plaire également aux Espagnols & aux Indiens, en se prêtant à tout ce qui pouvoit les amuser. Cependant sa complaisance ne les disposa point à lui accorder la liberté qu'il desiroit. MIDDLETON. 1608.

Entre les plaisirs auxquels il contribua, il fait l'histoire d'une marche célebr, où les femmes furent admises, mais sans communication avec les hommes; de sorte que le plaisir de la fête n'étoit proprement que pour les spectateurs. Chaque femme néanmoins portoit les Enseignes du Cavalier qui avoit fourni à la dépense de son train, comme chaque Cavalier portoit quelque marque de la Dame à laquelle il répondoit. Cette fête ayant été annoncée dans toute l'Isle de Tidor, qui n'a pas plus de cinq lieues de circuit, mais qui Fête des Moluques.

MIDDLETON. 1608. est fort peuplée dans cette étendue, la plus grande partie des Habitans s'étoit assemblée dans la Capitale, jusqu'à faire craindre que les Hollandois dont les principales forces étoient à Ternate & à Bachan, ne profitassent de cette occasion pour former quelque entreprise. Mais tandis que les Insulaires étoient amusés par des spectacles, les Troupes Espagnoles avoient ordre de faire une garde exacte dans les Ports.

Au commencement de Mars, l'amitié que les Espagnols avoient conçue pour Middleton les fit consentir à lui permettre quelque commerce ouvert; mais sur d'autres délibérations, cette liberté lui fut ôtée peu de jours après. Ensuite, il reçut l'ordre de partir au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le ressentiment de cette conduite lui fit prévenir le jour même qu'on lui avoit fixé pour son départ. Il mit à la voile le 14 de Mars.

Middleton part mécontent.

Isle de Bangaye.

Le 20, étant entré dans les Détroits de *Bangaye*, où il se proposoit de chercher de l'eau, un Pare Indien, qui vint de l'Isle au-devant de lui, offrit de le conduire au ruisseau le plus pur & le plus abondant. C'étoit sur la Côte de l'Est. On suivit le Pare, qui montra effectivement aux Anglois un lieu com-

mode pour aborder avec la Chaloupe. Le Vaisseau ayant jetté l'ancre sur soixante-six brasses d'eau, malgré l'agitation d'un courant fort vif, on se disposoit à faire partir les tonneaux, lorsqu'on vit paroître un grand nombre de Pares qui s'avançoient successivement des deux côtés de l'Isle. Dans la premiere inquiétude, Middleton se crut trahi, & donnoit déja des ordres pour sa défense. Mais on reconnut aussi-tôt que c'étoient des Pêcheurs, ou d'autres Insulaires, qui apportoient du poisson & quelques épices, dont ils offrirent l'échange pour des plats de porcelaine. Le soir, on vit revenir la Chaloupe avec une fort petite quantité d'eau; non qu'elle manquât dans le lieu où ils l'avoient cherchée, mais l'éloignement de la source, qui étoit à cinq milles, n'avoit pas permis d'en apporter davantage. MIDDLETON. 1608.

Les Insulaires circulent les Anglois.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il arriva autour du Vaisseau plus de cent Pares, chargés d'hommes & de femmes, qui venoient offrir aux Anglois quantité de poisson, sec & frais, de volailles, de porcs, de fruits & de racines. Ils ne demandoient en échange que du drap & de la porcelaine. Le Vaisseau se fournit ainsi de provisions à

MIDDLETON. 1608. très-vil prix. Mais il fut exposé a beaucoup d'embarras de la part de tous ces Insulaires, qui y monterent de toutes parts, & qui s'y trouverent en si grand nombre, qu'à peine les Anglois pouvoient ils se remuer. Les femmes, aussi traitables que leurs maris, ne refusoient rien à ceux qui les tiroient à l'écart. Dans le cours de l'aprèsmidi, le Roi de l'Isle envoya au Capitaine, des *Plantains*, avec une sorte d'eau ou de liqueur fort estimée des Indiens, qu'ils appellent *Irea Potè*. Middleton, pour reconnoissance, envoya au Roi une piece d'étoffe. Cette députation du Prince, & le départ de ses Messagers, furent comme un signal qui rappella tous les Insulaires dans leur Isle. Ils descendirent du Vaisseau avec précipitation, & dans l'espace d'un quart d'heure ils disparurent entierement. Middleton fit lever l'ancre pendant la nuit, avec si peu de vent, que tous les efforts des Matelots eurent beaucoup de peine à surmonter la violence du courant. Il couroit risque d'être jetté plus loin, par cet obstacle, qu'il n'auroit avancé dans trois jours.

Présent que le Roi fait à Middleton.

Isle Button. Le 19 d'Avril, en passant proche de l'Isle Button, il vit partir du rivage une Barque qui vint droit au Vaisseau, avec

de grandes marques de confiance. C'étoit le frere du Roi, qui avoit ordre de témoigner au Capitaine l'empreſſement que le Roi ſon frere avoit de voir les Anglois & leur Bâtiment. Middleton répondit qu'il jetteroit volontiers l'ancre pour lui donner cette ſatisfaction, & qu'il ſe croiroit fort honoré de ſa préſence. Le Roi ſortit bientôt de la Riviere dans une vaſte *Caricole*, qui étoit conduite au moins par cent Rameurs. Elle avoit ſix canons de fonte, & plus de quatre cens hommes armés. Cinq autres Caricoles, qui venoient à la ſuite, portoient environ mille hommes. Le Roi fit demander, au Capitaine, un Otage pour ſa ſûreté. On lui envoya le Chirurgien du Vaiſſeau, homme de réſolution & d'une figure gracieuſe. Enſuite le Roi n'ayant pas fait difficulté de monter à bord, avec un petit nombre de ſes gens, les Anglois s'efforcerent de répondre à l'opinion qu'il avoit marquée de leur politeſſe & de leur bonne-foi. On lui ſervit ce qui reſtoit de plus délicat ſur le Vaiſſeau après une ſi longue navigation. Il mangea ſans défiance, en faiſant l'éloge de quelques liqueurs de l'Europe qui s'étoient fort bien conſervées. Dans le cours du feſtin, il prit plaiſir à raconter par la bou-

MIDDLETON. 1608.

Le Roi fait demander aux Anglois la liberté de les voir à bord.

Il eſt traité galamment.

MIDDLETON 1608. che de l'Interprete toutes les circonſtances de ſon mariage, & la guerre qu'il avoit eue à ſoutenir pour ſe mettre en poſſeſſion de ſa femme. Middleton lui fit demander à ſon tour quelles étoient les productions de ſon Iſle. Il répondit qu'il avoit des perles, de l'écaille de tortue, & du drap de ſes propres manufactures, qui étoit apparemment de cotton; mais que n'étant venu dans cette partie de ſon Iſle que pour y chercher de l'amuſement, & ne s'étant point attendu à rencontrer des étrangers, il il n'avoit aucune de ces marchandiſes avec lui: que cependant ſi le Capitaine vouloit s'avancer juſqu'à ſa Ville Capitale, qui n'étoit éloignée que d'un jour & une nuit, il lui feroit voir de grands amas de perles & d'autres richeſſes. Il lui offrit un Pilote, pour le conduire par les plus ſûres voies dans un lieu qui lui étoit inconnu.

Il les engage à e rendre dans la Capitale.

Cette offre méritoit l'attention du Capitaine & des Facteurs. Après avoir conſidéré qu'un voyage ſi court ne les détournoit pas de leurs vûes, & que la fortune leur offroit peut-être l'occaſion de s'enrichir, ils firent préſent au Roi d'un mouſquet, d'une épée & d'une belle piece d'étoffe, en lui promettant de ſe laiſſer conduire par le Pilote qu'il

leur promettoit. Dans le regret qu'il ressentit de n'avoir rien à leur offrir pour s'acquitter de leur préſent, il ſe défit de ſa robbe qu'il força Middleton d'accepter ; & s'étant revêtu de celle d'un Officier de ſa ſuite, il rentra dans ſa Caricole avec des civilités que les Anglois admirerent dans un Monarque Indien. Vers le ſoir il envoya une Barque pour leur ſervir de guide juſqu'à Button, avec un préſent de quelques poules & d'un chevreau pour le Capitaine. L'ancre fut levée à l'entrée de la nuit, pour ſuivre la Barque. Mais un calme qui ſurvint, & la marée que les Anglois avoient contre eux, les empêchant de tourner à l'Oueſt, ils s'arrêterent encore juſqu'au lendemain. Cependant la Barque Indienne étoit retournée au Port avec le Contre-Maître du Vaiſſeau, qui n'avoit pas balancé à s'y mettre. Il revint le jour ſuivant, ſur les dix heures, chargé de poules & de cocos. Son récit augmenta la curioſité de Middleton, quoiqu'il fût mêlé de peintures tragiques. Il avoit trouvé le Roi dans la débauche, avec les Nobles de ſa Cour ; ce qui n'avoit point empêché ce Prince de les recevoir fort agréablement. Mais il n'avoit pû voir, ſans effroi, l'ornement de la grande ſalle du

MIDDLETON. 1608.

Le Contre-maître Anglois s'y rend le premier

Horrible ſpectacle dont il eſt frappé.

MIDDLETON. 1608. Palais. C'étoient les têtes des Ennemis que le Roi avoit tués de sa propre main dans la derniere guerre. Elles étoient encore si fraîches, qu'on voyoit, au-dessous, les traces du sang qui en avoit dégouté. Ce spectacle avoit fait tant d'impression sur le Contre-Maître, que refusant de passer la nuit avec le Roi, il avoit mieux aimé retourner au Port & passer la nuit dans la Caricole qui l'avoit apporté. Le matin il demanda instamment d'être reconduit à bord. Comme le vent n'avoit pas cessé d'être foible dans les Détroits, Middleton, sans donner dans les frayeurs du Contre-Maître, prit le parti de faire précéder le Vaisseau par la Chaloupe, qui le conduisoit à force de rames. Cet expédient le fit avancer si vîte, qu'il jetta l'ancre vers midi à la vûe de Button.

Etat de l'Isle de Button.

Cette Ville, comme la plûpart de celles des Indes, avoit autant de jardins que de maisons; ce qui lui donnoit en apparence une fort grande étendue; mais le nombre des Habitans y répondoit si peu, que de l'aveu même du Roi, il ne surpassoit pas douze ou treize cens personnes. Cependant l'Isle étoit assez peuplée, par la multitude de Villages & de Hameaux qui étoient répandus dans toutes ses parties; sans compter les

Gardes ou les Troupes ordinaires du Roi, qui étoient logées ensemble à un quart de lieue de Button, & qui depuis la derniere guerre montoient au nombre de trois milles. MIDDLETON. 1608.

Middleton attendit à l'ancre les ordres de la Cour. Il n'en reçut point le même jour, parce que le Roi fatigué de sa débauche, demeura enseveli jusqu'au soir dans un profond sommeil. Mais il vint à bord un grand nombre d'Insulaires, qui apporterent toutes sortes de provisions. Le lendemain après midi, la Rade se trouva remplie d'une multitude de Caricoles qui firent plusieurs fois le tour du Vaisseau, en déployant leurs enseignes & d'autres ornemens de diverses couleurs. Celle du Roi s'étant fait reconnoître à plusieurs marques, Middleton salua ce Prince d'une volée de mousqueterie & d'une décharge de sa grosse artillerie. Ensuite étant descendu dans sa Chaloupe avec Siddal & ses principaux Facteurs, il suivit le cortége du Roi jusqu'à la Ville. L'artillerie de Button se fit entendre aussi-tôt, soit pour rendre aux Anglois leur salutation, soit pour relever la fête du Roi. Ce Prince reçut le Capitaine sur le rivage, & lui renouvella toutes ses offres; mais comme il s'étoit pro-

Middleton entre dans la Rade.

MIDDLETON. 1608. posé une partie de chasse pour ce jour là, il remit au lendemain à lui faire voir son Palais. Middleton retourna sur son Vaisseau, qui continuoit d'être à l'ancre fort près de la terre. Il arriva, dans l'après-midi, un Jonc de Java, qui venoit d'Amboyne avec sa cargaison de girofle. Le Nackada, ou le Capitaine, fort mécontent des Hollandois, eut avec Siddal un long entretien, dans lequel il marqua autant de regret que d'étonnement de voir les forces Hollandoises si supérieures à celles des Anglois, tandis qu'il n'ignoroit pas combien le Roi d'Angleterre étoit au-dessus du Comte de Hollande. Il parloit du Comte Maurice, dont tous les Marchands Hollandois répetoient sans cesse le nom. Siddal lui répondit que jusqu'alors le Roi d'Angleterre s'étoit peu mêlé des intérêts du commerce, & que laissant ce soin à quelques-uns de ses Sujets, il employoit ses forces à se faire respecter en Europe; au lieu que les Hollandois, n'étant qu'une société de Marchands, qui ne prétendoient point à d'autre gloire, se tournoient entierement vers cet unique objet; ce qui n'empêchoit point que les Anglois dans leur petit nombre, ne se fissent respecter des Flottes nombreuses que les Hollandois envoyoient aux

Plaintes d'un Capitaine Javan contre les Hollandois.

aux Indes, parce que le Roi d'Angleterre étoit toujours capable de se venger, en Europe, des moindres offenses qu'on pouvoit faire à son nom ou à ses Sujets. MIDD ETON. 1608.

Le 24, Middleton reçut du Roi une invitation à descendre librement dans sa Ville, avec une suite aussi nombreuse qu'il la vouloit amener. Il se laissa conduire au Palais, accompagné seulement de Siddal, & suivi de six hommes armés, moins par précaution pour sa défense, que pour se donner un air de considération par son cortége. Il ne trouva rien d'admirable à la Cour du Roi de Button. Les édifices n'étoient différens des autres que par leur grandeur. Il fut introduit dans la salle où le Contre Maître avoit vû avec tant de frayeur une douzaine de têtes sanglantes, qui étoient suspendues aux murs. Elles y étoient encore, & le Roi les fit considérer à ses Hôtes avec un air de complaisance. On servit sur le champ un dîner fort grossier, dans des plats de bois, couverts d'étoffe, pour conserver la chaleur des mets. Les viandes étoient en abondance, mais sans ordre, & mal préparées. La seule boisson fut l'*ireæ pote*, liqueur douce & agréable, quoiqu'assez forte pour communiquer bien- Middleton dîne avec le Roi de Button.

MIDDLETON. 1608. tôt ses vapeurs au cerveau. Le Roi qui en buvoit sans ménagement, parut s'en ressentir par la gaieté de son humeur. Il n'avoit admis à dîner avec lui que Middleton & Siddal.

Trésor du Roi. Après le festin, il conduisit ses Hôtes dans un appartement intérieur, où il leur fit voir un assez grand nombre de belles perles. Mais il marqua moins d'envie de s'en défaire, que d'une infinité de petits ouvrages d'os & de bois, fort curieusement travaillés. Il dit à Middleton qu'avant les propositions d'échange & de commerce, il vouloit voir les Marchandises, & sur-tout le drap qu'il avoit sur son Vaisseau. Comme les deux Anglois ne se sentoient d'avidité que pour les perles du trésor Royal, ils furent charmés de la liberté qu'on leur laissoit, & remerciant le Roi de ses bontés, ils retournerent à bord pour l'attendre.

Visites des Princes. Le lendemain, ils y virent arriver l'oncle du Roi, qui n'étoit amené que par la curiosité de visiter le Vaisseau. Ils le reçurent avec beaucoup de distinction. A peine fut-il rentré dans Caricole, que le frere du Roi parut dans la sienne. Middleton, qui le connoissoit déja, le retint à dîner. Le Roi ne vint pas le même jour; mais il

voya, dans l'après-midi, le Prince son neveu, avec deux de ses principaux Officiers, pour voir le drap. Ils en parurent fort satisfaits. Cependant il se retirerent sans avoir expliqué leurs intentions. MIDDLETON. 1608.

Enfin le Roi fit avertir Middleton, le jour suivant, qu'il se proposoit non-seulement de lui rendre visite sur son bord, avec les trois Princes de son sang, mais d'y dîner avec les Anglois. Il y fit porter en même tems quantité de volaille, & quelques porcs gras. Middleton mit sur son Vaisseau tout l'ordre & tout l'agrément qu'il put s'imaginer pour cette fête. Le festin fut préparé suivant l'usage d'Angleterre. A l'heure du dîner, le Roi parut dans une Caricole fort ornée, avec un cortége si peu nombreux, qu'il sembloit vouloir se faire honneur de sa confiance. Cependant, comme la précaution n'abandonne jamais les Orientaux, on s'apperçut que l'entrée du Port étoit gardée par plusieurs Caroles. Le Roi & les Princes applaudirent beaucoup aux mets de l'Europe, & se livrerent sans reserve à la joie. Middleton fit danser ses Matelots. On but jusqu'au soir avec si peu de mesure, que le Roi ne put rentrer dans sa Barque sans y être porté par ses gens. Pendant

Le Roi de Button dîne sur le Vaisseau Anglois.

MIDDLETON. 1608. la fête, un Roi de quelque Isle voisine s'approcha du Vaisseau dans une Caricole, accompagné de sa femme & de quelques Seigneurs. Il observa le Bâtiment Anglois avec beaucoup d'admiration; mais quoiqu'il fût informé que le Roi de Button étoit à bord, avec une partie de sa famille, il refusa constamment d'y monter. Middleton lui envoya quelques rafraîchissemens qu'il accepta volontiers.

Les Anglois tirent peu de fruit de ces caresses.

Tous ces témoignages d'estime & d'affection n'eurent pas l'effet que les Anglois en avoient espéré. Ils vendirent au Roi de Button quelques pieces de drap; mais ils le trouverent obstiné à garder ses perles. Le seul bien qu'ils tirerent pour échange, se réduisit à quelques Esclaves, que Middleton crut devoir préférer à des bagatelles d'os & de bois, dont il n'avoit à faire aucun usage. Cependant il tira un avantage considérable de la visite qu'il avoit rendue au Roi. Le Nackada Javan, qu'il avoit rencontré dans le Port, lui vendit toute sa cargaison de girofle. La nuit suivante, un des Esclaves qu'il avoit achetés du Roi, s'étant échappé du lieu où il étoit gardé avec ses Compagnons, se jetta brusquement à la nage, & regagna l'Isle. Spalding, qui fut

envoyé pour en faire des plaintes, obtint la permission d'en choisir un autre. MIDDLETON. 1608.

Le 2 de Mai, après avoir salué le Port de Button d'une décharge de son artillerie, il mit à la voile pour se rendre incessamment à Bantam. Dès le lendemain, il eut la vûe des Détroits de Célebes ; & le 22, il mouilla l'ancre dans la Rade de Bantam. Il ne s'y trouvoit aucun Vaisseau de l'Europe ; mais il y étoit arrivé depuis peu de jours quatre Joncs de la Chine, avec des taffetas, des damas & d'autres marchandises. Middleton ne laissa point de s'y arrêter près d'un mois & demi, dans l'espérance d'y voir arriver l'Hector & le Dragon qui étoient alors occupés dans d'autres lieux. Enfin la saison commençant à s'avancer, il partit le 15 de Juillet, & sa navigation fut heureuse jusqu'en Angleterre.

LATITUDES.

Isle devant la Baye de Saint-Augustin . .	23	48	5
Isle d'Inganna . . .	5	30	
Variation	4	13	

CHAPITRE VI.

Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey en 1608.

SHARPEY. 1608.

Situation des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

AVEC la liberté de traverser les Mers & de porter leurs marchandises aux extrémités de l'Inde, il manquoit aux Anglois un avantage dont quelques autres Nations jouissoient depuis long-tems, & que d'autres travailloient tous les jours à se procurer. Les Portugais & les Espagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Villes qu'ils avoient rangées sous leur empire, des Provinces entieres dont ils s'étoient mis en possession par l'artifice ou par la force, & dans lesquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à se fortifier dans plusieurs Isles dont ils avoient réduit les Habitans à la soumission. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité pour des Marchands qui l'exerçoient ainsi à leur propre fonds, ou qui étoient à portée de l'exercer tranquillement dans les Pays voisins. Ils n'avoient gueres d'autre embarras qu'à faire transporter en Europe les richesses qu'ils rassembloient

SHARPEY. 1608.

continuellement, & dont ils avoient presque toujours de vastes magasins dans leurs Colonies. Au lieu que les Anglois bornés encore à des voyages incertains, réduits à n'obtenir l'entrée des Ports Indiens qu'à force de prieres & de compositions, obligés d'acheter fort cher la liberté d'y former des Comptoirs qui ne s'y soutenoient que par l'adresse ou l'humiliation de leurs Facteurs, étoient encore aux élemens du commerce, & ne dépendoient pas moins des Européens établis aux Indes, que des Indiens qui s'étoient maintenus contre les invasions de l'Europe. Dans leurs premiers voyages, ils avoient affecté de n'en vouloir à la liberté d'aucune Nation, & de ne paroître nulle part avec la qualité d'ennemis & de conquérans. Mais ils reconnoissoient de jour en jour que ce desintéressement leur réussissoit mal; & que pour les vûes mêmes du commerce, il ne suffit pas toujours de se présenter avec le simple titre de Marchands. Ils ne pouvoient pas être arrêtés d'ailleurs par le scrupule d'employer la force aux Indes Orientales, & de s'y emparer des terres d'autrui, lorsque dans le même tems il se formoit en Amérique quantité d'établissemens par cette voie. Ainsi leurs réflexions sur

Projet de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

SHARPEY. 1608.

l'exemple d'autrui, leur propre méthode dans d'autres lieux, l'honneur, l'intérêt, tout les portant à se repentir de leurs premieres maximes, ils penserent sérieusement à prendre une autre conduite. Le spectacle que les Hollandois avoient donné à Middleton aux Isles de Banda, & les dégoûts qu'il y avoit essuyés, ne servirent pas peu dans la suite à les confirmer dans cette résolution.

Cependant il falloit pour une si grande entreprise des forces que la Compagnie de Londres n'avoit point encore. La Cour d'Angleterre, quoique portée à soutenir l'intérêt du commerce, étoit trop occupée de ses affaires en Europe, pour entrer tout d'un coup dans les vûes des Marchands. En attendant d'autres occasions, la Compagnie se borna dans le voyage de l'année 1608, à jetter les fondemens de son projet par des observations dont elle remit la pratique à d'autres tems. *Alexandre Sharpey*, qui fut choisi pour commander le Vaisseau l'*Ascension* avec la qualité d'Amiral, & *Richard Rowles*, Capitaine de l'*Union*, reçurent ordre de faire leurs remarques sur les Pays & les lieux particuliers où l'Angleterre pouvoit aspirer à quelque établissement.

A quoi elle est forcée de se borner.

SHARPEY. 1608.

Remarques sur les deux Relations suivantes.

Mais la tempête qui sépara malheureusement ces deux Commandans aux environs du Cap de Bonne Espérance, & les autres disgraces de leur voyage, ne leur permirent gueres d'exécuter cette partie de leur commission. On peut dire qu'ils firent deux navigations différentes. Aussi nous en a-t-on donné deux Relations : l'une composée par Robert *Coverte* qui étoit dans l'Ascension ; l'autre par Rowles, Capitaine de l'Union. Elles trouveront place ici successivement.

Le voyage de l'Ascension a paru aussi sous différentes formes qui venoient d'autant d'Ecrivains differens. Outre la Relation de Coverte, on a celle de *Thomas Jones* & de *Henri Morris*. Mais la ressemblance qui s'y trouve dans les principaux faits, ne doit pas laisser d'incertitude sur l'inutilité qu'il y auroit de les placer ici toutes trois. On prendra soin seulement d'extraire des deux dernieres quelques circonstances qui ne se lisent point dans celle de Coverte ; comme on a soin d'avertir ici que dans toutes les trois ce qui regarde les avantures de l'Equipage, après le Naufrage de l'Ascension sur la Côte de Cambaye, est renvoyé au recueil général des *Voyages par terre*.

SHARPEY. 1608. Purchas n'a point inséré la Relation de Coverte dans sa collection; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elle étoit alors sous presse. Elle ne parut effectivement qu'en 1612 *in*-4°. dédiée à *Robert*, Comte de Salisbury, grand Trésorier d'Angleterre, avec un titre de plus singuliers.

Départ de la Flotte. LES deux Vaisseaux étant partis de Woolwich le 14 de Mars, s'arrêterent aux Dunes jusqu'au 25, & se rendirent des Dunes à Plymouth, d'où ils mirent à la voile le 31. On ne nous apprend point leur grandeur, ni le nombres des hommes; mais les circonstances feront connoître que c'étoient deux Bâtimens considérables.

Ils arriverent le 10 d'Avril aux *Salvages*, c'est-à-dire, presqu'à cinq cens lieues de l'Angleterre; & le matin du jour suivant, ils se trouverent à la vûe de la grande Canarie. Le soir en jettant l'ancre près de cette Isle, ils tirerent un coup de canon, dans l'espérance d'attirer quelques Barques du Pays. Mais les Espagnols s'imaginant qu'ils pouvoient être d'une Escadre de douze Vaisseaux Hollandois, dont ils avoient appris l'arrivée dans cette Mer, se disposerent

moins à les recevoir qu'à les éloigner. Ils rassemblerent aussi-tôt cent cinquante hommes de Cavalerie & d'Infanterie, pour leur défense ; & la crainte les fit demeurer dans cette prévention jusqu'à l'arrivée de deux Facteurs que Sharpey leur envoya dans son Esquif, pour les assurer que les deux Bâtimens étoient Anglois, & qu'ils n'avoient point d'autres vûes que d'acheter d'eux quelques provisions.

SHARPEY. 1608.

Allarmes des Espagnols dans l'Isle de Canarie.

Le lendemain, on répondit du Château, par un coup de canon, à celui que les Anglois avoient tiré la veille ; & le Gouverneur envoya quelques Officiers dans une Barque, pour sçavoir de l'Amiral même ce qu'il desiroit. Sharpey s'étant expliqué sur ses besoins, on lui répondit que ce qu'il demandoit ne pouvoit être accordé s'il n'entroit dans le Port. En effet les Espagnols se tenoient tellement sur leurs gardes, qu'ils n'auroient pas permis à la moindre de leurs Barques, de porter hors du Port, des secours à leurs propres Vaisseaux. Ce procédé n'ayant pas laissé de choquer l'Amiral, qui en ignoroit la cause, il n'entra point sans donner quelque marque de mécontentement ; & lorsqu'il eut appris les raisons qui rendoient les Espagnols si défians, il se plaignit de

Les Anglois sont reçus dans le Port.

SHARPEY. 1608. deux Capitaines Anglois, qui se trouvant dans le Port avec leurs Bâtimens, ne l'avoient point informé assez tôt de de l'usage, pour lui épargner le chagrin qu'il avoit fait éclater. Le scrupule du Gouverneur alloit si loin, qu'un Pêcheur n'auroit pas quitté le rivage, sans une permission de sa main, enregistrée au Conseil.

Pendant cinq jours que les Anglois passerent dans le Port, il leur vint continuellement des Espagnols, qui mangeoient avec eux comme autant d'affamés, que rien ne pouvoit rassasier. Présens mutuels. Sharpey fit présent au Gouverneur, de deux fromages, d'un excellent jambon, & de quelques barils d'huitres marinées, qu'il reçut comme une faveur du Ciel. Les Anglois furent surpris des témoignages de sa joie pour un présent si simple; sur-tout lorsque leur ayant envoyé par reconnoissance trois chevreaux & un mouton, avec quantité d'oignons, il eut fait connoître que ce n'étoient pas les vivres qui lui manquoient. Ils acheterent d'ailleurs à fort juste prix, du vin de Canarie, des oranges, des limons, & d'autres rafraîchissemens, avec une espéce de pain, mêlé d'anis, qu'ils trouverent excellent, & que les Espagnols appellent du *pain de Nonnes*.

SHARPEY. 1608.

Le 18 d'Avril, ils se remirent en Mer avec un bon vent, qui leur manquant néanmoins trois heures après, laissa les deux Vaisseaux immobiles jusqu'au lendemain. Mais se levant presque tout d'un coup, il les mit le 24 à la vûe de l'Isle Mayo, qui est à trois cens lieues des Canaries. Ils se déterminerent à faire de l'eau dans celle de *Bonavista*. Ensuite l'éloignement du ruisseau, qui n'est pas à moins de trois milles dans les terres, leur fit changer de résolution; mais ils trouverent d'autres commodités à Bonavista. A peine y eurent-ils jetté l'ancre, que deux Négres qui se présenterent à bord, leur offrirent gratis autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que Sharpey marqua de cet offre, les Négres répondirent, qu'il n'y avoit que douze personnes dans l'Isle entiere: que les boucs & les chevres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir fort incommodes; & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme des animaux domestiques. Ils ajouterent que le sel étoit si commun dans l'Isle, qu'en divers endroits il sortoit naturellement de la terre, & que les Anglois n'avoient pas be-

Isle Mayo remplie de boucs & de sel.

Elle n'a que douze habitans.

SHARPEY. 1608. soin de plus d'un jour ou deux, pour en charger les deux Bâtimens. En effet Sharpey vérifia leur témoignage par ses propres yeux. Le sel étoit aussi clair & aussi bon que le meilleur de France & d'Angleterre. A l'égard des boucs il en fit prendre deux cens pour les deux Vaisseaux. De cette Isle, on découvre aisément celle de *San-Jago*, qui n'en est qu'à sept ou huit lieues. On ne se plaindra point, dit l'Auteur, que la terre est trop petite pour le nombre des hommes, lorsque tant d'Isles demeurent sans Habitans & sans culture.

Comment les Anglois se garantissent du scorbut.

Le 4 de Mai, les Anglois leverent l'ancre; & le 20, ils passerent la Ligne, à trois cens quarante-huit lieues de l'Isle Mayo. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries, & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonavista, les avoient préservés si heureusement du scorbut, qu'il ne se trouva que deux Matelots qui en eussent ressenti quelque légere atteinte. Ainsi les deux Equipages arriverent fort sains dans la Baye de Saldanna, où les autres n'entrent ordinairement qu'épuisés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baye, ils avoient découvert le Cap de Bonne-Espérance, à quinze ou seize lieues de la Côte.

SHARPEY. 1608.

L'abondance des rafraîchiſſemens qu'ils trouverent à Saldanna leur fut d'autant plus agréable, qu'ils étoient en état d'en goûter toute la douceur. La joie qui régnoit dans les deux Vaiſſeaux, ne leur faiſant chercher que de l'amuſement, ils ſe familiariſerent avec les Habitans de la Baye plus qu'aucune autre Flotte ne l'avoit jamais fait dans le même voyage. Auſſi tirerent-ils de ces Barbares, une prodigieuſe quantité de moutons, d'agneaux, de bœufs, de veaux, de volaille & de poiſſon. C'étoit un feſtin continuel, où la gaieté répondoit à la bonne chere. Dans l'Iſle des *Pengouins*, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la terre, ils trouverent une ſi grande abondance d'oiſeaux & de veaux marins, qu'en ayant rempli deux fois leurs Chaloupes, ils en firent de l'huile pour leurs lampes. Ils enleverent auſſi du même lieu vingt brebis graſſes, que les Hollandois y avoient laiſſées; & pour n'être point accuſés de vol, ils mirent à la place huit veaux qui devoient avoir le tems de s'y engraiſſer.

Leur gaieté dans la Baye de Saldanna.

Mais un de leurs premiers ſoins fut de compoſer leur Pinace, dont ils avoient apporté tous les matériaux. Elle fut en état d'être lancée à la Mer

Les Anglois équipent une Pinace.

SHARPEY. 1608. le 1 de Septembre; & , ſept ou huit jours après, il ne lui manqua rien pour faire voile avec la Flotte.

Caractere des Sauvages de Saldanna. Les Habitans de la Baye de Saldanna ſont ſi groſſiers, qu'ils différent peu des animaux dont leurs pâturages ſont remplis; mais ils ſont brutes ſans être féroces. Ils parurent même ſenſibles aux divertiſſemens que les Anglois prenoient entre eux; & leur curioſité pour voir les feſtins & les danſes, ſembloient marquer qu'ils en avoient le goût. Cependant rien n'eſt ſi révoltant que leur nourriture. Ils mangeoient les iſſues, & juſqu'aux excrémens des beſtiaux qu'ils vendoient aux Anglois; de ſorte qu'un tas d'inteſtins puans, & quelquefois pourris, où les magots & les vers commençoient à s'attacher, dans les lieux dont les Anglois faiſoient leurs boucheries, étoit pour ces Barbares un mets délicieux. Outre les bêtes qu'ils nourriſſent pour leur commerce, le Pays eſt rempli d'une infinité d'animaux farouches, dont ils ont beaucoup de peine à ſe garantir. Les Anglois entreprirent d'en tuer quelques-uns à la chaſſe; mais le malheur de deux Matelots, qui éprouverent leurs dents terribles, fit perdre aux autres le goût de cet amuſement. On tira des Barbares quan-

té d'œufs & de plumes d'autruches. Ils sont fort avides de fer, & c'est presque la seule commodité qu'ils demandent en échange. Le fer le plus vieux est toujours celui qu'ils préferent.

La Flotte se remet en mer.

Après avoir pris jusqu'au 20 de Septembre pour se radouber & se fournir de toutes sortes de provisions, les deux Vaisseaux & la Pinace mirent à la voile avec un vent qui leur promettoit beaucoup de facilité à doubler le Cap. Cependant il changea si subitement, qu'étant devenu tout à fait contraire, & la nuit se trouvant fort obscure, l'*Ascension* perdit de vûe l'*Union* & la Pinace. Sharpey eut beaucoup de peine à se défendre de l'orage, qui le repoussoit impétueusement vers la terre. Il essuya jusqu'au jour tout ce que la Mer a de plus terrible. Son inquiétude ne fut pas moindre pour ses deux autres Bâtimens, qui ne reparurent point avec la lumiere. Mais le tems s'étant adouci vers dix heures, il retrouva la Pinace. Il se flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le Cap de Bonne-Espérance, & qu'ils ne manqueroient pas de se rejoindre dans une Mer plus tranquille. Il doubla le Cap, sans l'appercevoir. Pendant

Elle est séparée par un orage.

SHARPEY. 1608. plus d'un mois, les vents changerent tant de fois, & les calmes furent si fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagascar, vers le 26e degré de latitude. Il perdit alors toute espérance de rejoindre l'Union; & continuant sa course jusqu'au 22 de Novembre avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il découvrit l'apresmidi, les Isles de *Comore*, après en avoir apperçu le matin deux ou trois petites, dont il ne trouva point le nom sur ses Cartes.

Sharpey perd l'Union.

Il arrive à l'Isle de Comore.

Il jetta l'ancre à deux milles de Comore. Sa Chaloupe qu'il envoya aussitôt vers la Côte, trouva sur le rivage cinq ou six Insulaires qui la reçurent avec beaucoup d'humanité. Les Matelots qui la conduisoient, ayant rapporté cette nouvelle à l'Amiral, il les renvoya le lendemain au même lieu, avec ordre de reconnoître mieux le Pays, & quelles provisions l'on y pourroit espérer. En approchant du rivage, ils virent un Canot & deux hommes qui étoient à la pêche. Ils se mirent entre eux & la terre; mais quoiqu'il leur fût aisé de les arrêter par la force, ils leur montrerent un couteau & quelques autres bijoux qui les engagerent à s'approcher volontairement de la Chalou-

pe. Alors s'étant saisis d'eux sans violence, ils les menerent à bord du Vaisseau, où l'Amiral les reçut avec beaucoup de caresses. Il fit présent à l'un d'un mouchoir rouge, dont il prit la peine de lui ceindre la tête en forme de turban; & à l'autre d'un petit miroir. Ensuite il leur fit boire un verre d'eau-de-vie; & leur en ayant donné une petite bouteille qui contenoit un quart de pinte, il les renvoya au rivage.

SHARPEY. 1608.

On lui amene deux Insulaires.

Vers le soir, Sharpey se crut menacé d'un si gros tems, que desespérant de pouvoir demeurer à l'ancre en pleine mer, il se détermina, sans attendre plus d'éclaircissemens, à s'avancer vers une ouverture qu'il avoit prise pour une Baye, & qui n'étoit qu'un Détroit entre deux Isles. Il y jetta l'ancre à l'entrée de la nuit sur dix-sept brasses de fond, derriere une pointe qui le mettoit entierement à couvert. Le lendemain, il fit descendre *Jordan*, son principal Facteur, accompagné seulement de quatre Matelots, avec des présens pour le Roi. Il se trouvoit déja sur le rivage dix ou douze Insulaires qui ne donnerent aucune marque de crainte à son arrivée. Loin de marquer plus d'embarras, Jordan sortit seul de la Chaloupe, & leur fit entendre par des si-

Il approche de l'Isle, & députe Jordan au Roi.

SHARPEY. 1608. gnes, que voulant porter ses présens à leur Roi, il leur demandoit des Otages. Sa proposition fut si bien entendue, qu'en lui voyant prendre les présens de la main de ses Matelots, deux Insulaires passerent dans la Chaloupe, & parurent fort contens d'y demeurer.

Jordan se mit en marche avec une troupe de ces Barbares qui comprirent où il souhaitoit d'être conduit. La Ville ou plûtôt l'Habitation n'étoit pas éloignée. Il présenta au Roi deux couteaux, un grand mouchoir pour servir de turban, un miroir & un peigne; c'est-à-dire que tous les présens ensemble ne surpassoient pas la valeur de quinze ou seize schellings. Le Roi les reçut d'un air assez dédaigneux, & les remit entre les mains d'un de ses Officiers. Cependant il fit entendre au Député que les Anglois étoient libres de descendre au rivage, & qu'ils pouvoient se fournir des provisions du Pays. Sans doute qu'après le départ de Jordan, il considera les présens avec plus d'attention, & qu'il y prit plus de goût; car dans l'aprèsmidi il envoya un veau gras à l'Amiral. Ses Députés reçurent des Anglois deux petits peignes d'un sol qu'ils regarderent comme une récompense royale. Le jour suivant, Sharpey des-

Jordan se présente au Roi qui permet aux Anglois de descendre.

cendit à terre accompagné de douze de ſes gens avec une petite proviſion de biſcuit, de viande & de vin. S'étant préſenté devant le Roi, il ne fit pas difficulté de ſe faire ſervir les alimens qu'il avoit apportés. Le Roi n'y toucha point; mais les Courtiſans qu'il avoit autour de lui, mangerent & burent avidement. Après ce feſtin, l'Amiral, qui avoit trouvé le moyen de ſe faire entendre en mêlant à ſes ſignes quelques mots de Portugais, expliqua ſes beſoins. Il conut par les réponſes du Roi qu'il avoit effectivement quelques relations avec les Portugais; ce qui n'empêcha point que toutes les proviſions qu'il demandoit, ne lui fuſſent accordées.

SHARPEY. 1608.

L'Amiral eſt viſité au Roi, & dîne en ſa préſence.

Les Anglois n'étoient point ſans Interprete; mais la différence eſt ſi grande entre la plûpart des Langues d'Afrique, qu'ils faiſoient ſouvent beaucoup plus de fond ſur les lumieres qu'ils ſe procuroient par leurs propres ſignes, que ſur les interprétations d'autrui. Le Roi avoit promis à Sharpey de l'aller voir à bord le 28. On l'attendit pendant tout le jour. Il ne parut point. L'Interprete jugea que ſon Conſeil l'avoit fait changer de réſolution. *Coverte*, Auteur de cette Relation, deſcendit vers le ſoir, ſous prétexte de viſiter les Matelots

Difficulté d'entendre les Langues d'Afrique.

SHARPEY. 1608. qui étoient à couper du bois ; mais en effet pour observer les mouvemens des Insulaires. Il ne remarqua que leur curiosité ordinaire à regarder les Travailleurs. Le lendemain il retourna au rivage avec les trompettes du Vaisseau. Le bruit de ces instrumens ayant rassemblé un grand nombre de Négres, il s'avança vers l'Habitation, d'où le Roi sortit aussi-tôt comme s'il étoit venu au-devant de lui. Ce Prince avoit pour gardes sept ou huit hommes armés de couteaux larges & fort tranchans d'un pied de longueur. Il prit long-tems plaisir à faire sonner les trompettes.

Caractere des Insulaires de Comore.

Toute cette Nation est fort douce & fort civile. Un Matelot Anglois ayant laissé derriere lui son épée, elle tomba entre les mains d'un Insulaire, qui se hâta de la porter au Roi. Comme il n'étoit pas incertain qu'elle appartenoit aux Etrangers, le Roi protesta que si celui de qui il la recevoit se l'étoit procurée par d'autres voies que celle du hazard, il le feroit punir de mort. Le lendemain, quelques Anglois ayant paru sur le rivage, il leur fit porter l'épée, avec des excuses de l'avoir gardée si long-tems. Coverte crut remarquer aussi que les Habitans observoient entre eux certaines regles de politesse. Lorsqu'ils

SHARLEY. 1608.

se rencontrent le matin, ils se frappent dans la main, & se parlent avec une douceur qui semble marquer un compliment de salutation. Leur contenance est modeste. Ils ont la jambe fort grosse, mais la taille droite & bien prise. Leur Religion est le Mahométisme. Ils sont nuds, à l'exception de la tête, sur laquelle ils portent un turban; & des reins qu'ils ceignent d'une piece d'étoffe. Les femmes ont non-seulement les reins, mais tout le devant du corps, depuis la poitrine jusqu'aux genoux, couverts du même drap, qui leur couvre aussi les fesses; de sorte qu'elles n'ont de nud que le dos, les bras & les jambes. L'étoffe qui les enveloppe ainsi de la ceinture jusqu'aux genoux, à la forme d'un jupon un peu élargi des deux côtés, & leur donne fort bonne grace. Elles sont si libres, que leurs maris ne paroissoient point allarmés de les voir rire & badiner avec les Anglois. Toute la Nation, hommes & femmes, a les pieds sans chaussure, excepté le Roi, qui porte une espece de *babouches* ou de sandales. Pour habillement, il a une robbe d'écarlate, avec des manches, mais ouverte par-devant; de sorte qu'elle ne le dispense point de porter comme tous ses sujets, une piece d'étoffe à

Leurs vêtemens.

SHARPEY. 1608. la ceinture. De ſes épaules, tombe une autre piece, qui lui deſcend juſqu'aux talons, en forme de manteau. Sa tête eſt couverte d'un fort beau turban, enrichi d'or & de broderies.

Pendant le ſéjour que les Anglois firent ſur cette Côte, les Habitans ne ceſſerent point de leur apporter toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Leurs noix de cocos ſont ſi belles, qu'il s'en trouve d'auſſi groſſes que la tête d'un homme. Elles ont au dedans une certaine quantité d'eau, proportionnée à leur groſſeur. Une ſeule auroit pû ſuffire pour le dîner du Matelot le plus affamé. Mais on préſentoit ſans ceſſe au Vaiſſeau, quantité de chevreaux, de volailles, de limons, de riz, de lait, de poiſſon, & d'autres alimens. Deux poules ſe vendoient pour un couteau d'un ſol; un limon & une noix de coco, pour un clou. Il ne manque dans l'Iſle que de l'eau fraîche. Elle y eſt ſi rare que l'uſage des Habitans eſt de faire des trous dans la terre, d'où ils tirent une eau bourbeuſe à laquelle les Anglois ne purent s'accoutumer. Auſſi partirent-ils ſans avoir renouvellé leur proviſion.

Prodigieuſes noix de cocos.

Abondance de leurs proviſions.

Ils remirent à la voile le 29 de Novembre. La navigation fut douce juſqu'au 10 du mois ſuivant, qu'ils apperçurent

Danger qu'evitent les Anglois.

SHARPEY. 1608.

gurent tout d'un coup, à moins de deux lieues, une terre fort basse, bordée de grands arbres. Ils se crurent délivrés d'un péril d'autant plus redoutable, qu'ayant d'abord pris cette terre pour l'ombre de la Lune, ils auroient pû s'y briser sans défiance.

Ils se figurerent que c'étoit Zanzibar; mais un Habitant du Pays, qu'ils surprirent dans un Canot, leur apprit qu'ils touchoient à l'Isle de Pemba. L'Interprete entendit si facilement la langue, qu'il se fit expliquer de quel côté étoit la meilleure Rade. On y jetta l'ancre à la pointe du jour. Dans le besoin que les Anglois avoient d'eau, ils envoyerent aussi-tôt la Pinace au rivage. Quelques Insulaires, qui la virent approcher, demanderent en Portugais, de quelle Nation étoient ses Conducteurs. *Elmore* répondit qu'il étoit Anglois. On lui demanda encore ce qu'il venoit faire dans une Isle qui appartenoit au Portugal. Il protesta qu'il ignoroit à qui l'Isle appartenoit, mais que manquant d'eau, il se fondoit sur le droit des gens pour en demander. Cependant n'ayant osé se déterminer sans la participation de l'Amiral, il retourna vers le Vaisseau pour y porter ses informations.

Ils arrivent à Pemba.

Arme qu'on leur donne.

Sharpey ne balança point à lever

SHARPEY. 1608.

l'ancre ; & s'approchant de quelques petites Isles à demi abîmées, qui touchent à celle de Pemba, il y mouilla contre le rivage, à 5 degrés 20 minutes de latitude. Il se disposa pendant la nuit à toute sorte d'événemens ; & le lendemain, il envoya Jordan à terre dans l'Esquif, pour s'assurer de ce qu'il avoit à espérer ou à craindre. Les explications qu'il tira de quelques Habitans ne s'accorderent point avec le récit d'Elmore. Ils assurerent que l'Isle étoit gouvernée par un Roi Malabare. Dans le doute de ce qu'il devoit croire, Jordan leur dit qu'à la vérité le Vaisseau étoit Anglois, mais qu'il appartenoit à des Marchands Portugais, & que les marchandises étoient aussi de la même Nation. Alors prenant un visage plus ouvert, ils lui promirent que rien ne lui seroit refusé dans l'Isle ; & sur le champ, ils lui donnerent un Négre pour le conduire au pied d'une colline, où il trouva une source fort abondante. En retournant au Vaisseau, il emmena le Négre, qu'on fit boire & manger avec beaucoup de caresses. Il fut ensuite renvoyé à terre, où le témoignage qu'il rendit de la civilité des Etrangers, disposa tout le monde à les bien recevoir.

Jordan feint d'être Portugais.

Deux Ca-

Jordan, Coverte, & les principaux

Officiers du Vaisseau, y retournerent le lendemain avec les tonneaux, & des Matelots pour les remplir. A leur arrivée, ils trouverent des poules & des noix de cocos, dont ils s'accommoderent à très-vil prix. Tandis qu'ils étoient à la source, il y vint deux Cavaliers, suivis d'un Esclave Négre, qui leur demanda s'il y avoit parmi eux quelque Officier du Vaisseau. Coverte répondit qu'il en étoit un. Après quelques discours, l'un des deux Cavaliers parut douter qu'il fût Portugais, & le pria de satisfaire là-dessus sa curiosité. La feinte étoit d'autant plus inutile que les deux Mores parlant fort bien la Langue Portugaise, il ne falloit point espérer de les tromper plus long-tems. Coverte confessa naturellement qu'il étoit Anglois, & que Jordan n'avoit pris une autre qualité que pour se procurer des secours qui lui étoient nécessaires. Le Cavalier les assura que la connoissance de leur Nation ne changeroit rien à l'accueil qu'ils devoient espérer, & continua de leur tenir des propos obligeans, dont chaque mot néanmoins n'étoit qu'une perfidie.

SHARPEY. 1608.

Vaisseaux Mores qui trompent les Anglois.

Les Anglois se crurent en droit de lui demander à leur tour qui il étoit. Il répondit qu'il étoit le frere du Roi; & leur

L'un est le frere du Roi de Pemba.

SHARPEY. 1608. montrant sa bague, sur laquelle étoit gravé le nombre des Villages & des Maisons qui étoient dans l'Isle, il ajouta que le Roi son frere l'avoit fait Gouverneur de tous ces lieux. Coverte lui demanda encore s'il y avoit des Portugais dans le Pays. Non, répondit-il; nous les avons chassés, parce qu'ils prétendoient s'y établir par la force, & nous rendre esclaves de leur pouvoir: loin de les recevoir pour maîtres, nous n'avons pas cessé de leur faire la guerre depuis leur arrivée.

Pendant cet entretien, la Pinace qui avoit été envoyée dans un autre endroit de l'Isle pour y acheter des bestiaux, revint au rivage; & le Capitaine Elmore, qui la commandoit, descendit à terre pour venir joindre Coverte à la source. Il lui raconta, comme une nouvelle dont il venoit d'être informé, que quinze Vaisseaux Hollandois s'étoient saisis depuis peu de Mozambique, & qu'ils y avoient passé tous les Portugais au fil de l'épée. Les deux Cavaliers Mores affecterent d'entendre gaiement ce récit; mais c'étoit un nouvel artifice pour faire tomber plus surement les Anglois dans le piége.

Trahison de ce Prince

La nuit commençant à s'approcher Elmore & Coverte prierent civilement

les deux Mores de se rendre avec eux sur le Vaisseau. Ils accepterent cette proposition pour le lendemain. Sharpey leur envoya quatre Anglois pour ôtages; après quoi ils ne balancerent point à se laisser conduire à bord. On n'épargna rien pour les traiter. A leur départ, l'Amiral leur fit présent de quelques galanteries de l'Europe, & d'une boëte de poudre. Jordan, qui fut renvoyé avec eux, pour ramener les ôtages Anglois, n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il reçut au rivage; mais il fut extrémement surpris de trouver les quatre ôtages au milieu de cinquante ou soixante Mores, armés d'arcs & de fléches, d'épées & de boucliers, de dards & de coutelas. Cependant on ne fit pas difficulté de les lui remettre; après quoi il fut reconduit jusqu'à sa Chaloupe, avec des civilités qui ne paroissoient pas se démentir.

SHARPEY. 1608. sous le voile de l'amitié.

Le 19, Sharpey envoya de grand matin la Chaloupe au rivage, pour y prendre de l'eau; & trouvant le jour fort serain, il donna ordre que les voiles du Vaisseau fussent tendues, pour les faire sécher au Soleil. Les Mores se figurant à cette vûe qu'on se préparoit au départ, firent là-dessus diverses questions à ceux qui rempliſſoient les ton-

SHARPEY. 1608.

neaux. L'Auteur ne doute point que dès ce moment, ils n'euſſent fait main-baſſe ſur les Anglois, & qu'ils ne ſe fuſſent ſaiſis de la Chaloupe, ſi la Pinace ne s'étoit approchée dans le même tems du rivage. Elle amenoit quelques Facteurs, qui vouloient faire un eſſai de commerce avec les Habitans; &, par une ſimple précaution de la prudence, Sharpey avoit pris ſoin de la bien armer. *White*, un des Facteurs, deſcendit ſeul, pour s'informer ſi les Marchands de l'Iſle étoient arrivés. En paſſant près d'une Maiſon, il la vit remplie de gens armés, entre leſquels il diſtingua ſix Portugais. Comme il s'étoit arrêté en méditant ſur cette découverte, un More vint lui dire que les Marchands de l'Iſle étoient arrivés, mais qu'étant fatigués du chemin qu'ils avoient fait pour ſe rendre au bord de la mer, ils prioient les Facteurs Anglois de deſcendre dans l'habitation avec leurs marchandiſes. White n'eut l'obligation de ſa vie qu'à l'eſpérance que ces perfides avoient encore qu'il s'acquitteroit de leur commiſſion. Il regagna effectivement la Pinace, mais ce fut pour avertir les Facteurs qu'ils étoient menacés d'une trahiſon.

Les Anglois échappent au premier danger.

Ils ſe commettent à la trahiſon.

Dans cette intervalle, le frere du Roi qui ſe promenoit à cheval au long du

rivage, donna ordre à quelques Négres de ramasser des noix de cocos pour l'Amiral, & fit appeller *Churchman*, Chef des Matelots qui étoient à la source, pour le charger de ce présent. Ce malheureux Anglois s'étant rendu sans défiance auprès du Prince, fut tiré à l'écart, & sans doute massacré; car il ne reparut point. Le Prince s'appercevant alors que personne ne sortoit de la Pinace, & que la garde s'y faisoit soigneusement, donna le signal de l'attaque, avec un cornet qu'il tenoit pendu au bras. Dix Anglois, qui étoient à la source, furent accablés en un instant d'une nuée de fleches. *Harrington* y périt. *Buckler* mourut aussi de neuf ou dix blessures. Les autres ne se feroient pas sauvés plus heureusement, si ceux qui étoient restés à la garde de la Chaloupe n'eussent tiré quelques coups de mousquet, qui jetterent l'effroy parmi les Mores. La Pinace faisant alors un mouvement pour tourner son canon vers le rivage, cette vûe acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite; tandis que les dix Matelots qui restoient vivans, quoique percés de plusieurs coups, se traînerent les uns sur leurs pieds, d'autres en rampant, jusqu'à la Chaloupe.

SHARPEY. 1608.

Anglois tués & blessés.

SHARPEY. 1608. Le jour suivant, il ne parut aucun More sur le rivage. Elmore s'en rapprocha avec sa Pinace, pour faire prendre les tonneaux & un bois d'ancre, qu'on avoit résolu de ne point abandonner à ces perfides Insulaires. Vingt Anglois, qui descendirent bien armés, & soutenus par quelques pieces de canon braquées sur la Pinace, trouverent les deux corps de Harrington & de Buckler, déja dépouillés par leurs lâches assassins, qui étoient revenus apparemment pendant la nuit. Ils furent enterrés dans une des petites Isles qui sont voisines de Pemba. Sharpey mit en délibération s'il n'entreprendroit pas de se venger. Mais l'Habitation étoit à couvert de son artillerie; & quoique ses gens fussent assez braves pour tenter une descente, il avoit à craindre que les Portugais ne se trouvassent dans l'Isle en assez grand nombre pour lui causer d'autres embarras. D'ailleurs, l'Ecrivain remarque que la haine des Anglois ne devoit pas tomber sur les Insulaires. Ils avoient averti Coverte & Jordan par divers signes, tels que de porter la main à leur gorge, qu'il y avoit peu de sûreté pour eux dans leur Isle. Malheureusement ces témoignages de compassion & de bonne foi ne furent entendus qu'après l'événement.

Ils enterrent leurs morts & se retirent.

L'Auteur excuse les Mores.

SHARPEY. 1608.

On remit à la voile le 20, en vomissant des imprécations contre les Portugais. La nuit suivante, dans une profonde obscurité, le Vaisseau donna sur les bas-fonds de Melinde, ou de Pemba, car le Pilote, qui ne le connoissoit point, ne put les distinguer. On s'en tira par la faveur du Ciel. Le jour fit découvrir trois petits Bâtimens, à la suite d'un autre, qui sembloit avoir pris les devants pour se hâter de gagner la terre. Sharpey fit tendre toutes ses voiles pour les poursuivre. Ils furent arrêtés tous trois vers midi. D'environ quarante personnes qu'ils avoient à bord, les Anglois crurent en reconnoître six pour des Portugais. La blancheur, ou plûtôt la paleur de leur visage, les rendoit fort différens de tous les autres qu'on distinguoit clairement pour des Mores. Cependant ils répondirent à toutes les questions, qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos, qui étoient couverts de caracteres, suivant l'usage de cette Nation. Enfin, ils donnerent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ses doutes, leur parla de la trahison qu'il venoit d'essuyer dans l'Isle de Pemba. Ce récit

Le Vaisseau donne sur les bas fonds de Mélinde.

Il se saisit de trois Bâtimens Mores.

SHARPEY. 1608.

parut les allarmer. Ils tinrent entr'eux quelques discours dans leur Langue. Comme on les avoit fait entrer dans le Vaisseau, il étoit à craindre qu'ils ne fussent capables de quelque entreprise desespérée. Toutes les épées de l'Equipage étoient rangées nues, dans un endroit qui ne pouvoit échapper à leurs yeux. Le Pilote Anglois, qui se nommoit *Grove*, ayant fait descendre avec lui dans sa chambre un des Pilotes Mores, pour l'entendre raisonner sur ses instrumens astronomiques, s'apperçut de l'attention avec laquelle il observoit tout ce qui étoit autour de lui, & crut reconnoître en le quittant, qu'il avertissoit ses compagnons du signal auquel ils devoient commencer leur révolte. Sur ce premier soupçon, Sharpey donna ordre à ses gens de veiller sur la Salle d'armes. Ensuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fussent sans épées & sans autres armes, il voulut qu'ils fussent fouillés avec rigueur. On s'adressa d'abord au Pilote, qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main, avec une adresse qui trompa celui qui visitoit ses habits; & lorsque l'Anglois, s'en étant apperçu, voulut lui saisir le bras, il passa si adroitement cette arme

Entreprise desespérée des prisonniers Mores.

dans son autre main, qu'il en perça le ventre à l'Anglois, en jettant un grand cri qui servit de signal à tous les autres. Le combat devint alors général. Mais Sharpey & plusieurs Officiers qui se trouvoient sur le pont, eurent bien-tôt abattu les plus furieux. Le carnage fut fort grand vers la Salle d'armes, où ils s'étoient tous précipités, dans l'espérance de se saisir des épées & des piques. Ceux qui avoient des couteaux blessèrent quelques Anglois; & se jettant au milieu d'eux avec plus de résolution, furent tués presque tous dans des lieux différens. Les autres, qui se poussoient en foule vers la Salle d'armes, furent assommés les uns sur les autres. Il en périt trente-deux. Le reste, au nombre de douze, se jetta dans les flots, où quatre se noyerent. Mais les huit autres profiterent avec tant de promptitude & d'adresse du trouble qui régnoit sur le Vaisseau, qu'étant rentrés dans une de leurs Pangaies, ils gagnerent le rivage. Enfin de cette multitude de furieux, il ne resta que deux Prisonniers, si terribles encore dans l'agitation de leurs esprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes. Un moment avant leur révolte, l'Amiral s'étoit proposé de leur demander s'ils pouvoient lui

SHARPEY. 1608.

Furieux carnage.

Les Mores sont tués ou soumis.

SHARPEY. 1608.

procurer à juſte prix des pois & d'autres alimens du Pays, & de leur accorder la liberté à cette condition. Mais leur trahiſon, dit l'Auteur, mit les Anglois dans la néceſſité de ſe défendre, & juſtifia l'emportement de leur vengeance. Cinq d'entr'eux furent dangereuſement bleſſés.

Iſles Almirantes.

Le 19 de Janvier, ils arriverent à la hauteur de pluſieurs Iſles que les Portugais nomment *Almirantes*, & qui ſont toutes inhabitées. On en compte juſqu'à neuf. La Pinace fut envoyée pour y chercher de l'eau. Elle n'en trouva point dans la premiere; mais les Tourterelles y étoient en ſi grand nombre, & ſi faciles à prendre, qu'elle en rapporta quelques douzaines. Dans une autre Iſle, dont elle fit le tour, ſans ceſſer d'avoir douze ou treize braſſes d'eau, elle trouva non-ſeulement des ſources, mais encore des noix de cocos, des Palmiers, des Pigeons & du Poiſſon en abondance. Il parut ſurprenant aux Anglois qu'une Iſle ſi riante & naturellement ſi fertile demeurât deſerte. Quelques traces d'hommes qu'ils apperçurent en divers endroits, leur avoient fait juger d'abord que les Habitans ſe cachoient pour éviter leur rencontre. Mais après beaucoup de recherches, ils ne trouverent

Fertiles ſans être habitées.

que deux petits murs de pierres, qui paroiſſoient avoir été ceux d'une maiſon, & dont l'ancienneté faiſoit clairement connoître que c'étoit l'ouvrage d'un autre ſiécle. Elmore fit ouvrir la terre entre ces deux murs. Il n'en tira que d'autres pierres, qu'il prit pour les ruines du même édifice. Les veſtiges humains qu'il avoit apperçus venoient apparemment des gens de mer, que la curioſité ou le beſoin avoit fait relâcher auſſi dans ces Iſles. Sur le récit d'Elmore, Scharpey s'approcha du rivage, & s'y arrêta juſqu'au premier de Février. SHARPEY. 1609.

Ayant remis à la voile, avec un vent favorable qui dura juſqu'au 19, il découvrit le matin du même jour une pointe de terre qui appartenoit au Continent, derriere laquelle il jetta l'ancre, avec l'eſpérance d'y trouver de l'eau & des proviſions. La perſpective en eſt charmante. L'Auteur nomme cette Côte *Melucidey*. Comme on ne trouve nulle part aucune trace de ce nom, on ſeroit porté à croire que c'eſt une erreur de ſtyle, au lieu de Melinde, s'il ne falloit ſuppoſer que le Vaiſſeau étoit retourné en arriere. L'ancre fut jettée ſur douze braſſes de fond, à deux lieues du rivage. Jordan, qui partit Côte de Melucidey.

SHARPEY. 1609. aussi-tôt dans la Chaloupe, descendit à terre sans obstacle. Mais quoiqu'en approchant il eût apperçu plusieurs Habitans qui sembloient l'observer, il ne s'en présenta point un seul à sa rencontre. Le Pays étoit fort couvert. Après avoir marché une partie du jour au long des bois qui faisoient face à la mer, il prit le parti de retourner à bord, sans y avoir osé pénétrer. Cependant Sharpey, qui ne put s'imaginer qu'un si beau Pays contînt des Habitans si timides ou si farouches, le renvoya mieux accompagné, avec ordre d'observer les traces des Négres & de les suivre. Le cortége de Jordan étoit de vingt hommes bien armés. Il s'attacha, comme un Chasseur, à découvrir les routes des Bois; ce qui n'étoit pas facile dans un terrain dur, & couvert d'une pelouse fort unie. Enfin trouvant un sentier dans le sable, il s'avança l'espace d'une lieue. Quelques bestiaux, qu'il vit paître tranquillement, & deux ou trois Négres qui se montrerent plusieurs fois, lui firent juger qu'il n'étoit pas loin d'une Habitation. Il ne put lui en rester aucun doute, lorsqu'il eut apperçu de la fumée au-dessus des arbres. Trente ou quarante Cabanes qu'il découvrit tout d'un coup, le firent avancer avec plus de pré-

Timidité des habitans.

Les Anglois entreprennent de lier commerce avec eux.

caution. Les Sauvages qui l'avoient fait observer pendant toute sa marche, abandonnerent leurs maisons à son arrivée, en se jettant confusément de l'autre côté du Bois, mais sans s'y enfoncer assez pour le perdre de vûe. Ils avoient leurs arcs & leurs fleches. Dans la précipitation avec laquelle ils s'étoient retirés, plusieurs enfans qui n'avoient pû les suivre du même pas, couroient encore après eux pour les joindre. Jordan fit arrêter les Anglois à cent pas de l'Habitation. Deux des plus hardis accepterent la commission de s'avancer sans armes, avec des couteaux & les autres bagatelles qui excitent l'avidité des Afriquains. Ils n'eurent pas plûtôt paru seuls, à quelque distance de leurs compagnons, que les Sauvages comprenant leur dessein, détacherent aussi deux hommes de fort belle taille, qui firent deux ou trois cens pas au-devant d'eux. L'un des deux Anglois entreprit de servir d'Interprete. Quelque différence qu'il y eût entre les Langues, on s'entendit assez pour se traiter bientôt en amis. SHARPEY. 1609.

Les Négres refusent d'approcher des Anglois.

Il sembloit qu'après cet heureux prélude, toute la Nation dût marquer moins de crainte, & sortir du bois sur le témoignage de ses Députés. Mais quoiqu'ils

SHARPEY. 1609. euſſent laiſſé cette eſpérance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement pour leur déclarer qu'ils n'avoient pû diſpoſer perſonne à prendre confiance à leurs diſcours : que ſi les Anglois vouloient ſe retirer dans leur Vaiſſeau, on leur porteroit volontiers les proviſions dont ils avoient beſoin, & que les échanges ſe feroient ſans difficulté ; mais que rien ne les engageroit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans, d'une troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penſer à la violence, conſentit à ſe retirer, après s'être fait inſtruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits préſens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des proviſions au Vaiſſeau, ils auroient à ſe louer de l'accueil des Anglois. Tant de douceur joint à ces apparences de timidité dans les Négres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaiſſeau de l'Europe. Il retourna au rivage ſans être entré dans l'Habitation. Sharpey ſur ſon récit ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorſque les tonneaux fu-

On convient de quelques conditions.

rent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques menées par quatre Négres, & chargées de plusieurs sortes de provisions. L'une portoit deux veaux gras, quatre moutons & quatre chevreaux. L'autre étoit remplie de volaille, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils accepterent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attacherent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorsqu'ils se disposoient à partir, fort contens de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.

SHARPEY. 1609.

Provisions apportées au Vaisseau.

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit sur le Vaisseau un crime qui ne demeura pas long-tems sans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ses services la confiance & l'estime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit assez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit souvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa sagesse, avoit écarté les soupçons jusqu'à faire juger qu'il ne pensoit qu'à se faire

On découvre un crime infâme sur le Vaisseau.

SHARPEY. 1609. euſſent laiſſé cette eſpérance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement pour leur déclarer qu'ils n'avoient pû diſpoſer perſonne à prendre confiance à leurs diſcours : que ſi les Anglois vouloient ſe retirer dans leur Vaiſſeau, on leur porteroit volontiers les proviſions dont ils avoient beſoin, & que les échanges ſe feroient ſans difficulté ; mais que rien ne les engageroit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans, d'une troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penſer à la violence, conſentit à ſe retirer, après s'être fait inſtruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits préſens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des proviſions au Vaiſ-

On convient de quelques conditions.

ſeau, ils auroient à ſe louer de l'accueil des Anglois. Tant de douceur joint à ces apparences de timidité dans les Négres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaiſſeau de l'Europe. Il retourna au rivage ſans être entré dans l'Habitation. Sharpey ſur ſon récit ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorſque les tonneaux fu-

rent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques menées par quatre Négres, & chargées de plusieurs sortes de provisions. L'une portoit deux veaux gras, quatre moutons & quatre chevreaux. L'autre étoit remplie de volaille, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils accepterent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attacherent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorsqu'ils se disposoient à partir, fort contens de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.

SHARPEY. 1609.

Provisions apportées au Vaisseau.

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit sur le Vaisseau un crime qui ne demeura pas long-tems sans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ses services la confiance & l'estime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit assez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit souvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa sagesse, avoit écarté les soupçons jusqu'à faire juger qu'il ne pensoit qu'à se faire

On découvre un crime infâme sur le Vaisseau.

SHARPEY 1609.

un Eleve, d'autant plus que le jeune Anglois avoit beaucoup de vivacité & d'ouverture d'esprit. Cependant leur indiscrétion augmentant tous les jours par la facilité, ils furent enfin surpris avec des circonstances qui seroient indignes de la gravité de l'Histoire. Sharpey dans le besoin qu'il avoit du Pilote, se contenta de l'humilier par des reproches. Mais il ne put résister au cri public qui demandoit un châtiment exemplaire. Tous les Matelots se rappellant avec frayeur les périls qu'ils avoient courus, ne manquerent pas de les regarder comme une marque du courroux du Ciel, & se crurent trop heureux d'être échappés jusqu'alors à sa vengeance. Enfin Sharpey consentit que le coupable fût jugé suivant l'usage d'Angleterre. On choisis des Pairs-Jurés qui vérifierent le crime par des preuves manifestes ; & la Sentence de mort fut prononcée avec l'applaudissement de tout l'Equipage. Elle fut néanmoins plus douce qu'on ne devoit l'attendre d'un déchainement si général. Le jeune homme fut condamné à perdre la vie dans l'eau ; ce qui fut exécuté d'une maniere fort bizarre. On lui attacha deux boulets aux pieds ; & l'ayant suspendu par-dessous les bras, on le fit descendre dans la Mer en lâ-

Tout l'Equipage demande qu'il soit puni.

Châtiment du coupable.

chant insensiblemont la corde jusqu'à ce qu'il ût la tête cachée sous l'eau. On le laissa une heure entiere dans cette situation ; & lorsqu'on ne put douter qu'il ne fût expiré, on le tira de la Mer, pour le laisser suspendu à l'air pend nt le reste du jour. Cette exécution se fit le Vendredi troisiéme jour de Mars. SHARPEY. 1609.

Le beau tems, dont on jouit pendant le reste du mois, p ssa dans l sprit des Matelots pour une récompense de cet acte de justice. Le 21, on découvrit à la latitude de 12 degrés 17 minutes, une Isle qui parut d'abord assez considérable ; mais on s'apperçut bientôt que ce qui lui donnoit cette apparence de grandeur au point d'où l'on avoit commencé à la reconnoître, étoit quatre grands rochers qui en sont éloignés d'environ trois lieues. Après avoir employé tout le jour & une partie de la nuit pour s'approcher du rivage, l'Esquif qu'on y envoya, ne tarda point à rapporter que l'Isle étoit deserte. Cette nouvelle ayant fait perdre l'envie d'y relâcher, on s'avança vers trois autres Isles dont les deux premieres ne paroissoient éloignées entr'elles que d une lieue à 12 degrés 29 minutes. Comme la troisiéme étoit la plus grande, on se hâta d'y arriver avant la nuit. C'étoit

Isles sans nom.

SHARPEY. 1609. l'Isle de *Socotra* à 12 degrés 14 minutes de latitude. On y jetta l'ancre le 29 de Mars dans une Baye fort commode.

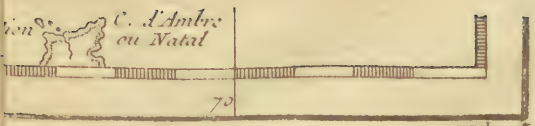
Isle de Socotra.

Les Insulaires ayant apperçu le Vaisseau, firent des feux, soit pour observer ses desseins, soit pour faciliter son entrée dans la Baye ; ce qui n'empêcha point qu'à l'approche de la Chalouppe, ils ne prissent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Ils avoient reçu depuis peu quelques insultes d'un Bâtiment qui avoit passé sur leurs Côtes. Les Anglois tenterent inutilement de les attirer sur le rivage ; & desespérant enfin de les faire revenir de leurs craintes, ils leverent l'ancre pour chercher autour de l'Isle le principal Port. En suivant ce projet, ils rencontrerent un Vaisseau Guzarate chargé de coton, de calicos & d'autres toiles de la Chine, qui faisoit voile vers Aden ; & sur le témoignage du Capitaine qui leur représenta cette Ville comme un lieu fort célebre par le commerce, ils prirent la résolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouverent la vérité fort différente de ce récit ; car Aden n'étoit alors qu'une Ville de guerre, défendue par une forte garnison. Le Château qui est à l'entrée du Port, a été coupé de la terre, & se trouve environné de la Mer. Il est

Les Anglois se rendent à Aden avec un Vaisseau Guzarate.

CARTE
DE LA COSTE ORIENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le XIII.e Degré de
Latitude Meridionale
Jusqu'au XVI.e Degré de
Latitude Septentrionale
Tirée de la Carte
de l'Ocean Oriental
Publiée par Ordre de M.GR. le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740.
COSTES D'HASBACH
ZEILA
Massua
Arkiko
Dahlak
Zebit
Kisem ou Kachen
C. Fartak
Maluca
Goser
Kamaran
Moka
Aden
Aygel
Belula
Assab
I. Rahayta
Mt. al Mondul
I. Prea
D. et I. de Babalmandel
Chutta
C. Arahmirah ou S. Antoine
Mocha
C. d'Aden
Subvana
Dellisscha
Tamarin
I. Socotora
les 2 Sœurs
Abdelcum ou I. Abdal Kuria
C. Gardafuy
I. de Mete
I. de Barbora
Zeila
Tajoura ou ADEL
Mont Pierré
Felix ou Peluse
C. d'Orsin ou C. Dorfuy
R. St. Pierre ou C. de la Goada
Bandel d'Agoa
AJAN
MUJI
MUNNI
Zerzella
Badri
Baye des Negres
Fusta Malnac
C. Baxas
Omarena
Bander Vello
Magadoxo
Bundal ou Bandel
Mariqua
C. Macasta
Barbora
Brava
Jubo
R. dos Fugos
Basse d'Ambre
ZANJIBAR
Ampasa
I. Mandra
I. Pate
Lamo
C. Formoso
Melinde
Malupé
R. Zebeé
Monbasa
C. de Jean Mela
Tungon
Mantagrat
Bassee de St. Raphael
Terre de S. André
Treis Irmaos
Penda ou I. Pemba
Zamzibra ou I. Zanjibar
C. Falso
R. Kuabo
Quilloa
Monfia I.
Mangel
I. Karribas ou I. Querimbo
C. del Gada
Baye de Comata
Corin Capa
Figno
Longitude de l'Isle de Fer
Comore ou Angasi
Moeli
Anjouan
I. Mayotte
C. S. Sebastien
C. d'Ambre ou Natal
Basse de Patram qui doit être la même que les Basses de Peros dos Banhos
Nota
‡ Lat. obs. par des Astronomes
‡ Latitude obs. par d'habiles Navigateurs
55
60
65
70
15
10
5
0
N.° 25

BIBLIOTECA COLOMBINA SEVILLA



N.° 25

bordé de 32 pieces de canon, & la Ville en a plus de 50.

Quoique Sharpey ne vît pas sans étonnement la force de cette Place, il étoit si éloigné de soupçonner la bonne foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le Port, il attendit leurs informations pour se regler par leur exemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient suivis d'un Vaisseau Anglois qui avoit jetté l'ancre à deux milles du Port. Un Officier de la Ville fut envoyé aussitôt dans une Barque, pour engager les Anglois à s'approcher sans défiance. Sharpey trop facile à se laisser tromper par les apparences de la sincérité, descendit imprudemment sur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ses gens. Il y trouva quatre chevaux qui paroissoient préparés pour lui faire honneur. On le pressa civilement de se rendre à la Ville; & dans le chemin qui lui restoit à faire, il fut traité avec toutes sortes de respects & de soins. A son arrivée, le Gouverneur lui demanda d'un air incertain ce qui l'avoit amené dans son Port. Sa réponse ayant été, que sur la réputation du commerce d'Aden, il y apportoit diverses marchandises de l'Europe, on lui fit d'autres que-

Ils sont trahis par les Guzarates.

SHARPEY. 1609. stions auſquelles il ſatisfit avec la même ſimplicité. Enfin le Gouverneur, ſans expliquer ſes intentions, l'envoya dans une maiſon voiſine ſous la garde d'un Chiaoux & de quelques Janiſſaires. Sharpey ouvrit les yeux ſur ſon imprudence; mais ſans voir encore aucun moyen d'y remédier.

L'Amiral eſt arrêté priſonnier.

Il demeura comme oublié dans ſa priſon pendant ſix ſemaines. Coverte Auteur de cette Relation, & deux autres de ſes gens qui étoient avec lui, le preſſerent beaucoup de faire entendre hautement ſes plaintes. Dans la confuſion de s'être fié trop légerement à des perfides, ou dans l'eſpérance de les gagner par la ſoumiſſion & la douceur, il s'obſtina tellement au ſilence, qu'il employa même ſon autorité pour y forcer auſſi ſes Compagnons. On ne leur refuſoit d'ailleurs aucune ſorte de ſervices & de beſoins. Les Turcs de leur garde les amuſoient par le ſon de leur inſtrumens & quelquefois par des danſes. A la fin, un Officier du Gouverneur vint prier civilement Sharpey d'envoyer des ordres à ſon Vaiſſeau pour faire débarquer du fer, de l'étain & du drap, juſqu'à la valeur de deux mille cinq cens dollars, en promettant de payer ces marchandiſes. Elles furent amenées au

Artifices qu'on employe pour le tromper.

rivage. Mais, en y arrivant, elles furent saisies par les Officiers de la Douane, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le Gouverneur, satisfait apparemment de ce vol fit paroître Sharpey devant lui ; & l'exhortant à ne pas s'offenser des usages du Port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner sur son Vaisseau. Cependant lorsqu'il se disposoit à partir, on arrêta deux hommes de sa suite ; & sur les plaintes qu'il en fit, on l'assura qu'il devoit être sans allarmes pour leur sûreté, mais que l'usage étant aussi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, les deux Anglois étoient gardés pour caution de cette somme, & qu'il seroit le maître de la faire payer aussi promptement qu'il le souhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahison. Sharpey se rendit à bord sans répliquer. On y délibéra sur le payement de la somme. L'avis du Conseil fut de faire par écrit des représentations au Gouverneur, & de le rappeller aux principes de la bonne foi & de l'équité naturelles. Ce Mémoire fut porté dans un Esquif, par deux Matelots, qui reçurent ordre de le remettre à l'Officier qui avoit gardé l'Amiral dans sa prison. Le Gouverneur parut le recevoir sans

SHARPEY. 1609.

L'Amiral est renvoyé ; mais on retient deux de ses gens.

Il fait des représentations au Gouverneur.

SHARPEY. colere ; mais pour réponſe, il ordonna
1609. que les deux Anglois priſonniers fuſſent conduits dans une Ville nommée *Zenan*, ou *Saana*, à huit journées de la Mer, pour être inſtruits des intentions du Bacha, qui y faiſoit alors ſa réſidence.

Une tyrannie ſi cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, ſi leurs forces avoient égalé leur reſſentiment. Mais dans la néceſſité de dévorer cet outrage, ils réſolurent de s'avancer juſqu'à Mocka, Ville d'un commerce floriſſant, dans l'eſpérance d'y trouver plus de faveur pour des Etrangers, & d'obtenir une juſte ſatisfaction. Ils levérent l'ancre le 3 de Juin ; & s'engageant dans les Détroits, ils arriverent trois jours après dans la Rade de Mocka. Leurs eſpérances redoublerent en y voyant un grand nombre de Vaiſſeaux de différentes Nations, parce qu'ils s'imaginerent que l'intérêt du Commerce engageroit tant d'Etrangers à favoriſer leurs juſtes plaintes. D'ailleurs, étant chargé d'étain, de fer, de plomb, de drap, de lames d'épées, & d'autres marchandiſes Angloiſes, il ne doutoit pas que des biens ſi recherchés dans ces Régions, ne lui procuraſſent un heureux accueil. Mocka eſt un marché

Réſolution qu'il prend d'aller à Mocka.

Comme ce

SHARPEY. 1609.

ché, si considérable, qu'il ne se passe point de semaine où l'on n'y reçoive des Caravanes de Zenan, de la Méque, du grand Caire & d'Alexandrie. Il s'y tient tous les jours un grand marché de toutes les productions de l'Afrique & de l'Asie. Les provisions de bouche n'y sont pas moins en abondance. On y trouve une quantité surprenante d'abricots, de coins, de dates, de raisin, de pêches, de limons; ce qui parut d'autant plus surprenant aux Anglois, que les Habitans leur racontèrent qu'on n'avoit eu depuis six ans aucune pluie dans ce Canton. Le bled même ne laissoit pas d'y être à fort bon marché. Il y avoit un si grand nombre de bestiaux, qu'un bœuf gras ne se vendoit que trois dollars, & les autres animaux à proportion. Pour le poisson, avec trois sols, on en pouvoit acheter de quoi nourrir dix hommes. La Ville est gouvernée par les Turcs. Leur empire est si rigoureux pour les Arabes, qu'ils ont toujours des galeres & d'autres supplices préparés pour leur châtiment, sans quoi il seroit impossible de les contenir dans la soumission.

& propriétés de Mocka.

Les Anglois entrent dans Mocka.

Sharpey fit demander la permission d'entrer dans le Port à titre de Marchand de l'Europe, qui desiroit égale-

SHARPEY. 1609. ment de vendre & d'acheter. Il fut reçu avec des careſſes & des offres qui ne pouvoient être ſuſpectes dans une Ville de commerce. On commença par exiger de lui le droit d'ancrage, mais ſans violence, & ſuivant l'uſage établi pour tous les Marchands étrangers. Enſuite, étant entré dans la Ville, il y obtint la liberté de s'y loger commodement. On lui demanda l'état de ſes marchandiſes; & ſur le premier Mémoire qu'il en donna, on ſe ſeroit accommodé ſur le champ de toute ſa cargaiſon, s'il n'eût été obligé d'en reſerver la meilleure partie pour le terme de ſon voyage. On n'exigea point qu'il fît rien débarquer avant la vente. Les Négocians Turcs ou Arabes ſe contenterent des eſſais qu'il avoit apportés de ſon bord; & concluant le marché à terre, ils envoyoient prendre les marchandiſes dans leurs propres Barques, à meſure qu'elles étoient achetées & payées. De ſon côté, il prit en échange, des proviſions ou de l'argent, ſuivant ſes conventions. Quelques jours ſe paſſerent ainſi dans le mouvement du commerce, vant qu'il s'ouvrît ſur le ſujet qui l'avoit amené. Lorſqu'il crut ſa réputation bien établie dans la Ville, il conſulta ſes Correſpondans ſur l'outrage

Il eſt content pour le commerce; mais ſes plaintes ſont mal reçues.

qu'il avoit reçu du Gouverneur d'Aden. Mais au lieu de leur trouver la chaleur qu'il avoit espérée pour ses intérêts, il les vit tous d'accord à condamner la témérité qu'il avoit eue d'entrer dans une Ville de guerre. On lui représenta que si les Guzarates l'avoient trahi, c'étoit de lui-même qu'il devoit se plaindre, & qu'un Marchand ne devoit point ignorer la différence d'un Port libre & ouvert pour le Commerce, d'avec une Ville où les Turcs ne s'étoient fortifiés que pour en éloigner les Etrangers. On lui conseilla même d'étouffer ses plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle ensevelie, & qui pouvoit en renaissant, l'exposer à de nouvelles peines. Il prit le parti de suivre ce conseil. Mais n'ayant plus rien qui dût le retenir à Mocka, il en sortit le 18 de Juillet aussi librement qu'il y étoit entré. Pour augmenter le regret d'un voyage inutile, il perdit deux ancres en repassant les Détroits.

SHARPEY. 1609.

Ils partent de Mocka.

Cependant il auroit trouvé un sujet de consolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre sa Pinace, dont il étoit séparé depuis long-tems, si cet avantage même n'eût été mêlé d'un autre sujet de chagrin. *Jean Lufken*, Pilote de la

Accident tragique & sa punition.

SHARPEY. 1609.

Pinace étant mort depuis plusieurs jours, Sharpey apprit par différentes informations la cause de cet accident, qu'on s'étoit proposé de lui cacher. Lufken avoit reçu un coup de marteau à la tête, d'un Anglois nommé *Thomas Clarke*, qui s'étoit appuyé, pour cette violence, du secours de trois autres Anglois; *François Driver*, *André Evans*, & *Edouard Hilles*. Leur querelle étoit venue du refus de quelques liqueurs que le Pilote gardoit soigneusement pour des nécessités plus pressantes. Sharpey crut, non-seulement la discipline, mais sa propre vie intéressée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux Meurtriers, suivant les loix de leur patrie; & sur la pleine conviction du meurtre, il fit pendre dans la Pinace, Driver & Clarke, qui avoient été les principaux Acteurs. Les deux autres n'échapperent pas à la Justice, quoique leur punition vînt plus tard & par d'autres voies. Hilles fut dévoré dans la suite par des Cannibales; & l'autre étant mort dans un lieu desert, fut trouvé pourri & presque mangé des insectes.

Les Anglois relâchent à Sokotra.

La Pinace demandant de promptes réparations, Sharpey résolut de relâcher dans l'Isle de Sokotra, malgré les obstacles qu'il y avoit trouvés quel-

ques mois auparavant. Il jetta l'ancre le 15 d'Août, devant (*a*) *Sajah*, Ville où le Roi fait sa demeure. Un Marchand du Pays, qui se présenta sur le rivage, n'annonça rien de sinistre aux Anglois ; mais aprés avoir reçu un présent de l'Amiral, il lui fit entendre qu'il ne seroit pas vû de bon œil à Sajah, surtout par les femmes, qui se ressentoient vivement de quelques insultes que leur sexe avoit reçu de l'Equipage d'un Vaisseau étranger. L'Auteur assure que les Insulaires mêmes ignoroient de quelle Nation. Mais plusieurs Matelots, qui étoient descendus à terre, avoient enlevé de jeunes filles, & les avoient forcées brutalement. Ils avoient tué une Mere, qui s'étoit efforcée d'appeller du secours par ses cris. Enfin le Marchand conseilla aux Anglois de gagner une Rade qui étoit plus éloignée de cinq lieues, où sans craindre aucune résistance du petit nombre des Habitans, ils trouveroient dans les lieux voisins toutes sortes de rafraîchissemens. Il promit même à Sharpey de s'y rendre par terre avec quelques autres Négocians de Sajah, & de lui porter quelques perles, dont ils pourroient faire l'échange

SHARPEY. 1609.

Raison qui leur fait quitter la Rade de Sajah.

(*a*) Dans la suite on trouve que ce Prince tenoit sa cour à Tamarin.

SHARPEY. pour d'autres marchandises.

1609. Ils allerent mouiller dans cette Baye. L'eau fraîche, les bestiaux, l'aloës, les socotrines, le sang de dragon, leur furent offerts en grande abondance. Mais quoiqu'ils n'y trouvassent que de la douceur & de la civilité dans les Habitans, ils s'apperçurent que la frayeur & la haine des femmes de Sajah s'étoient répandues dans cette partie de l'Isle. Il ne s'en présenta pas une seule à leur vûe ; & Sharpey même qui cherchoit à se les concilier par quelques politesses, ne put découvrir leurs traces. Le Marchand de Sajah parut dès le lendemain avec quelques-uns de ses associés. Il apporta une douzaine de fort belles perles, pour lesquels il accepta volontiers du drap & du fer. Sharpey le pria de s'employer à rétablir sa Nation dans l'estime des femmes ; mais à peine en fit-il consentir deux ou trois à paroître, pour recevoir de la main de l'Amiral quelques petits miroirs, avec des rubans & des peignes. Cependant la renommée de leur galanterie & de leurs agrémens est si bien établie, qu'elle est passée comme en proverbe dans tous les Pays voisins. On prétend que celles qui n'ont point d'enfans de leurs maris, ne font pas diffi-

Ils y sont bien reçus des hommes, & maltraités des femmes.

SHARPEY. 1609.

culté de se livrer aux passans, pour remédier à la stérilité de leur mariage, & qu'elles emploient même des sortileges qui les attirent dans leur Isle. Sharpey, qui avoit lu cette observation dans quelque Ecrivain Portugais, n'en eut que plus d'empressement à rechercher leur commerce; mais la force de leur prévention l'emporta sur tous ses soins. Cette Baye s'appelle *Saub.*

Après avoir rétabli la Pinace, on partit pour Cambaye, avec un si bon vent, que le 28 on relacha heureusement à Moa. Comme on ne s'arrêtoit dans ce Port que pour y faire de l'eau, Sharpey eut le tems d'y prendre des informations sur les dangers qui les menaçoient. Il sçavoit par ses cartes & par cent récits, que la Côte est remplie de rocs & de bancs de sable. Les Habitans de Moa lui offrirent, pour vingt dollars, un Pilote expérimenté, qui s'engageoit à le conduire jusqu'à la Barre de Surate. Mais dans la confiance qu'il avoit à ses propres lumieres, il rejetta toutes les offres.

Ils relachent à Moa.

Imprudence de l'Amiral.

Le 29, en sortant du Canal de Moa, le Vaisseau qui portoit sur plus de vingt-cinq brasses, se trouva tout d'un coup sur dix; ensuite sur sept & sur six & demie. On retomba sur quinze; mais

SHARPEY 1609. bientôt on se retrouva sur cinq. Quelques Matelots effrayés, demanderent au Pilote à quoi il pensoit. Au même moment le Vaisseau donna contre le fond. Coverte, qui treffaillit à ce mouvement, accourut sur le pont pour avertir le Pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le Pilote demanda fierement qui osoit dire que le Vaisseau eût touché ? A peine eut-il fini cette insolente question, qu'il toucha encore, & si violemment, que le gouvernail se brisa, & fut emporté. On jetta l'ancre aussitôt; & pendant deux jours, on chercha la cause du mal & le remede. Tandis que tout le mõnde étoit occupé de ce soin, non-seulement le Vaisseau toucha encore avec une nouvelle violence; mais on s'apperçut sensiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit six heures du soir, le second jour de Septembre. Bientôt l'eau gagna de toutes parts, sans qu'on pût découvrir précisément quels étoient ses plus dangereux passages; & le travail continuel des pompes, depuis sept heures jusqu'à onze, ne servit point à la diminuer. Enfin Sharpey ne conservant plus d'espérance (*a*), exhorta tout l'Equipage à

Son Vaisseau fait naufrage.

(*a*) Coverte laisse entendre que le naufrage des Anglois ne doit être attribué qu'à la vengeance de Croz

s'entresecourir dans l'usage qui restoit à faire de la Chaloupe & des Esquifs. On avoit eu soin de faire placer sur le tillac, environ dix mille livres sterling, qui appartenoient aux Marchands. L'Amiral déclara que chacun pouvoit prendre ce qu'il se croyoit capable de porter. On en prit environ trois mille, les uns se hâtant d'abord de remplir leurs poches, & rejettant ensuite un poids qui surpassoit leurs forces ; les autres se contentant d'une fort petite somme, dans la pensée qu'ils pourroient être obligés de se sauver à la nage ; d'autres enfin, négligeant tout-à-fait des richesses qui ne leur paroissoient plus d'aucun prix, lorsqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnerent ainsi le Vaisseau, sans emporter même aucun aliment. Ce triste départ commença vers minuit ; & par les secours qu'on se prêta mutuellement, tout le monde trouva place dans la Chaloupe ou dans l'Esquif. La Côte étoit presqu'éloignée de vingt lieues à l'Est. On vogua pendant tout le reste de la nuit & le jour

SHARPEY. 1609.

Circonstances de ce triste accident.

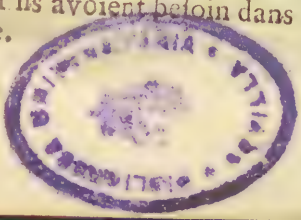
ve, Pilote Hollandois, dont on ne peut avoir oublié le mécontentement. Mais il n'ajoute rien neanmoins qui ait l'air de preuve. Il est toujours assez surprenant que Sharpey n'eût pas cessé de prendre confiance aux services d'un homme qu'il avoit outragé, & qu'il eût refusé de prendre un Pilote à Mon

SHARPEY. 1609. suivant, sans avoir la moindre provision de vivres pour se soutenir. Enfin, vers six heures du soir, on aborda dans une petite Isle, à l'entrée de la Baye qu'on s'efforçoit de gagner. Mais lorsqu'on se croyoit à la fin du péril, un coup de vent brisa tout d'un coup le mât de la Chaloupe, qui contenoit cinquante-cinq hommes. Cependant ils trouverent le moyen d'entrer dans la Baye; & le vent s'étant affoibli, ils gagnerent heureusement la Riviere de Gandevi.

Les Anglois gagnent terre dans leurs Barques.

Les Habitans du Pays, qui virent paroître tant d'Etrangers à l'embouchure de leur Riviere, battirent le tambour & coururent aux armes pour leur défense. Ils ne douterent point que ce ne fût un détachement de quelque Flotte Portugaise, qui venoit piller leurs Villes. Sharpey s'apperçut de leur erreur. Il avoit avec lui un Guzarate, qu'il leur envoya pour les informer de sa disgrace & de la nécessité où il étoit d'implorer leur secours. Ce récit parut les toucher. Ils s'approcherent des Anglois avec beaucoup d'humanité, & les conduisirent à Gandevi, Capitale du Canton, où ils reçurent tous les secours dont ils avoient besoin dans leur infortune.

Ils sont reçus à Gandevi.



L'Auteur termine ici sa Relation, mais c'est pour commencer dans un autre livre, le récit de son voyage terrestre au-travers d'une infinité de Pays qui étoient alors peu connus. Le reste de son ouvrage appartient, dans ce Recueil, à l'article des Voyages de terre. SHARPEY. 1608.

§. I.

Autres circonstances du même Voyage par Thomas Jones.

C'Est pour m'attacher à l'ordre & aux vûes des Ecrivains Anglois, que je fais paroître ici dans un article séparé la Relation de *Thomas Jones*, telle que Purchas l'a publiée. Il étoit plus naturel d'en extraire les principales circonstances, pour les inférer dans le récit de Coverte, & de ne faire qu'un seul article de deux Mémoires qui regardent le même voyage. Mais ce seroit priver Jones d'une partie de sa gloire. Dans le plan des Auteurs de ce Recueil, il suffit qu'un Voyageur ait écrit quelque chose qui lui soit propre, pour avoir droit (*a*) de figurer ici sous son propre nom. Thomas Jones étoit, comme Coverte, un des Officiers de Explication de cet appendix.

(*a*) On observera néanmoins de ne pas répeter les détails qu'on a lus dans la Relation précédente.

SHARPEY. 1608. l'Aſcenſion, ſous le commandement de l'Amiral Sharpey.

Départ. Heure infortunée, s'écrie-t-il en commençant, que celle où l'*Aſcenſion* & l'*Union* mirent à la voile, le 14 de Mars 1608! On relâcha le 6 de May dans l'Iſle de *Mayo*, pour y prendre des rafraîchiſſemens. Enſuite ayant paſſé la Ligne, on tomba ſous le vent du commerce, qui ſouffle continuellement entre le Sud-Eſt & le Sud-Eſt quart d'Eſt; de ſorte que plus on avance vers le Sud, plus on trouve le vent à l'Eſt, comme on ne manque pas de s'en appercevoir entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Le 11 de Juin, à vingt-ſix degrés de latitude, on rencontra une Caraque, nommée *Nave Palma*, qui faiſoit voile aux Indes, mais qui eut bientôt le malheur d'échouer ſur la Côte de Sofala, à douze lieues de Mozambique. L'Auteur apprit dans la ſuite l'infortune de ce Bâtiment, du Capitaine même qui l'avoit commandé.

Obſervation ſur le vent.

Le 13 de Juillet, les deux Vaiſſeaux Anglois jetterent l'ancre dans la Baye de Saldanna. Ils s'y arrêterent à conſtruire leur Pinace juſqu'au 25 de Septembre, qui eſt le tems où les Mouſſons de l'Oueſt étant finies, le vent ſouffle beaucoup plus au Sud & au Sud-Eſt. Le

lendemain de leur départ, une furieuse tempête sépara de l'Amiral, l'Union & la Pinace. Il chercha inutilement ce Vaisseau, que le sien étoit condamné à ne plus revoir; mais la Pinace le rejoignit dans la suite. Comme il avoit laissé passer la saison, il battit long-tems la Mer au gré des vents, jusqu'au 18 de Novembre, qu'il découvrit enfin l'Isle de Madagascar. Ses efforts furent inutiles pour gagner le Cap de *Saint-Roman*. Cependant on entra dans une Riviere, d'où l'on fut bientôt obligé de sortir par la trahison de quelques Insulaires; ce qui n'empêcha point qu'on ne trouvât le moyen de faire de l'eau & de se procurer quelques provisions dans plusieurs endroits de la Côte. Mais, avec si peu de sûreté pour s'y radouber, on prit le parti de gagner les Isles de Comore, qui sont entre Madagascar & le Continent, à 11 degrés du Sud. On y aborda heureusement. Le Roi & les Habitans reçurent les Anglois avec beaucoup d'humanité, & ne les laisserent point manquer de limons, de volailles, ni de noix de cocos. Mais l'Isle n'ayant point d'eau fraîche, on leva l'ancre le dernier jour du mois, pour chercher celle de Zanzibar.

SHARPEY. 1608.

Séparation des deux Vaisseaux.

L'Ascension aborde à S. Laurent, à Comore & à Pemba.

On eut le malheur de la manquer,

SHARPEY. 1608. par la faute de *Philippe Grove*, Pilote Hollandois ; & l'on découvrit Pemba, après s'en être approché si imprudemment dans les ténébres de la nuit, qu'on faillit d'échouer sur la Côte. Le vent étoit Est-Nord-Est. On jetta l'ancre jusqu'au jour dans le lieu où l'on se trouvoit ; & le lendemain, qui étoit le sept de Décembre, on s'avança à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Isle, ayant à l'Est une chaîne de rocs. On y mouilla sur sept ou huit brasses d'eau, au 6e degré de latitude du Sud. Le 8, Jones accompagna ceux qui furent commandés pour chercher de l'eau. Les Habitans se présenterent avec beaucoup de familiarité ; mais ils cachoient sous ce voile une détestable perfidie.

Les Anglois sont exposés à la perfidie des Mores.

Le 18, après avoir achevé la provision d'eau, à l'exception de cinq ou six tonneaux, Jones se rendit au rivage pour faire remplir ce reste. Il y fut surpris par une embuscade de deux cens hommes, qui fondirent sur lui & sur ses gens. Cependant ils eurent le bonheur d'échapper tous, à la réserve de Jean Harrington, & d'un Domestique de Jean Elmore, qui furent tués d'un grand nombre de coups. Un peu avant cette trahison, le Chef des Mores avoit prié Jones de lui envoyer un de ses

Ils perdent quelques hommes.

gens, ſous prétexte de le charger d'un préſent pour l'Amiral Anglois. *Edouard Churchman*, qui fut choiſi pour cette commiſſion, ne reparut point; & Jones apprit dans la ſuite qu'il étoit mort à Mombaſſa. Pendant le ſéjour que Sharpey fit à Pemba, les Portugais armerent un *Hulk* Hollandois, qui avoit paſſé l'hyver à Mombaſſa, pour l'employer contre le Vaiſſeau Anglois; mais apprenant qu'il étoit capable de ſe défendre, ils abandonnerent ce deſſein. SHARPEY. 1608.

On partit de Pemba le jour ſuivant, dans l'intention de prendre entre cette Iſle & la Côte de Melinde, où l'on eſpéroit de trouver moins de force au Courant. La nuit d'après on fut extrêmement ſurpris de ſe voir échouer ſur un banc de table; mais le vent ayant heureuſement ſecondé le travail & l'art des Matelots, on ſe dégagea ſans avoir rien ſouffert de cet accident. Alors on porta juſqu'au jour à l'Eſt. Les premiers rayons du ſoleil firent découvrir d'autres bancs, qui ſont à la pointe Orientale de Pemba; ce qui obligea de tourner tout d'un coup au Nord. Dans l'après-midi, on apperçut trois de ces Barques qui ſe nomment *Pangaies*, dans le langage du pays. Malgré leur éloignement, Shar- Bancs de ſable. Priſe de deux Barques Mores.

SHARPEY. 1608. pey entreprit de leur donner la chasse; & s'en étant approché, il fut surpris d'en voir deux qui baissoient leurs voiles, pour se garantir apparemment du feu de l'artillerie par une prompte soumission. La troisiéme, qui étoit la moins chargée, gagna le rivage.

Les deux autres portoient cinquante Mores, qui ne se rendirent avec cette facilité que pour former l'entreprise de s'emparer du Vaisseau. Leur Chef se trouvant seul dans une cabine, avec Philippe Grove, William Revet, & Jones Auteur de cette Relation, assassina Grove d'un coup si dangereux, qu'on douta long tems qu'il pût se rétablir.

Revolte & châtiment des Mores. Mais contre l'attente des Mores, dit Jones, je tuai sur le champ cet infâme meurtrier. Les autres commencerent aussitôt leur tragédie par la mort du Ministre Anglois, & par celle d'un Marchand & de quelques Matelots; mais ils furent repoussés avec tant de vigueur qu'il n'en échappa que cinq ou six. Lorsqu'ils avoient commencé leur révolte, les Anglois n'étoient pas plus de seize ou dix-sept à bord, tout le reste de l'Equipage travaillant dans la Chaloupe & dans les Esquifs. L'Auteur fut informé dans la suite par les Portugais mêmes, que la plûpart de ces Mores étoient ou

du sang royal de Melinde, ou des plus nobles familles, & que leur perte avoit couté des larmes à toute la Nation. SHARPEY- 1609.

Après avoir pillé les Pangaies, qui étoient chargées de quantité de choses précieuses, les Anglois résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au Nord de Pemba. Ils regagnerent le côté de l'Oueſt, dans le dessein de s'avancer vers Sokotra. Mais comme le vent se soutenoit entre l'Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt, & qu'ils étoient peu secondés par les Courans, il leur fut impossible de suivre ce projet. Ils se déterminerent à s'éloigner de deux ou trois cens lieues au Sud, dans l'espérance d'y trouver les vents à l'Eſt-Sud-Eſt. Ce parti ne leur réussit pas mieux; car ils trouverent le vent Eſt-Nord-Eſt, & Nord-Eſt quart d'Eſt. Ainsi, depuis le 20 de Décembre jusqu'au 26 de Janvier, ils se virent condamnés à battre la Mer comme au hazard. Cependant leur bonne fortune les fit tomber entre certaines Isles, qu'ils nommerent *Desolate Islands*, parce qu'elles sont desertes, mais que les Portugais appellent Isles *Almirantes*. On n'en compte pas moins de douze ou treize, dont la fertilité devroit attirer les Vaisseaux dans ce passage. On y trouve non-seulement de l'eau excel-

Peine que les Anglois ont à surmonter les vents.

Isles Admirantes, leur fertilité & leur agrément.

SHARPEY. 1609.

lente, mais une grande abondance de dates, de cocos, de poisson & de tourterelles, qui sont si privées qu'elles se laissent prendre avec la main. Il y a peu de Pays au monde, qui représentent si parfaitement le Paradis terrestre. Les Anglois y passerent quelque tems à se rafraîchir. Ensuite brûlant d'avancer, malgré l'opposition du vent, ils eurent encore à les combattre jusqu'au 30 de Mars, que les Mousſons d'Ouest commençant, ils arriverent enfin à l'Isle de Sokotra. Là, ils rencontrerent un Vaisseau qui faisoit voile vers Aden, & qui se fit passer pour un Bâtiment de Surate, quoiqu'il appartînt aux Mores de Diu. S'étant laissés persuader de l'accompagner, dans la vûe de tirer un grand avantage du commerce de la Mer Rouge, ils jetterent l'ancre le 8 d'Avril, devant le Port d'Aden. Cette Ville qui est de la dépendance des Turcs, passe pour la clef de toute l'Arabie heureuse. Dès le premier jour, l'Amiral fut reçu à terre avec toutes sortes d'honneurs, & conduit comme en triomphe jusqu'au Palais du Gouverneur, sur un beau cheval Arabe, escorté de douze Janissaires. Ensuite le Gouverneur apprenant que les Anglois avoient une Lettre du Roi d'Angleterre pour le Bacha de *Zenan*,

Suite de leur navigation.

Les Anglois maltraités à Aden.

envoya deux d'entre eux jusqu'à la ré- SHARPEY.
sidence de ce Bacha, qui étoit à plus de 1609.
quinze (*a*) journées dans les terres. Le Bacha leur demanda s'ils avoient une permission du grand Seigneur pour entrer dans une Ville de sa domination. Comme ils n'en avoient point, & qu'ils furent obligés de le confesser, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder aucune permission de commerce au Port d'Aden; mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient débarqué, comme un présent d'autant plus agréable, qu'ils étoient les premiers Anglois qu'on eût jamais vûs dans cette Mer; & que pour témoignage de reconnoissance, il leur laissoit la liberté de partir d'Aden, & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux. Jones qui rapporte ces circonstances du voyage des deux Marchands Anglois, & qui le place comme Coverte après le départ du Vaisseau, n'explique pas bien comment ils rejoignirent l'Amiral, & n'est pas moins obscur sur les injustices que Sharpey avoit essuyés de la part des Turcs. Mais en comparant les deux Relations, on trouve dans celle de Coverte l'explica-

Différence des deux Relations.

(*a*) C'est-à-dire pour aller & revenir; car il paroît certain que Zenan n'est pas si intérieur.

SHARPEY. 1609. tion des injuſtices, & dans celle de Jones le récit du voyage.

Sharpey ſe rend à Mocka, où il eſt bien traité.

Sharpey, fort mécontent du Gouverneur d'Aden, réſolut de porter ſes plaintes à Mocka, qui eſt plus haut, d'environ quarante milles, dans le Golfe Arabique. Il eut beaucoup de peine à gagner ce Port; parce que la Mouſſon de l'Oueſt étant arrivée, les courans prennent alors leurs cours hors de cette Mer. Cependant il traverſa les Détroits, qui n'ont pas plus d'un mille & demi de largeur; & le 11 de Juin, il mouilla l'ancre dans la Rade de Mocka. Les Anglois reconnurent la différence qu'il faut mettre chez les Turcs, entre une Ville de guerre & une place de commerce. Mocka étant comme l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le grand Caire & Alexandrie, eſt habitée par un grand nombre de Marchands, qui aiment à partager humainement avec les Etrangers la liberté & les privileges dont ils jouiſſent. S'ils n'offrirent point de réparation à l'Amiral pour les torts qu'il avoit eſſuyés à Aden, ils lui firent trouver quelque avantage dans le ſéjour qu'il fit avec eux pendant plus d'un mois. Il partit le 26 de Juillet, pour s'avancer vers Cambaye. La plûpart de ſes Officiers n'approuvoient pas

Il part pour Cambaye.

ce nouveau deſſein ; & le Ciel même y parut contraire, en permettant que dès la premiere nuit on perdît deux ancres. SHARPEY. 1609.

Le 7 d'Août, après avoir rejoint la Pinace, & puni de mort quelques Anglois de ce Bâtiment qui avoient tué leur Pilote, Sharpey entra dans une Baye de l'Iſle de Sokotra, où les avis qu'il reçut ne lui permirent point de s'arrêter long-tems. Il fut mieux reçu dans une autre ; mais les vents y ſouflerent avec tant de violence au Sud & au Sud-Sud-Eſt, que le Vaiſſeau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la Pinace fut jettée en pleine mer ſans avoir de vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey entreprenoit de ſe radouber, il vint un orage ſi violent du Sud-Oueſt, que deux de ſes ancres furent encore briſées. Peut-être auroit-il évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ſes beſoins, au lieu d'employer le tems à ſe faire admirer des femmes de l'Iſle par ſes galanteries. Vents terribles.

Ayant remis à la voile le 20 d'Août, il tomba le 2 de Septembre ſur la Côte de Diu, neuf ou dix lieues à l'Eſt de cette Ville. On s'avança au long du rivage l'eſpace de ſept lieues, & l'ancre Les Anglois prennent un Pilote pour leur ſûreté.

SHARPEY. 1609. fut jettée sous une pointe de terre. Le trois on envoya l'Esquif au rivage, pour acheter, des Habitans, quelques moutons & d'autres alimens. Sur la nouvelle que le Vaisseau faisoit voile à Surate, un More du Pays vint demander le passage à l'Amiral. Il l'assura que le reste de la navigation étoit dangereux ; &, pour sa propre sûreté, autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à très-bas prix un Pilote qui répondroit du Vaisseau jusqu'au Port. Mais l'Amiral qui avoit une confiance aveugle pour son Pilote Hollandois, rejetta cette proposition. Le 4, on leva l'ancre à trois heures après midi, presqu'au dernier quartier de la marée. L'eau manquant dans le cours de la nuit, on toucha le fond, comme on devoit s'y attendre ; au lieu qu'en partant au premier quartier, on auroit trouvé infailliblement assez d'eau pour se dégager des basses & des écueils. Après avoir perdu le gouvernail, & touché plusieurs fois, on se vit forcé par la ruine du Vaisseau à se sauver dans la Chaloupe & dans l'Esquif : heureux encore, au nombre où l'on étoit, de pouvoir gagner, avec un si foible secours, une Baye assez commode, dont on étoit presqu'éloigné de 20 lieues.

Ils font naufrage.

SHARPEY. 1609.

Ainſi la témérité & l'obſtination d'un ſeul homme firent perdre à la Compagnie des Indes, un de ſes meilleurs Vaiſſeaux, & aux Matelots toutes leurs eſpérances. Les marchandiſes, & la plus grande partie de l'argent qui étoit à bord, furent abandonnés avec le Bâtiment. On fut deux jours à lutter contre les vents & les flots, juſqu'au 6 à quatre heures après midi, qu'ayant aperçu la terre, on s'en approcha, dans l'eſpérance de pouvoir gagner la Riviere de Surate. Mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi, qui en eſt à cinq ou ſix lieues vers le Sud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau ſujet d'affliction, paſſa bientôt pour une faveur du Ciel; car les Portugais, qui étoient informés de l'approche du Vaiſſeau, étoient à l'attendre avec cinq Frégates, à l'entrée de la Riviere de Surate, où les deux Barques n'auroient pû ſe garantir de tomber entre leurs mains.

Ils arrivent à Gandevi, & ſont reçus humainement.

A Gandevi, les Anglois apprirent que leur Pinace ayant abordé ſur la même Côte, y avoit été enlevée par deux Vaiſſeaux Portugais; mais que l'Equipage s'étoit ſauvé heureuſement, & qu'il avoit pris par terre le chemin de Surate. Le Gouverneur de Gandevi fut

SHARPEY. touché de leur infortune. Il les reçut
1609. avec humanité, jusqu'à leur offrir un établissement dans le Canton. Il étoit Banian. Cette Secte rend un culte aux vaches, & conserve l'ancien usage de brûler les morts. Autrefois, les femmes se faisoient une gloire de ne pas survivre à leurs maris, & de se livrer aux flammes dans le même bucher. La plûpart sont revenues de cette barbare superstition ; mais la force de l'ancien préjugé attache encore une sorte de honte à celles qui prennent le parti de vivre. On les oblige de se faire couper les cheveux, & de demeurer dans cette humiliation, jusqu'à ce qu'il se présente quelqu'un pour les épouser, ou pour les prendre à quelqu'autre titre.

Superstition Baniane.

Les Anglois se rendent par terre à Surate.

Les Anglois ayant quitté Gandevi, se rendirent par terre à Surate, qui n'en est qu'à quarante milles. Ils firent ce voyage en trois jours. William *Finch*, qui étoit à la tête du Comptoir de leur Nation dans cette Ville, leur accorda tous les secours qui convenoient à leur malheureuse situation. Personne ne lira le nom de *Finch*, sans se souvenir des services que cet illustre Voyageur a rendus à la Géographie, par les remarques qu'il nous a laissées sur la plus grande partie des Indes, après en avoir visité

Finch, célebre Géographe.

visité les principaux Royaumes. Il étoit arrivé depuis quelques mois à Surate un Vaisseau Anglois, commandé par *Hawkins*; mais ce Capitaine avoit été appellé par des intérêts de commerce à la Cour d'*Agra*, qui est à trente journées de Surate. Sharpey, avec le plus grand nombre de ses Compagnons, entreprit le même voyage dans la vûe de retourner (*a*) en Europe au travers de la Perse. Il partit à la fin de Décembre. Jones qui se trouva sans goût pour une route si penible, demeura au Comptoir de Surate, avec Jean *Elmore* ancien Commandant de la Pinace, Richard *Mellis*, & Robert *Fax*. Ils cherchoient ensemble par quelle voie ils pouvoient espérer de revoir leur patrie, lorsque le hazard fit lier connoissance à Jones avec un Religieux Portugais de l'Ordre de Saint-Paul, qui arrivoit de Cambaye. Ce Pere, qui étoit un homme de mérite, crut trouver dans le caractere de Jones une juste raison de le traiter avec autant d'amitié que d'estime. Il lui promit de le conduire du moins jusqu'en Portugal; & ce fut à sa considération qu'il accorda la même faveur aux trois autres.

SHARPEY. 1609.

Jones revient avec un Religieux Portugais.

(*a*) On verra dans la suite qu'il ne l'exécute point.

SHARPEY. Ils partirent le 7 d'Octobre, pour se
1609. rendre à la célebre Forteresse de *Daman*, où Elmore revit encore une fois sa Pinace dont les Portugais s'étoient saisis. Ensuite ayant gagné *Chaul*, ils prirent le chemin de Goa, où ils arriverent le 18 de Novembre.

Il est étrange qu'un Voyageur, tel qu'on doit se figurer Jones, après les sentimens d'estime & de zele qu'il avoit inspirés au Pere Portugais, ait pû passer six semaines à Goa, sans y faire aucune observation qu'il ait jugée digne de son
1610. Journal. Il s'embarqua le 9 de Janvier 1610 à bord d'une Caraque nommée
Il va s'embarquer à Goa. *Notre-Dame de Pitié*, qui étoit l'Amirale d'une Flotte Portugaise de quatre voiles. Le 28, il passa la Ligne sur la Côte de l'Inde; & le 21 de Mars, il tomba au Continent de l'Afrique, à 33 degrés ½ de latitude, environ 5 lieues du Cap des Aiguilles. Après y avoir été retenu par les vents contraires jusqu'au 2 d'Avril, il essuya un affreux orage de l'Oüest-Sud-Oüest, qui lui fit voir pendant six heures la mort inévitable au
Difficulté à doubler le Cap de Bonne-Espérance. milieu des flots. Le 4, il se rapprocha de la terre à 34 degrés 40 minutes; & sans perdre la vûe du rivage, il fut si bizarrement le jouet de la Mer, qu'ayant été poussé quatre ou cinq fois à deux

ou trois lieues du Cap de Bonne-Eſpérance, il ne put le doubler avant le 19 d'Avril. Le deſeſpoir étoit extrême ſur la Flotte Portugaiſe, parce qu'on s'y croyoit menacé de paſſer l'hyver à Mozambique. SHARPEY. 1610.

Le 27, elle paſſa le Tropique du Capricorne; & le 9 de Mai, elle jetta l'ancre à Sainte-Helene qui eſt à 15 degrés de latitude du Sud. Elle s'y arrêta juſqu'au 15. Enſuite ayant paſſé la Ligne le 21, elle ſe trouva le 26 ſous le Tropique du Cancer avec le vent au Nord-Eſt, que les Portugais nomment le *Vent général*. Le 16 de Juillet; elle eut dans un grand éloignement la vûe de pluſieurs Iſles à l'Oueſt, que les Pilotes prirent pour les Açores, parce qu'ils ſe trouvoient à 40 degrés & quelques minutes de latitude, ſans avoir apperçu aucune autre terre depuis qu'ils avoient quitté Sainte-Helene. Enfin le 3 d'Août, ils découvrirent les Côtes du Portugal à deux lieues du Roc de Lisbonne; & le même jour ils jetterent l'ancre à Caſcaïs. Jones & ſes Compagnons, toujours conduits par leur Guide, trouverent le moyen de gagner ſecrettement le rivage dans un Eſquif. & de ſe garantir ainſi des embarras auſquels ils devoient s'attendre de la part des Por- Vent général.

SHARPEY. 1610. tugais. Ils demeurerent cachés à Lisbonne jusqu'au 13, qu'ils s'embarquerent sur un Bâtiment Anglois qui retournoit à Londres. Jones n'explique pas quelles étoient ses craintes, ni pourquoi il se croyoit moins libre en Portugal qu'un Vaisseau de sa Nation. Mais il assure qu'étant parti de la Baye de *Vayers*, les Portugais qui apprirent son évasion, envoyerent une Fregate bien armée pour arrêter son Vaisseau, sous le seul prétexte qu'il y étoit avec les trois Compagnons de son voyage; ce qui ne les empêcha point d'achever heureusement leur course, & d'arriver à Londres le 17 de Septembre 1610, après une absence de deux ans & demi.

Jones arrive à Lisbonne, d'où il retourne en Angleterre.

LATITUDES.

Isle de Comorre.	11	00 S.
Rade de Sainte-Helene. . .	15	00
Isle de Pemba.	6	00

CHAPITRE VIII.

Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'Union.

ROWLES. 1609. Eclaircissement.

CE Voyage, qui n'est qu'une continuation, ou, si l'on veut, une division du précédent, porte dans Pur-

chas un titre conforme à l'idée qu'on a déja dû s'en former sur les deux Relations de Coverte & de Jones. Le Vaisseau l'*Union*, aussi malheureux que celui de l'*Ascension*, avec lequel il étoit parti, fut non seulement séparé de son Amiral par une affreuse tempête; mais étant condamné par le Ciel au même sort, il n'acheva plus heureusement le voyage de l'Inde que pour venir faire à son retour un triste naufrage sur les côtes de France. Aussi Purchas l'a-t'il publié sous le nom de *Voyage infortuné*. La premiere partie, c'est-à-dire sa course jusqu'à *Priaman* dans l'Isle de Sumatra, est d'un Officier Anglois nommé *Moris*, qui sans avoir été témoin de ce qu'il raconte, en garantit la vérité sur des témoignages auxquels il a cru devoir sa confiance. Le récit du retour de l'Union & de son naufrage sur la Côte de France, est tiré de plusieurs Lettres autentiques.

ROWLES. 1609. ment préliminaire.

La tempête qui sépara l'Union de son Amiral, presqu'à la vûe du Cap de Bonne-Espérance, lui avoit fait perdre aussi son grand mât, qui fut non-seulement brisé par la fureur des vents, mais emporté hors du Vaisseau avec une impétuosité que l'Ecrivain n'entreprend point de représenter. Cependant, com-

L'Union est séparé de l'Amiral, & perd son mât.

ROWLES. 1609.

me s'il n'eût manqué à l'orage que ce furieux coup pour le calmer, les flots devinrent auſſi-tôt ſi tranquilles, que *Rowles* ne deſeſpéra point de retrouver ſon mât qui ne pouvoit être encore fort éloigné. Il fut le premier qui l'apperçut heureuſement; & les moyens ne manquerent pas pour le pêcher ſans effort. On n'eut pas moins d'adreſſe à le rendre capable de ſervice; de ſorte qu'après avoir réparé ce malheur, & retrouvé un tems favorable, il ne reſta aux Anglois de l'Union que le regret d'avoir vû diſparoître l'Aſcenſion & la Pinace. La tempête les ayant jettés au de là du Cap, ils ne douterent pas que l'Amiral ne l'eût doublé de même; & ſans penſer à la Baye de Saldanna, dont ils le croyoient fort éloigné, ils ſe perſuaderent que pour le rejoindre, c'étoit à Madagaſcar qu'il le falloit chercher. Ils prirent leur courſe vers la Baye de Saint-Auguſtin. Vingt jours qu'ils y paſſerent à l'attendre, n'ayant ſervi qu'à leur faire trouver de l'eau & des proviſions, ils en partirent pour Zanzibar avec de meilleures eſpérances. A leur arrivée dans cette Iſle, ils furent reçus avec plus d'humanité qu'ils n'en avoient jamais trouvée dans les Négres: mais ſans s'imaginer la cauſe de

Rowles va chercher l'Amiral à Madagaſcar.

Et à Zanzibar.

leur changement, ils les trouverent le lendemain si mal disposés, que *Richard Kenu*, Trésorier du Vaisseau, étant descendu au rivage avec quelques Marchands, eut le malheur d'être tué dans une embuscade ; & *Wickam*, un des Marchands, celui d'être fait prisonnier. Le reste ne se sauva pas sans peine avec la Chaloupe. ROWLES. 1609.

Il fallut s'éloigner sur le champ d'un lieu si funeste. On en partit au mois de Février avec les vents au Nord & au Nord-Est, c'est-à-dire absolument contraires au dessein qu'on avoit de gagner l'Isle de Socotra. On battit long-tems la Mer sans avancer. La plus grande partie de l'Equipage étoit attaquée du scorbut. Rowles, cédant enfin à la nécessité, se laissa conduire par le vent à la partie septentrionale de Madagascar. Son intention étoit de relâcher dans la Baye d'Antongil ; mais il tomba du côté de l'Oüest dans une fort grande Baye que les Habitans nomment *Kauquomorra*, dont les bords & les Pays voisins sont également fertiles & agréables.

Ils sont forcés de retourner à Madagascar.

Baye de Kauquomorra.

Après tant de fatigues & de dangers, la vûe de ce beau séjour fut une consolation pour les Anglois. Ils résolurent d'y attendre le changement de la Mousson, & de tirer du moins un fruit de leur

ROWLES. 1609.

disgrace, en rétablissant leur santé. Les Habitans leur parurent d'abord fort civils, & ne marquerent point d'éloignement pour lier commerce avec eux. Le Roi même donna l'exemple à ses sujets, par la bonté & les caresses avec lesquelles il reçut plusieurs fois les Marchands.

Les Anglois sont trahis par les Négres, & perdent leur Capitaine.

Rowles se fiant trop aux apparences, voulut rendre une visite à ce Prince, accompagné de Richard Reve, principal Facteur, de *Jeffery Carlet* & de trois autres. *Samuel Bradshaw*, qui avoit été plusieurs fois employé à cette Cour barbare, eut le bonheur de se trouver occupé par d'autres soins qui ne lui permirent pas de suivre le Capitaine. Ce fut une faveur singuliere de la Fortune; car les Insulaires avoient médité une trahison qu'ils étoient prêts de faire éclater. A peine Rowles & son cortége eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Barbares, qui les enleverent sans résistance. Les Matelots de la Chaloupe, perdant l'espérance de les secourir, n'eurent rien de si pressant que de s'éloigner à force de rames; mais il ne leur fut pas même aisé de regagner le Vaisseau. Une multitude de Pares & de grandes Barques sortant de la Riviere, avec de grands cris, s'avancerent impétueusement pour leur couper le

passage, & ne balancerent pas même à s'approcher du Vaisseau, dans la résolution de l'attaquer. Les fléches & les dards formerent aussi-tôt une épaisse nuée. Dans la confusion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés, sans pouvoir s'en garantir. Mais ayant enfin disposé leur artillerie, ils coulerent à fond, dès les premiers coups, six ou sept des plus grandes Barques. Cette exécution refroidit bien-tôt toutes les autres, qui se retirerent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

ROWLES. 1609.

Leur Vaisseau est attaqué.

Cependant le Capitaine demeuroit prisonnier, avec ses trois compagnons. Loin d'espérer leur liberté, Bradshaw, qui devenoit après lui le Commandant du Vaisseau, conçut que les Sauvages s'étant soulevés sans prétexte, il n'y avoit que de nouvelles perfidies à se promettre d'eux, & que la plus sûre ressource étoit la fuite la plus prompte. Une autre disgrace, qui survint pour accabler les Anglois, ne leur permit pas de délibérer plus long-tems. Sept hommes moururent presque subitement, sans qu'on en pût soupçonner d'autre cause que la force de quelque poison, que les Négres avoient lancé avec leurs fléches & leurs dards. On prit donc le parti de

Mort subite de sept Anglois.

ROWLES. 1609. lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de chercher une autre Baye de la même Isle, & des Habitans plus traitables; car le vent ne permettoit point encore de s'abandonner à la haute mer. Mais avant qu'on fût prêt à partir, les Sauvages se firent voir encore dans une multitude de Barques; & s'approcherent si subitement du Vaisseau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fleches avant que l'artillerie pût être appareillée. Cependant la crainte de ces terribles armes les fit retourner au même instant vers le rivage. Ils y descendirent avec la même précipitation, comme si la vûe de la terre & le soin qu'ils eurent aussi-tôt de se rassembler, les eût rendus plus hardis & plus forts. Bradshaw bien instruit de leur malignité, & ne doutant pas qu'ils ne lui préparassent quelque nouvel outrage pendant la nuit, résolut d'employer l'artifice à son tour. Il s'approcha de la Côte par un mouvement presqu'imperceptible; & lorsqu'il se crut à la portée du canon & de la mousqueterie, il fit une décharge, qui éclaircit aussi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent saisis, à la vûe de tant de morts & de blessés qui tomberent parmi eux, leur fit abandonner le rivage en poussant d'affreux hurlemens.

Nouvelle attaque des Négres.

L'artillerie les met en fuite.

ROWLES. 1609.

Après ces nouvelles hostilités, les Anglois desespererent de trouver, dans l'Isle, une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fussent pas répandues. Ils se mirent en Mer, au mépris de tous les dangers; &, de quelque fortune qu'ils fussent menacés, ils dirigerent leur course vers Socotra. Mais tous leurs efforts ne purent résister aux vents, qui les jetterent, après une infinité d'agitations, sur la Côte d'Arabie. Ils y mouillerent le 4 de Juin. La Mousson de l'Hyver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent gagner Cambaye; & la Côte, où ils se trouvoient, ne leur présentoit aucun Port qui pût leur servir d'azile dans cette saison. Après avoir passé quatre jours à délibérer sur leur situation, sans cesse allarmés par des orages dont rien ne les mettoit à couvert sur leurs ancres, ils suivirent le conseil de Griffon Maurice leur Pilote, qui leur proposa de tourner leurs voiles vers Achin. Ce Port ne pouvant être sans quelques Guzarates, Bradshaw se promit d'y vendre ses marchandises. On y arriva le 27 Juillet, après une navigation moins dangereuse que pénible. Bradshaw fut sept jours entiers, sans pouvoir obtenir audience du Roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un

Les Anglois sont jettés sur la Côte d'Arabie.

ROWLES. riche préſent. Les obſtacles vinrent des
1609. Hollandois, qui dans la vûe de s'attirer
Jalouſie des Hollandois. tout le commerce de l'Inde, n'épargnerent rien pour nuire aux Anglois. L'Auteur, avec l'indifférence ordinaire des Marchands pour tout ce qui n'a point de rapport à leurs intérêts, négligea de prendre des informations ſur les affaires du Pays, quoique l'occaſion s'en offrît ſi naturellement. Bradshaw, dit-il en
Commerce d'Achin. peu de mots, parut à la Cour, eut quelques conférences avec les Marchands d'Achin, & fit enſuite ſon commerce avec les Guzarates, auſquels il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du *Baſta* blanc & noir, qui eſt le drap de l'Iſle.

Après avoir paſſé quelque tems dans le Port d'Achin, les Anglois ſe rendirent
Commerce de Priaman à Priaman, où la facilité & les avantages qu'ils trouverent dans le commerce, devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient eſſuyées. Ils firent leur cargaiſon de poivre; & la ſeule difficulté, qui prolongea un peu leurs affaires, fut une mutinerie de leurs Matelots, dont Bradshaw ne put arrêter l'inſolence que par des excès de ménagement. Le Pilote du Vaiſſeau, moins tempérant qu'il n'étoit convenable à ſon âge & à ſon emploi,

mourut d'une maladie qui fut attribuée à ses excès. Aussi-tôt que le Bâtiment fut chargé, Bradshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un Jonc Chinois, avec un reste de marchandises de l'Europe, dont il n'avoit pû se défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour il leva l'ancre pour retourner en Angleterre. On étoit alors au mois de Février 1610; c'est-à-dire, que pendant plus de sept mois que les Anglois passerent dans l'Isle de Sumatra, l'Auteur de cette Relation, qui est Bradshaw même, ne fit pas la moindre remarque pour enrichir son Journal.

ROWLES. 1609.

1610.

Retour de l'Union en Europe.

On n'a point d'autres lumieres sur le retour & l'infortune du Vaisseau Anglois que celles qu'on peut tirer de deux Lettres, l'une de Morlaix en France, l'autre d'Andierne, toutes deux publiées dans le Recueil de Purchas.

La premiere, dattée du 21 de Février 1611, est de *Bernard Couper*, qui écrivoit à *Thomas Hide* son beau-frere, Marchand de Londres. Il lui marque que se trouvant alors à Morlaix, il avoit reçu, le même jour, d'un lieu nommé (a) *Odwen*, une Lettre de *Guillaume Badget*, Irlandois habitué dans ce lieu, par laquelle il apprenoit que » l'*Union*, » Vaisseau de la Compagnie d'Angle-

Lumieres qu'on a sur son infortune.

(a) C'est Andierne.

ROWLES. 1610. » terre, avoit échoué sur cette Côte; » que les Habitans y ayant envoyé deux » Barques, l'avoient trouvé richement » chargé de poivre & d'autres marchandises des Indes; qu'il n'y restoit que » quatre hommes en vie, dont l'un étoit » Indien, & qu'ils étoient si foibles qu'a- » peine pouvoient ils parler: que les » deux Barques françoises étoient parvenues à conduire le Bâtiment dans la » Rade d'Odwen: que les habitans après » avoir débarqué une partie des marchandises, s'étoient chargés de faire » tenir sa Lettre aux Marchands Anglois de Morlaix, pour les presser d'aller prendre possession de ces richesses » au nom de la Compagnie d'Angleterre «. Couper ajoutoit que cette nouvelle ayant été confirmée par une Lettre du Bailli de Quimper, il s'étoit hâté pour en rendre l'avis plus certain, de faire partir trois copies de celles de Badget, par autant de Barques, parce que le moindre délai devoit faire craindre que les Payſans de la Basse-Bretagne ne s'attribuassent le droit de s'emparer des marchandises: qu'il falloit nécessairement s'adresser à la Cour de France, & que cette affaire lui paroissoit fort épineuse: qu'il étoit résolu de se rendre à Odwen, avec un autre Anglois nommé

Détail tiré d'une lettre de Couper.

ROWLES. 1610.

Richard Roberts, pour s'assurer de l'état du Vaisseau par leurs propres yeux, & rendre à la Compagnie tous les services qui dépendroient d'eux : qu'on prétendoit que le Bâtiment étoit de quatre cens tonneaux & de trois ponts ; qu'il appréhendoit beaucoup de le trouver déja tout-à-fait dépouillé : qu'il entreprenoit le voyage d'Odwen sur les instances de Badget & du Bailli de Quimper, mais plus ardemment encore par la considération qu'il croyoit devoir à la Compagnie : qu'aussi se flattoit-il qu'elle auroit égard aux frais dans lesquels il alloit s'engager, d'autant plus qu'il avoit déja fait avancer de l'argent, & mis en mouvement quelques amis pour récompenser ceux qui avoient sauvé le Vaisseau, & qui devoient veiller à la conservation des marchandises : que malgré les précautions qu'il avoit prises, il ne laissoit pas de souhaiter qu'on envoyât quelqu'un de Londres, par la voie de Rouen, avec les fonds nécessaires ; parce que Morlaix n'étoit point une Ville où la communication de l'argent fût aisée par des Lettres de Change : enfin que les noms des quatre personnes vivantes étoient *Edmond White Thomas Duckanton*, *Samuel Smith*, & l'Indien ; que leur vie étoit encore fort mal assu-

ROWLES. 1610. rée; qu'ils manquoient d'argent, & qu'ils n'avoient pas le pouvoir de disposer de leurs propres marchandises.

Détail d'une lettre de Wotton. La seconde Lettre, dattée du mois de Mars 1611, est de *William Wotton*, qui s'étoit trouvé à Andierne, tandis que l'Union étoit dans cette Baye. Voici ses propres termes. » Le 8 de Février, je » partis de Bordeaux sur le *Polo-Hend*; » & le 11, je perdis mon mât d'avant & » mon gouvernail. La nuit du même » jour je relachai à *Oldesycarre*. Le 13, » deux Barques Françoises sauverent » l'*Union*, qui avoit échoué sur des » rocs. Le 14, je me rendis à bord de ce » Bâtiment, & j'en amenai au rivage » *Samuel Smith*, *Thomas Duckmanton* » & M. *Edmont White*. Le 15, j'enga- » geai *Guillaume Badget*, mon Mar- » chand, à donner avis de cette triste » nouvelle aux Anglois de Morlaix. La » Lettre partit le 18, & je payai deux » écus pour le port. Un Indien, qui étoit » avec les trois Anglois sur le Vaisseau, » mourut le 18, & je le fis enterrer le » même jour. Le 21, M. White mourut » aussi, & je lui rendis le même office. » Le 22, MM. *Roberts* & *Couper* arrive- » rent de Morlaix. Je partis le 2 de Mars, » & j'arrivai la nuit suivante à l'Isle de » Wight, &c.

ROWLES. 1610.

Ces deux Lettres sont suivies d'une explication que Purchas se procura sans doute par ses propres soins. Après les dommages que le Vaisseau avoit essuyés en Bretagne, il y resta deux cens tonneaux de poivre, une certaine quantité de Benjoin, & quelques étoffes de soie de la Chine, que Bradshaw avoit achetées à *Tekou*, dans l'Isle de Sumatra, d'un Bâtiment Chinois que la tempête y avoit jetté. En allant aux Indes, l'Union avoit touché à Saldanna, où il s'étoit arrêté pour construire sa Pinace. Il avoit perdu son Capitaine dans l'Isle de Madagascar, & plusieurs de ses gens à Zanzibar. Il avoit fait sa cargaison de poivre à Achin, à Priaman, à Passeman & à Tekou. A son retour il avoit rencontré le Capitaine Henri Middleton, à qui il avoit remis plusieurs caisses d'argent monnoyé. Il n'avoit alors que trente-six hommes en bonne santé. Ensuite, ayant manqué l'Isle de Sainte Helene, la plus grande partie de son Equipage avoit été emportée par diverses maladies, après avoir passé le Cap-Verd. Dix Anglois & quatre Guzarates, qui étoient à l'extrémité, avoient demandé instamment d'être reçus sur une Barque de Bristol qu'ils avoient rencontrée, & ce changement leur avoit sau-

Autres explications recueillies.

ROWLES. 1610.

vé la vie. On a vû à quel nombre le reste étoit réduit en arrivant sur la Côte de Bretagne. M. Simonson, habile Constructeur de Vaisseaux, qui fut envoyé de Londres pour examiner l'Union & pour le radouber, s'il étoit possible, le déclara incapable de servir plus longtems. On n'en sauva que l'artillerie, les marchandises & les meubles. De soixante-dix-sept Anglois qui composoient l'Equipage à son départ de Londres, il n'en revint que neuf en Angleterre, & trois Guzarates; en y comprenant ceux qui étoient passés sur la Barque de Bristol, & qui étoient échapés à la mort.

Tristes restes de l'Union.

CHAPITRE IX.

Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609.

DAVID MIDDLETON. 1609.

DAns les vûes qui avoient fait équiper l'*Ascension* & l'*Union*, si l'on étoit fort éloigné de s'attendre à leur naufrage, on ne comptoit pas non plus de les revoir aussi-tôt que les bâtimens ordinaires de la Compagnie. Comme il étoit important de leur fournir des prétextes pour s'arrêter long-tems aux Indes, & pour chercher les moyens d'exécuter leur principale Commission.

Raison de ce voyage.

la Compagnie, sans même attendre le retour de *Keeling*, mit en Mer l'*Expédition*, sous la conduite du Capitaine David Middleton, & le chargea de marchandises qu'il devoit porter à Sharpey, avec ordre, s'il avoit épuisé les siennes, de faire le commerce de ce supplément dans les Pays & les Ports qu'il n'auroit point encore visités. L'Ascension approchoit alors de sa catastrophe; & l'Union, trop abbatu par la séparation de son Amiral, par la perte de son Capitaine & par les disgraces de sa navigation, pour oser former des entreprises incertaines, se hâtoit de finir ses affaires, dans une aveugle impatience de venir chercher le précipice qui l'attendoit en Europe. Mais la confiance de la Compagnie ne laissant pas d'être établie sur des fondemens raisonnables, elle fit partir Middleton le 24 d'Avril, 1609.

DAVID MIDDLETON. 1609.

Dès le 13 de Mai, il eut la vûe de *Forte ventura*, & de *Lancerota*. Le 10 d'Août il relacha dans la Baye de Saldanna, où il ne s'arrêta que jusqu'au 18, pour renouveller ses provisions. Enfin, il arriva au Port de Bantam le 7 de Décembre, après avoir manqué pendant la nuit l'Amiral Keeling, qui devoit avoir passé fort près de lui entre

Départ du Vaisseau l'Expédition.

DAVID. MIDDLETON. Madagascar & le Continent.

1609. Dans l'étonnement de ne recevoir aucune nouvelle de l'Ascension & de l'Union, il ne perdit point un moment pour débarquer le fer qu'il apportoit au Comptoir de Bantam; &, sans se donner même le tems de construire sa Pinace, il résolut d'aller chercher des informations plus heureuses jusqu'aux Moluques. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir usé du pouvoir qu'il avoit reçu de la Compagnie, pour laisser M. Henfworth à la tête du Comptoir. Et comprenant que dans un nouvel office, parmi des Anglois qu'il ne connoissoit pas plus que les Javans, il avoit besoin de quelques personnes de confiance, il lui donna, quoiqu'à regret, trois de ses propres amis pour conseil & pour cortége. Ce changement ne supposoit pas que la Compagnie fût mécontente de Spalding; mais comme il avoit fait un long séjour dans l'Inde, & qu'il en sçavoit fort bien la langue, Middleton se crut intéressé, pour le succès de sa Commission, à se l'associer en qualité de Conseiller & d'Interprete. Ainsi, dans ce partage, Henfworth, loin de regarder l'Emploi dont il étoit revêtu comme une préférence, s'affligea de ne pouvoir rendre, sur le Vaisseau, les ser-

Il se hâte quitter Bantam, pour exécuter sa commission.

Il prend Spalding pour Interprete.

ices qu'on y attendoit de Spalding. D'ailleurs l'état du Comptoir n'étoit as tranquille. Le Miniſtre de Bantam, ans ceſſe excité par les Hollandois, voit augmenté les droits d'entrée pour es marchandiſes Angloiſes. Henſworth ut chargé par Middleton de déclarer à a Cour, qu'il ne ſe ſoumettroit pas vo- ontairement à cette injuſtice; & que le oi pouvoit uſer de ſon autorité pour ontraindre les Anglois; mais qu'il ne evoit jamais compter ſur leur conſen- ement.

DAVID MIDDLETON. 1609.

Middleton remit à la voile, le 18 de Décembre, dans le deſſein de ſe rendre droit aux Moluques. Le vent lui fut ſi avorable juſqu'au 27, que le même our il paſſa les Détroits de *Deſolam*. Mais il fut enſuite arrêté, pendant dix jours entiers, par un calme d'autant plus inſurportable, qu'étant ſous la Li- ne il eſſuya des ardeurs exceſſives; ans compter que doutant de la Mouſſon d'Oueſt, il ſe voyoit menacé, ſi elle lui manquoit, de ne pouvoir continuer ſa navigation. Cependant il fut aſſez heu- reux pour arriver le 8 de Janvier devant la Ville de *Button*. Après l'accueil favo- rable que les Anglois avoient reçu tant de fois dans cette Iſle, il ne balança point à faire demander des nouvelles

Il arrive à Button qu'il trouve en guerre.

DAVID MIDDLETON. 1609.

du Roi & de la famille royale. On lui apprit que ce Prince étoit engagé dans une furieuse guerre avec ses voisins, & qu'ayant rassemblé toutes ses forces, il avoit laissé peu d'Habitans dans sa Capitale. Loin d'y jetter l'ancre, la crainte de s'exposer à des propositions de secours qu'il auroit été difficile de refuser, fit faire tant de diligence aux Anglois, qu'ils passerent les Détroits avant la fin du jour. Cependant ils ne purent éviter, le lendemain, la rencontre du Roi de Button avec toute son armée. Ce Prince ayant apperçu le Vaisseau, détacha un petit Pare pour s'informer de quelle Nation il étoit. Middleton ne cacha point qu'il étoit Anglois; mais parlant de ses affaires avec la chaleur d'un homme fort empressé, il demanda seulement s'il y avoit de l'eau dans quelque lieu voisin. On lui montra un endroit de la Côte où elle étoit en abondance. Il fut surpris, en s'en approchant, de se voir suivi de toute la Flotte Indienne. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'un nouveau Pare vint lui faire un compliment de la part du Roi, & le prier d'envoyer quelqu'un à ce Prince, pour l'entretenir des affaires de l'Europe. Spalding, qui se rendit aussi-tôt sur la Caricole royale, revint une heure après. Le Roi faisoit

Les Anglois rencontrent la Flotte du Roi de Button.

DAVID MIDDLETON. 1609.

prier Middleton de ne pas précipiter son départ, & promettoit de le venir voir dès le jour suivant.

Il y vint effectivement ; & les Anglois le reçurent avec un grand festin, lui & tous les Nobles de son cortége. Ensuite lui ayant fait un présent assez considérable, ils paroissoient se disposer à lever l'ancre, lorsque le Roi se mit à pleurer avec d'autres marques d'une vive affliction. Middleton lui demanda la cause de son chagrin. Il répondit que les Anglois l'accuseroient sans doute de mauvaise foi, en voyant qu'il n'avoit point de marchandises à leur offrir : qu'il y avoit quatre mois que sa maison, où il avoit ramassé une grande quantité de noix & de fleur de muscade, de girofle, de bois de sandal, & d'étoffes du Pays, avoit été détruite jusqu'aux fondemens par une incendie, qu'il y avoit perdu, avec tant de richesses, une grande partie de ses femmes ; mais que toutes ces pertes le touchoient moins que de ne pouvoir exécuter la parole qu'il avoit donnée aux Anglois de tenir des marchandises prêtes pour leur arrivée, surtout lorsqu'il faisoit réflexion qu'ils avoient équippé un Vaisseau à grands frais & traversé les mers dans cette espérance : qu'il étoit actuelle-

Visite qu'ils reçoivent de ce Prince, & son entretien avec Middleton.

DAVID MIDDLETON. 1609.

ment occupé d'une grande guerre, avec toutes ſes forces, ce qui ne lui permettoit pas d'employer ſes Sujets à ramaſſer de nouvelles proviſions : que ſi le Vaiſſeau Anglois n'étoit point arrivé la veille, il auroit livré bataille le même jour à ſon Ennemi : enfin qu'il juroit par la tête de Mahomet, qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'exécuter plus fidellement ſes promeſſes. Après toutes ces excuſes, il fit voir à Middleton de quel côté la principale Ville de ſon Ennemi étoit ſituée ; & ſuppoſant que ſon Vaiſſeau n'en paſſeroit pas fort loin, il le conjura d'y lâcher en paſſant quelques bordées de ſon artillerie. Middleton lui répondit que les Anglois étoient Etrangers dans l'Inde, & que ne connoiſſant pas même ſes Ennemis, ils ne pouvoient les attaquer ſans ſe rendre coupables d'une injuſtice ; mais que ſi quelqu'un entreprenoit de nuire à ſes Sujets tandis que le Vaiſſeau étoit ſur ſes Côtes, les Anglois employeroient toutes leurs forces pour la défenſe d'une Nation dont ils connoiſſoient la juſtice & la bonté. Cette réponſe parut ſatisfaire le Roi. Il retourna ſur ſa Flotte, qui étoit compoſée d'environ quatre-vingt Caricoles, avec une infinité de Pares. Au même inſtant, les Anglois leverent l'ancre.

Priere qu'il fait aux Anglois.

Leur réponſe.

Le

DAVID MIDDLETON. 1610.

Le 24 Janvier 1610, ils arriverent à l'Isle de *Bangaie*, d'où la crainte de quelque Ennemi avoit chassé le Roi & la plûpart de ses Sujets. Middleton ne put se procurer des informations certaines sur cet événement. Cependant le Directeur d'un Vaisseau Hollandois, qui se trouvoit dans le Port, lui dit qu'autant qu'il en avoit pû juger par diverses circonstances, l'Ennemi de cette Isle étoit le Roi de *Macassar*, & que la raison qui avoit fait fuir le Roi de Bangaie, qui étoit Gentil, étoit la crainte d'être forcé à recevoir le Mahométisme. Middleton se persuada au contraire que c'étoient les Hollandois mêmes qui avoient rendu l'Isle deserte par leurs menaces, & par l'entrepriſe d'y bâtir un Fort. A la vérité ils avoient abandonné ce dessein, lorsqu'après la fuite des Insulaires il n'étoit resté presque personne à soumettre. Mais quoiqu'ils n'eussent point alors de Vaisseaux dans le Port, & que le Comptoir ne fût composé que de quatre Marchands, ce seul Directeur avoit pris un tel ascendant, qu'aucun Indien n'auroit eu la hardiesse de lui déplaire. Il avoit deux maisons remplies de femmes, qu'il avoit choisies entre les plus jolies de l'Isle, & un grand nombre d'Esclaves des deux

Ils arrivent dans l'Isle de Bangaie.

Raison qui en avoit fait fuir le Roi.

Autorité & caractere singulier d'un Directeur Hollandois.

DAVID MIDDLETON. 1610.

sexes. Son caractere d'ailleurs étoit d'aimer toutes sortes d'amusemens ; &, pendant quelques jours que les Anglois passerent dans l'Isle à se rafraîchir, ils lui trouverent l'humeur fort agréable. Il passoit les jours entiers à se rejouir au milieu de ses femmes. La danse & le chant étoient ses passions favorites après celles de la bonne chere & de l'amour. Comme il étoit fort bel homme, il prénoit plaisir à se tenir presque nud, suivant l'usage du Pays. Sa puissance étoit si bien établie, qu'il s'étoit rendu comme indépendant des Hollandois mêmes. Le lieu de sa demeure étoit assez voisin d'Amboyne : mais si le Gouverneur Hollandois de cette Ville avoit besoin de lui parler, il falloit qu'il lui envoyât deux Facteurs en ôtage jusqu'à son retour. Cette excessive autorité venoit particulierement de la confiance que le Roi de Ternate avoit eue pour lui. Ce Prince l'avoit chargé de lever les Tributs en son nom dans toutes les Isles de sa dépendance, & souvent le petit Monarque Hollandois ne lui remettoit que ce qu'il jugeoit à propos.

Les Anglois trouverent dans l'Isle de Bangaie des rafraîchissemens délicieux. Ils étoient en état de les goûter. Les maladies avoient tellement respecté leur

Vaisseau, qu'après une si longue navigation, ils se portoient mieux qu'à leur départ d'Angleterre. Ils remirent à la voile le 9 de Janvier. Le vent étoit assez favorable ; mais toute la nuit ils furent emportés au Sud par des courans si impétueux, qu'ils perdirent quinze lieues sans avoir pu se reconnoître. Ce contre-tems obligea le Capitaine d'abandonner son dessein, pour les Moluques, & de porter vers les Isles de Banda, qu'il découvrit le 5 de Février. On redoubla les efforts pour y aborder avant la nuit. Mais en approchant du rivage, Middleton se fit précéder par son Esquif, pour recevoir des informations de quelques Habitans attachés aux Anglois. Ils lui firent répondre que les Hollandois ne laissoient entrer aucun Vaisseau étranger dans la Rade ; que s'il s'exposoit à tomber entre leurs mains, ils prendroient sur son Vaisseau tout ce qui conviendroit à leurs besoins, & se feroient eux-mêmes les arbitres du prix : que lorsqu'il arrivoit quelques Joncs avec des marchandises propres à ces Isles, ils les arrêtoient sans leur permettre de parler aux Habitans, & les conduisoient derriere le Château, sous leur propre artillerie ; de sorte qu'il n'en sortoit pas un Matelot sur lequel

DAVID MIDDLETON. 1610.

Les Anglois sont trompés par les courans.

Tyrannie des Hollandois à Banda.

DAVID MIDDLETON. 1610.

on ne tirât presqu'à coup sûr, & qu'il y avoit alors quinze grands Joncs, qui étoient retenus dans cet esclavage.

Un si triste recit, joint au chagrin de n'apprendre aucune nouvelle de l'*Ascension* & de l'*Union*, fit regretter à Middleton d'avoir pénétré si loin dans ces Mers. On n'avoit pas manqué de l'informer à Bantam de tous les outrages que Keeling avoit essuyés à Banda; mais il s'étoit flatté que s'il y trouvoit Sharpey & Rowles, leurs trois Vaisseaux réunis seroient en état de se faire respecter. Cependant il n'en prit pas moins la résolution de se présenter dans la Rade, en bonne posture. Le Gouverneur du Château jugeant à cette hardiesse que c'étoit quelque Bâtiment Hollandois, envoya au-devant de lui une Pinace de trente tonneaux. Mais aussitôt qu'elle l'eut reconnu pour un Anglois, elle s'arrêta vis-à-vis de lui; & retournant sur ses traces, elle ne lui laissa pas même le moyen d'entrer dans la moindre explication.

Sage conduite de Middleton.

Après avoir passé le reste du jour à l'ancre, il s'avança vis-à-vis de Lantor. Son intention étoit de feindre qu'il ignoroit la conduite & les dispositions des Hollandois. Il salua la Ville de toute son artillerie; & sans marquer aucune dé-

fiance, il alla mouiller si proche de leurs Vaisseaux, qu'il étoit à la portée du canon. Il lui vint aussi-tôt une Barque du Gouverneur, qui lui proposa d'entrer dans le Port, & de descendre ensuite au rivage, pour y montrer sa Commission. Middleton répondit qu'il ne faisoit qu'arriver dans cette Mer, & qu'en se présentant aux Isles de Banda, il avoit cru se trouver dans un Pays libre; mais que ne dépendant en effet de personne, il ne vouloit montrer sa Commission & s'ouvrir sur ses affaires, ni au Gouverneur, ni à personne au monde. On lui demanda si son Vaisseau étoit en marchandise ou en guerre. Sa réponse fut qu'il payeroit fidellement tout ce qu'il prendroit. A quelques menaces qu'on osa lui faire, il répondit encore que rien ne l'empêcheroit de demeurer sur ses ancres, & que si l'on entreprenoit de s'y opposer, il prendroit le parti de se défendre. Les Hollandois le quitterent avec de vives marques d'indignation & de colere.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Sa réponse aux Députés du Gouverneur.

Les Insulaires reçoivent bien le Vaisseau Anglois.

A peine furent-ils partis, qu'ils vint à bord une multitude d'Insulaires, qui féliciterent les Anglois de leur arrivée. Middleton apprit d'eux l'état des affaires du Pays. Les Habitans auroient souhaité d'entrer en commerce avec lui,

DAVID MIDDLETON. 1610.

s'ils n'eussent été retenus par la crainte des Hollandois, avec lesquels ils vivoient alors tranquillement. Mais ceux de Puloway & de Pulorin étoient moins d'accord avec le Gouverneur. Middleton croyant pouvoir tirer quelque avantage de cette mesintelligence, chargea Spalding d'entretenir en particulier un Insulaire de Puloway, qui se trouvoit à bord avec les autres, & de lui offrir une récompense, s'il vouloit assurer les Habitans de son Isle que les Anglois payeroient les épices en marchandises ou en argent; qu'ils prendroient sur eux le soin de les transporter dans leur Bâtiment; & que n'ayant pas beaucoup de mesures à garder avec les Hollandois, ils trouveroient le moyen d'achever leur cargaison. En effet, ne reconnoissant point d'autres droits que ceux du commerce, Middleton étoit résolu de les exercer sans ménagement.

Dispute fort vive des Hollandois avec Middleton.

Le matin du jour suivant, il vit arriver deux Barques: l'une venoit du Château; & l'autre de la part du Vice-Amiral, avec des ordres absolus pour le Capitaine Anglois, d'entrer dans le Port. Middleton retint les Hollandois à dîner. Après les avoir traités civilement, il leur déclara qu'il ne changeroit point de poste, & qu'il étoit résolu d'en

courir tous les risques : que les deux Nations étant amies en Europe, ils ne pouvoit craindre raisonnablement que les Hollandois vouluſſent commencer la guerre aux Indes ; & que s'ils avoient réellement cette vûe, ce n'étoit pas un particulier tel que lui qui devoit se conduire dans cette supposition. Malgré ces discours, l'Officier qui commandoit la Barque du Gouverneur, lui dit ouvertement qu'il ne devoit pas s'arrêter dans le lieu où il avoit jetté l'ancre, & que s'il continuoit d'y demeurer, on étoit résolu de l'en chasser par force. « J'y demeurerai, repliqua Middleton, aussi » long-tems que le lieu me paroîtra commode, parce que je n'ai pas d'autre » regle à suivre que ma commodité ; » & lorsque je commencerai à me trouver mal ici, j'irai me placer dans le » meilleur endroit du Port ». Les Hollandois répondirent que le Pays leur appartenoit. « Eh bien ! leur dit Middleton, j'en suis donc ici plus en sûreté, car je suis dans le Pays des amis » du mien ». Ils le quitterent fort mécontens.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Avant la fin du jour, il débarqua quelques pieces d'artillerie pour les faire conduire sur le penchant d'une colline, derriere le Vaisseau ; & se propo-

Préparatifs des Anglois pour se défendre.

DAVID MIDDLETON. 1610.

sant d'y faire quelques retranchemens, il comptoit d'être en état de se défendre avec ce double soutien. Mais comme il avoit donné ordre en même tems de sonder la Rade autour de lui, il y trouva tant de rocs, & le fond si dangereux, que cette découverte le fit changer de pensée. Il fit rentrer à bord deux pieces de canon, qui étoient déja sur le rivage; &, le lendemain, il envoya Spalding, dans l'Esquif, au Gouverneur du Château, avec une Lettre, à laquelle il lui défendit de rien ajoûter de bouche. Elle a paru digne d'être conservée.

Middleton écrit au Gouverneur.

« SI vous considérez avec un peu de » réflexion que vous avez ici beau- » coup d'ennemis & peu d'amis, que je » suis Chrétien, & que vous avez be- » soin de quantité de choses que j'ai sur » mon Vaisseau, vous ne rejetterez pas » l'offre que je vous fais de vous accom- » moder de ce qui vous est nécessaire. » Nos Princes étant amis en Europe, je » serois fâché que leurs sujets eussent » ici quelque différend. A l'égard de » l'ordre que vous m'avez envoyé d'al- » ler jetter l'ancre sous le canon de vo- » tre Château, je crois avoir ici le pri- » vilége que nos Princes accordent mu-

» tuellement à leurs sujets, d'aller & de
» venir sans obstacle dans les lieux où
» ils s'attribuent quelque pouvoir, &
» de s'arrêter dans les Rades, quand
» il ne leur plaît pas d'entrer dans les
» Ports. Par rapport à ma Commission,
» que vous souhaitez de voir, je suis
» homme d'une naissance qui ne doit
» rien à la vôtre; & quand vous vou-
» drez me traiter avec égalité, je ne
» refuserai pas de vous montrer ma
» Commission. Convenons seulement
» de nous trouver, ou sur l'eau, cha-
» cun dans une Barque également ar-
» mée, ou dans tout autre lieu qui ne
» m'éloigne pas plus de mes forces que
» vous ne le serez des vôtres. Mais pour-
» quoi tant d'embarras dans nos préli-
» minaires? S'il est vrai, comme on me
» l'a dit, que vous ayiez un Traité
» de commerce avec les Habitans de
» *Lantor*, supposez que je suis du nom-
» bre, & traitez-moi comme un Indien
» pour mon argent; je vous en aurai
» de l'obligation, car il me sera toujours
» plus agréable de commercer avec vous
» qu'avec eux. D'ailleurs, comme vous
» êtes en guerre avec les Isles de Pulo-
» way & de Pulorin, vous comprenez
» bien que j'en puis tirer des épices,
» sans que vous ayiez aucun moyen de

DAVID MIDDLETON. 1610.

» vous y oppoſer. Je vous demande ré-
» ponſe ſur tous ces articles, & je l'at-
» tens par les mains du Porteur de ma
» Lettre. En attendant, rien ne m'em-
» pêche d'être avec amitié, votre très-
» humble, &c. *Signé*, Middleton, ſur
» mon Vaiſſeau, le 7 Février 1610.

On refuſe de répondre à ſa lettre; mais on fait des menaces terribles.

Spalding & ſon cortége furent reçus civilement au Château, & conduits au Gouverneur, qui étoit alors à délibérer avec ſon Conſeil. La Lettre de Middleton fut ouverte & lue dans l'Aſſemblée. On refuſa d'y répondre par écrit; mais le Gouverneur ne fit pas difficulté d'apprendre à Spalding quelles étoient les réſolutions du Conſeil. Les Hollandois avoient dans le Port trois grands Bâtimens, chacun de mille tonneaux, & trois Pinaces, chacune de trente. Un des trois Vaiſſeaux, nommé *le grand Soleil*, étant deſormais hors d'état de ſervir, ils devoient le faire approcher du Vaiſſeau Anglois juſqu'à l'abordage, y mettre le feu dans cette ſituation, & le faire ſauter avec trente barils de poudre qu'ils y avoient déja portés. Dans cette vûe, ils avoient nommé les gens qui devoient le conduire hors du Port, & préparé les chaînes qu'ils devoient employer en abordant les Anglois. Pluſieurs Barques étoient prêtes à le ſui-

re, pour recevoir ceux qui devoient
e conduire, auſſi-tôt qu'ils l'auroient
ien embraſé & qu'ils verroient le feu
prêt à gagner la poudre. Pendant cette
exécution, les deux autres Bâtimens de-
voient s'approcher des Anglois à la por-
tée du mouſquet, pour les battre de leur
artillerie; & pluſieurs grandes Barques
avoient ordre de voltiger à l'entour,
en les harcelant encore avec les fleches
& les balles.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Quoiqu'il y eût peut-être plus d'affe-
ctation que de réalité dans ce récit, on
ne manqua point de le confirmer par
divers mouvemens qui pouvoient lui
donner de la vraiſemblance. Spalding
voyant les préparatifs qui ſe faiſoient
ſur le grand Soleil, ſe hâta de porter
toutes ces nouvelles à bord. Middleton
en fut ſérieuſement allarmé. Il crut de-
voir renoncer à ſa fierté, & deſcendre
promptement au rivage, pour s'expli-
quer avec le Gouverneur, avant que
les hoſtilités fuſſent commencées. Il prit
ſa Commiſſion; & s'étant mis dans ſa
Chaloupe, avec le Pavillon d'Angle-
terre, il fit avertir le Gouverneur, en
touchant à terre, qu'il lui demandoit
quelques momens d'entretien. Au mê-
me moment, il fut ſurpris de le voir ſor-
tir du Château, & venir à ſa rencontre

Middleton ſe laiſſe effrayer, & deſcend à terre.

DAVID. MIDDLETON. 1610.

avec ſes principaux Officiers. Trois cens Soldats qui formoient la garniſon, ſe rangerent en haie juſqu'à la Mer. Le canon du Château ſe fit entendre, & la garniſon fit trois décharges de ſa mouſqueterie. Ce fut avec cette pompe que Middleton fut conduit à la maiſon du Gouverneur, qui lui avoit fait prendre la droite en marchant, & qui lui avoit rendu tous les honneurs. Ils s'aſſirent tous deux dans la chambre du Conſeil, ſur deux fauteuils, qui ſembloient avoir été préparés, car tout le reſte de l'Aſſemblée fut placé ſur des bancs. Le Gouverneur abuſa de la facilité qu'il avoit à parler, pour faire quantité de complimens aux Anglois ſur leur arrivée, mais ſans toucher au ſujet de leur querelle. Middleton impatient l'interrompit; &, tirant ſa Commiſſion, il lui dit que n'ayant pû lui perſuader qu'il n'étoit point un Pirate, il avoit pris le parti de lui en apporter des preuves. Alors il montra le papier qui contenoit ſes pouvoirs: il en lut rapidement la premiere ligne; & comme s'il n'eût pu douter qu'on ne fût ſatisfait de cet exorde, il remit le papier dans ſa poche.

Accueil qu'il reçoit.

Toute l'Aſſemblée ſe récria auſſitôt, & demanda la lecture entiere de la Commiſſion. Middleton répondit d'un air

On s'accorde en apparence.

ferme, qu'il n'y consentiroit pas, tant qu'il lui resteroit un souffle de vie: qu'il lui suffisoit d'avoir lu son nom & fait voir le Sceau d'Angleterre. Ensuite il se leva comme s'il n'eût plus pensé qu'à retourner au Vaisseau; mais on le pria de demeurer quelques momens. On entra dans quelques discours, les uns fort civils, d'autres moins mesurés. A la fin les Hollandois s'adoucirent, & firent apporter des rafraîchissemens. On but à la prospérité des deux Nations; après quoi le Gouverneur fit voir aux Anglois les logemens & les fortifications du Château. Tout y étoit en fort bon ordre, & bien fourni d'armes & de munitions.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Middleton n'ignorant pas que l'argent & les promesses applanissent les plus grandes difficultés, prit adroitement l'occasion d'offrir mille livres sterling pour obtenir la liberté de faire sa cargaison, & promit une chaîne d'or, qu'il portoit au-tour du col, à celui qui lui procureroit cette faveur. Il ajouta qu'il payeroit les épices au-dessus du prix ordinaire. Après avoir jetté ce fondement, il dit au Gouverneur que les Hollandois devant être enfin persuadés que son Bâtiment n'étoit point un Vaisseau de guerre, il ne feroit plus diffi-

Middleton promet d'entrer dans le Port.

DAVID MIDDLETON. 1610.

culté d'entrer dans le Port. On lui répondit qu'on étoit prêt à lui rendre toutes sortes de services. Comme la nuit approchoit, il prit congé de l'Assemblée. Tandis qu'il rentroit dans sa Chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie du Château, & les Vaisseaux qui étoient dans le Port le saluerent aussi à son passage.

Il y entre.

Le lendemain qui étoit le 8 de Février, il conduisit son Vaisseau entre le Château & les Bâtimens Hollandois. Il les salua de plusieurs décharges, auxquelles on répondit avec usure. Aussitôt qu'il eut mouillé l'ancre, le Gouverneur & ses principaux Officiers lui rendirent leur visite à bord. Ils y accepterent un dîner, qui fut accompagné de tous les témoignages possibles de confiance & de joie. On parla ensuite de cargaison; mais ni les raisons, ni les offres, ne purent faire obtenir aux Anglois la permission d'acheter une seule livre d'épices. La réponse du Gouverneur fut toujours qu'il n'accorderoit pas cette permission pour racheter sa vie. Middleton perdant l'espérance de se la procurer ouvertement, résolut de commencer par faire sa provision d'eau, & de tenter ensuite la fortune. Mais on ne lui permit pas même d'envoyer ses ton-

Il en sort mécontent.

neaux au rivage, sans qu'ils fussent accompagnés d'un Hollandois, pour observer si les gens du Vaisseau ne parloient point aux Habitans. Lorsque les tonneaux furent remplis, Spalding reçut ordre d'aller dire au Gouverneur que Middleton étoit résolu de partir. Les Hollandois parurent fort surpris; &, le vent étant Oueſt, ils ne purent s'imaginer quelle route les Anglois alloient prendre. Cependant, étant en effet sortis du Port, ils furent suivis par deux Barques Hollandoises, dont l'une s'approcha d'eux, & leur déclara de la part du Gouverneur qu'il leur défendoit d'aller dans aucune des Isles. Middleton répondit qu'il ne connoissoit point de droit au Gouverneur pour lui envoyer des ordres, & que loin de les recevoir, il alloit se rendre aussi vîte qu'il lui seroit possible à *Puloway*, d'où il consentoit que les Hollandois vinssent le chasser s'ils croyoient le pouvoir. La Barque ne fut pas plutôt rentrée dans le Port avec cette réponse, qu'il en sortit une Frégate, à voiles déployées. Middleton, résolu de combattre, assembla tous ses gens pour leur inspirer la même résolution. Il leur dit que s'ils vouloient le seconder avec un peu de courage, il se proposoit de visiter tou-

DAVID MIDDLETON. 1610.

Les Hollandois le poursuivent.

DAVID MIDDLETON 1610.

tes les Isles en dépit des Hollandois. Et joignant les libéralités aux exhortations, il leur promit, non-seulement de leur donner tout ce qui étoit à lui sur le Vaisseau, mais d'assurer pour toute leur vie une subsistance honnête à ceux qui auroient le malheur d'être estropiés.

Sa fermeté les oblige de se retirer.

L'ardeur du Capitaine en répandit une si vive dans l'Equipage, que tout le monde jura de hazarder sa vie pour l'intérêt de la Compagnie des Indes, & l'honneur de la Nation. Mais la Frégate voyant qu'on se préparoit à la bien recevoir, prit le parti de rentrer dans le Port. Tandis que les Anglois luttoient avec assez de difficulté contre le vent, l'Amiral, le Vice-Amiral & le Lieutenant du Château s'agiterent beaucoup sur les Bâtimens qui étoient dans le Port, sans que Middleton pût sçavoir quelles étoient leurs intentions. Lorsque le Vaisseau eut gagné le vent, & qu'il se trouva secondé par le courant qui alloit à l'Est-Nord-Est, il avança de si bonne grace, qu'étant bien-tôt proche de Puloway, Spalding fut envoyé dans la Chaloupe, avec cinq hommes, pour assurer les Habitans que les Anglois étoient partis du Château en querelle avec le Gouverneur, & qu'ils ve-

Il se rend à Puloway.

oient leur offrir d'acheter leurs épi- DAVID MIDDLETON.
es, argent comptant, s'ils n'aimoient
ieux des marchandises en échange. Il 1610.
ur promit aussi que le Capitaine des-
ndroit lui-même dans leur Isle, aussi-
ot qu'il auroit trouvé quelque endroit
r pour jetter l'ancre. Pendant l'absen- Regrets des Habitans de Lantor.
e de Spalding, il arriva deux Barques
e Lantor, qui demanderent aux An-
ois pourquoi ils avoient abandonné
ur Côte. On leur répondit que la for-
e du courant avoit emporté le Vais-
au, & qu'on n'avoit pas eu dessein
ailleurs d'aller plus loin qu'à Puloway,
ù l'on avoit déja député un Facteur,
our disposer cette Isle au commerce ;
ue si les Habitans de Lantor vouloient
endre leurs épices aux Anglois, plutôt
u'aux Hollandois qui n'étoient venus
ue pour s'emparer de leur Pays, on
rendroit tout ce que cette Ville avoit
ctuellement dans ses magasins, & l'on
'épargneroit rien pour la rendre con-
tente du marché. Les Indiens des deux
Barques partirent fort satisfaits de cette
promesse.

Spalding avoit été reçu dans l'Isle de Puloway avec de grands témoignages de joie. Mais quoique tous les Habitans se fussent assemblés pour le combler de caresses, ils n'avoient pas vou-

DAVID MIDDLETON. 1610. lu convenir du prix des épices avant que le Capitaine Middleton fut arrivé. Cependant ils avoient offert d'en livrer à compte une certaine quantité. Middleton, sur cet avis, donna ordre à Spalding de lui chercher, s'il étoit possible, un Pilote Indien, qui fût capable de situer son Vaisseau dans un lieu sûr & commode. Spalding en parla aux Habitans. Il s'en trouva deux qui furent loués à frais communs; c'est-à-dire, que les Insulaires donnerent à l'un vingt pieces de huit, & Middleton la même somme à l'autre. S'étant rendus à bord la même nuit, ils tournerent la proue vers Seran, & conduisirent le Vaisseau dans un lieu nommé *Gelogula*, où la Rade est assez bonne, à trente lieues de Banda. Les Anglois se hâterent d'y prendre une maison. Ils commencerent par fréter leur Pinace; ce qu'ils n'avoient point encore eu le tems de faire. Mais la saison étoit si avancée, & les Moussons si proches de leur fin, que tous les moyens demandoient d'être employés. La Pinace fut achevée en deux jours; & nommée le *Hopewell*. Elle fut envoyée le 27 de Mars à Puloway, où elle n'arriva que le 31.

Les Anglois se rendent dans l'Isle de Seran.

Il restoit à régler le prix des épices. Les Habitans demanderent quantité de

droits & de gratifications. Enfin, l'on convint que les épices seroient payées au même prix qu'elles l'avoient été par le Capitaine Keeling, & que les Chefs recevroient quelques présens. Il fallut même accorder en secret d'autres libéralités, car les Indiens ne cessent pas de demander; &, dans les circonstances que j'ai représentées, il étoit important de ne pas les chagriner par des refus. Aussi-tôt que le prix fut réglé, ils s'empressèrent de charger le *Hopewell*, qui revint à Gelogula avec d'excellentes marchandises. Mais comme il n'étoit que de dix tonneaux, & que la répétition des voyages entraînoit des longueurs, Middleton fut forcé de louer à Puloway un grand Pare, qui fut chargé de noix muscades, & qui arriva heureusement à Gelogula. On entreprit de le rendre beaucoup plus haut; &, dans l'espace de peu de jours, il se trouva capable de porter vingt-cinq tonneaux. Douze des plus habiles Matelots furent nommés pour le conduire. Enfin rien ne manquoit aux espérances qu'on s'en étoit formées. Mais après avoir fait un voyage, il disparut, sans qu'on ait jamais eu la moindre information de son sort. Le Hopewell, qui continua de faire plusieurs fois le même voyage,

DAVID MIDDLETON. 1610.

Ils commencent leur cargaison à Puloway.

DAVID MIDDLETON. 1610.

n'ayant pu s'en procurer aucune nouvelle, on conclut qu'il avoit péri dans une tempête qui s'étoit fait sentir juſqu'à Seran, & dont le Hopewell même ne s'étoit ſauvé qu'avec peine. Middleton reſſentit un chagrin extrême de voir la ſaiſon prête à finir, ſans aucune apparence que ſa cargaiſon pût être achevée. Il n'oſoit aborder à Puloway avec le Vaiſſeau, parce qu'il y avoit peu de ſûreté ſur la Côte. Ainſi ſe voyant rejetté à plus de ſix mois, il tourna ſes ſoins à chercher d'autres Bâtimens. Ayant appris qu'il y avoit à Lantor un vieux Jonc, qui n'étoit pas fort éloigné des Vaiſſeaux Hollandois, il trouva le moyen de l'acheter ſecretement, & l'habileté de ſes Matelots le mit en état d'être de quelque ſecours.

Ils font une perte qui les afflige beaucoup.

Mais la perte de douze hommes, qui avoient diſparu dans la tempête, cauſoit beaucoup plus de peine aux Anglois. La plus grande partie de l'Équipage étant affligée par des maux de jambe, qu'on attribuoit au mauvais air de la Rade, il ne reſtoit preſque perſonne pour faire les voyages de Puloway dans le Hopewell; ou, du moins, ceux qui l'entreprenoient après s'être imparfaitement rétablis, ne manquoient point à leur retour, de retomber dans des mala-

dies beaucoup plus dangereuses. Il s'en trouvoit plusieurs qui avoient eu jusqu'à trois ou quatre rechutes. Au milieu de tant d'embarras, Middleton se voyoit presque sans ressource. L'Isle d'ailleurs étoit ouverte aux attaques des Hollandois, qui ne pouvoient avoir perdu le dessein de faire périr son Vaisseau. Il n'ignoroit pas qu'ils avoient déja gagné par de grandes promesses une partie des Habitans, & qu'ils avoient poussé la haine jusqu'à offrir une somme considérable à quelques Brigands, pour se défaire de lui par le poison ou par d'autres voies. A la vérité, il avoit entre les Insulaires, des amis fideles, qui l'avertissoient de ces perfides desseins, & qui l'exhortoient sans cesse à la défiance. L'Isle avoit assez d'Habitans, dans une fort petite étendue, pour être capable de résistance, si les Indiens eussent voulu réunir leurs forces. Les Anglois leur proposerent de se fortifier par quelques ouvrages dont ils leur tracerent le plan. Ils leur offrirent même d'y travailler avec eux; mais leurs conseils firent peu d'impression sur un peuple également lâche & paresseux.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Embarras extrême des Anglois.

Ils sont exposés a diverses perfidies.

Cependant un Chef fort âgé, qui s'étoit attaché aux Anglois par inclination, se chargea de parcourir toutes

Secours qu'on leur procure.

DAVID MIDDLETON. 1610.

les Isles, & de rassembler les plus braves sur leurs Caricoles. Il avoit une famille nombreuse, dont il confia le soin à Middleton dans son absence. Entre plusieurs filles, il s'en trouvoit une assez jolie, qui inspira des desirs déreglés à quelques Matelots. Le plus emporté fit naître aux autres le dessein de la tirer à l'écart, pour abuser de sa foiblesse. Cette infâme entreprise n'auroit pû manquer de réussir, sans la rencontre imprévue de Spalding, qui se promenant alors dans le même lieu, sauva la jeune Indienne, & reconnut les trois coupables, malgré la promptitude avec laquelle ils prirent la fuite. Il ne balança point à déclarer leur nom; & tout l'Équipage, qui sentoit de quelle importance il étoit de se concilier les Insulaires, marqua la même ardeur à demander que le crime fût puni. Middleton résolut de faire un exemple. Les trois Matelots furent condamnés à recevoir le fouet dans la place même de Gelogula, & tous les Habitans invités à voir ce spectacle. Cette preuve d'estime & d'amitié pour leur Nation en réconcilia un grand nombre aux Anglois. Plusieurs mêmes de ceux que les Hollandois avoient gagnés par leurs artifices, vinrent confesser à Middleton ce qu'on

Ils tâchent de se concilier les Indiens.

leur avoit proposé pour le perdre, & lui promirent autant de fidélité que de zele contre les ennemis communs de leur Isle & des Anglois. DAVID MIDDLETON. 1610.

Le vieux Chef revint heureusement, avec tout le succès qu'il avoit espéré de sa négociation Il avoit engagé les Habitans de plusieurs Isles à s'unir contre la tyrannie des Hollandois, du moins pour se défendre de leurs invasions, & repousser le joug qui les menaçoit. Leurs Caricoles n'ayant pas tardé long-tems à paroître, ils formerent une petite Flotte, qui prit d'abord conseil des Anglois; mais la tranquillité qu'ils virent à leurs Ennemis ayant échauffé leur courage, ils oublierent les bornes dans lesquelles Middleton s'efforçoit de les contenir, jusqu'à tenter une descente dans l'Isle de Nera, & se saisir de plusieurs Hollandois. Le Gouverneur du Château se persuada qu'ils n'avoient pas poussé si loin l'outrage, sans être soutenus & peut-être conduits par les Anglois. Il se resserra dans sa place; & députant un de ses Officiers à Middleton, il lui fit demander s'il devoit le regarder desormais comme l'ennemi de la Hollande. Il ne fut pas difficile au Capitaine de former sa réponse. Loin de se reconnoître en guerre, il protesta

Les Indiens insultent les Hollandois.

Réponse de Middleton aux plaintes du Gouverneur.

DAVID MIDDLETON 1610.

qu'il ne souhaitoit que des prospérités à l'établissement Hollandois, & qu'il n'avoit point de part aux entreprises des Indiens; mais qu'étant venus aux Isles de Banda, par le droit commun de toutes les Nations, pour y exercer honorablement le Commerce, & n'ayant pas trouvé dans les Hollandois la faveur qu'il avoit espérée, il étoit naturel qu'il tournât vers les lieux d'où il pouvoit tirer plus d'avantage : que ses vûes n'alloient pas plus loin; & que si le traitement qu'il avoit reçu du Gouverneur le dispensoit de prendre parti contre les Indiens, il promettoit qu'aussi long-tems que les Hollandois ne recommenceroient point à l'insulter, il n'accorderoit aucun secours aux Indiens contre eux. Après ce discours qu'il affecta de prononcer avec beaucoup de modération, il ne cacha point au Député qu'il avoit trouvé dans les Isles ennemies de la Hollande, toutes les facilités qu'il avoit désirées pour son commerce. Il prit même plaisir à lui faire voir que sa cargaison étoit riche & fort avancée. Mais il se garda bien de lui apprendre la perte de ses douze Matelots, & le misérable état des autres, à qui l'air continuoit d'être si funeste, qu'à peine en restoit-il neuf en bonne santé.

A

A juger de l'effet de sa réponse par la conduite des Hollandois, il y a beaucoup d'apparence que le Gouverneur n'osant porter ses ressentimens à l'extrémité, ou craignant peut-être d'affoiblir trop le Château s'il en faisoit sortir une partie de sa garnison pour monter ses deux Vaisseaux, prit le parti de fermer les yeux sur le Commerce des Anglois, en remettant sa vengeance contre les Insulaires après le départ de Middleton. On ne vit plus paroître un seul Hollandois hors des murs ; & si les besoins de la Place obligeoient quelque Barque de sortir du Port, elle étoit toujours si bien armée que les Indiens n'osoient s'en approcher.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Les Hollandois prennent le parti de la patience.

Cependant Middleton se vit forcé de faire amener, pendant la nuit, le Jonc qu'il avoit acheté à Lantor, sans avoir trouvé même le tems d'y faire quelques réparations indispensables. Les Hollandois ayant appris qu'il l'avoit acheté, & voyant ses Ouvriers qui se disposoient à le radouber, tenoient un Vaisseau prêt pour le mettre en pieces aussitôt que les Anglois auroient fini leur travail. Spalding, chargé de le conduire à Puloway dans les ténébres, s'acquitta heureusement de sa commission ; mais il y avoit peu d'utilité à tirer d'un

Middleton fait amener le Jonc de Lantor.

DAVID MIDDLETON. 1610. Bâtiment qui manquoit de voiles, & qui étoit presque nud. Middleton se trouvant alors à Puloway, envoya le Hopewell au Vaisseau, pour en apporter tout ce qu'on pourroit retrancher à ses propres besoins. Trois semaines se passerent sans qu'on vît arriver Davis, qui avoit été nommé pour ce voyage. On s'allarma beaucoup de ce retardement, sur-tout lorsqu'on eut appris que les Hollandois s'étoient saisis de plusieurs grandes Barques qui portoient des vivres à la Flotte Indienne. Dans l'inquiétude que Middleton conçut pour sa Pinace, il résolut de profiter d'un assez beau tems pour se mettre dans un Esquif, seul Bâtiment qu'il eût alors à Puloway; car la prudence ne lui permettoit pas de se hazarder dans le Jonc. Cinq Matelots qu'il avoit près de lui se trouvoient si malades, qu'il fut obligé de louer deux Indiens pour suppléer à leurs fonctions.

Allarmes de Middleton pour sa Pinace.

Il s'expose en mer sur l'Esquif.

A peine eut-il perdu la vûe de la terre, qu'il s'éleva une tempête furieuse, contre laquelle il n'eut point d'autre ressource que de s'abandonner à la violence des flots. Il arriva néanmoins à la vûe de Seran; mais la Mer battoit contre le rivage avec tant d'impétuosité, qu'il perdit l'espérance de pouvoir abor-

ger. Comme la nuit approchoit, il ré- DAVID MIDDLETON. solut, avec ses deux Indiens & ses cinq malades, d'employer tous ses efforts 1610. pour se soutenir en Mer jusqu'au lendemain. La violence des vents n'ayant fait qu'augmenter, il fut poussé, au commencement des ténébres, contre une chaîne de rochers, au travers desquels la faveur du Ciel lui fit trouver un passage. Dans le trouble d'une si dangereuse situation, il ne pensa qu'à gagner le rivage qui étoit derriere les rochers. Il y réussit avec le même bonheur. L'Esquif étoit si plein d'eau, & Dangers qu'il y essuie. quelques marchandises, qu'il y avoit apportées, dans un état si triste, que ses premiers soins furent donnés à ces deux objets. Mais tandis que les malades mêmes n'y épargnoient pas leur travail, un des deux Indiens fit remarquer à l'autre qu'on étoit tombé dans un autre péril. Leur frayeur s'étant déclarée par des exclamations, le Capitaine, qui leur demanda ce qui les allarmoit après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, apprit d'eux, que loin d'être dans l'Isle de Seran, comme il se l'étoit figuré, il se trouvoit dans une Isle de Cannibales, qui ne les reconnoîtroient le lendemain à la lumiere du jour, que pour les tuer & les dévorer.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Ils ajouterent que ces barbares Insulaires, ne prenoient jamais de rançon pour leurs Prisonniers, & que dans le ressentiment qu'ils conservoient de quelques injures des Portugais, ils faisoient rôtir les Chrétiens tout vifs, pour en tirer cette cruelle vengeance, avant que de les manger.

Quoique Middleton mit ce recit au nombre des fables que les Indiens se plaisent à raconter de leurs ennemis, il conçut que les Habitans de l'Isle étoient fort mal avec ceux de Puloway & de Seran, & qu'ils n'étoient pas mieux disposés pour les Européens. La Lune commençoit à luire, & le vent à perdre sa force; & la marée venant encore le favoriser, il ne balança point à quitter ce dangereux rivage. Il fallut beaucoup d'adresse & d'efforts pour se conduire pendant le reste de la nuit. Cependant le jour fit appercevoir une Côte que les deux Indiens reconnurent pour la partie occidentale de Seran. Comme ils s'en approchoient à force de rames, ils découvrirent une Barque échouée, dans laquelle ils furent extrémement surpris de reconnoître deux Anglois, qui ne marquerent pas moins d'admiration en reconnoissant leur Capitaine. Il apprit d'eux qu'étant partis avec Her-

Ils reviennent à Seran, où ils trouvent d'autres Anglois en danger.

niman, Contre-Maître du Vaisseau, dans l'inquiétude où l'on étoit pour les affaires de Puloway, ils avoient été pouſſés fort loin par la tempête ; & qu'ayant regagné cette Côte, où ils avoient jetté l'ancre, un coup de vent avoit rompu leur cable & les avoit fait échouer ſur le rivage. Herniman étoit allé dans la Ville voiſine, pour en appeller quelques hommes à ſon ſecours. En effet le rivage fut couvert en un moment, d'Inſulaires, que la curioſité ou l'eſpérance du pillage attiroit. La vûe du Capitaine ſervit à les contenir. Il deſcendit pour ſe rendre à la Ville, & parler lui-même au Chef des Indiens. Il trouva qu'Herniman avoit pris le parti de retourner par terre au Vaiſſeau, qui n'étoit qu'à douze milles, dans la rade de Gelugula. Le Chef des Indiens ne lui avoit pas refuſé ſon aſſiſtance ; mais il l'avoit remis à deux ou trois jours, pendant leſquels il ne falloit qu'un coup de vent pour ſubmerger la Barque. Un Indien de Gelugula, qui ſe trouvoit par hazard dans ce lieu, déclara ouvertement à Middleton que le Chef ſouhaitoit de la voir périr, pour ſe faire un Pare de ſes débris. Eſpérant peu d'être ſecouru, il prit la réſolution de ſuivre par terre Herniman, avec un ſeul de ſes

DAVID MIDDLETON. 1610.

Ils trouvent peu de ſecours dans les Indiens.

DAVID MIDDLETON 1610.

cinq Anglois, qui se crut assez rétabli pour l'accompagner. Il loua des Guides. Le chemin étoit facile pendant deux ou trois lieues ; mais il arriva au bord d'une Riviere qu'il falloit traverser. Son Compagnon n'étant point en état de nager, il le renvoya sur leurs traces, & lui donna ses habits à porter dans la Barque. Pour lui, que l'eau n'effrayoit point, & qui demeuroit aussi nud que les Indiens, il se disposoit à se jetter à la nage, lorsque ses Guides l'avertirent que la Riviere étoit remplie d'Alligators, & qu'il ne devoit pas s'y exposer sans quelque arme pour se défendre. Ils avoient leurs couteaux, que leur usage, en nageant, est de porter dans la bouche ; & souvent ils n'arrivent à l'autre rive qu'après avoir tué deux ou trois de ces monstres. Un d'entre eux offrit le sien au Capitaine, & prit un bâton dont il espéroit le même secours pour se défendre. Non-seulement la Riviere étoit assez large, mais le courant étoit devenu fort rapide par la pluie du jour précédent. La difficulté fut si grande au milieu du Canal, que ses Guides conseillerent à Middleton de retourner au bord qu'il venoit de quitter. Pendant qu'il leur répondoit, pour les assurer de son courage & de

Périls auxquels Middleton s'expose.

ſes forces, il fut touché par le bâton de celui dont il avoit le couteau; & ſe figurant que c'étoit un Alligator, il ſe donna des mouvemens qui lui firent perdre toute attention à la force du courant; de ſorte que manquant de force pour réſiſter, il fut emporté juſqu'à la Mer, où la violence des vagues le jetta fort rudement contre un angle de la Côte. Les Indiens plus accoutumés que lui à ces périlleuſes avantures, ne furent pas long-tems à le rejoindre. Ils lui trouverent les épaules & le corps briſés ou meurtris dans pluſieurs endroits. Cependant, après avoir pris quelques heures de repos, il ſe vit en état de gagner le Vaiſſeau. On y fut extrémement ſurpris de le voir arriver dans cet équipage. Herniman dont le voyage s'étoit fait plus heureuſement, avoit déja fait partir les ſecours néceſſaires pour la Barque & l'Eſquif. Les Matelots qu'il avoit chargés de cette commiſſion, revinrent fort mécontens du Chef de la Ville Indienne, qui, dans l'eſpérance de profiter de la diſgrace des Anglois, leur refuſa juſqu'à la moindre aſſiſtance.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Il arrive à ſon Vaiſſeau.

On fut conſolé le jour ſuivant par l'arrivée de l'Hopewel, qui revint à Gelugula chargé d'épices. Il avoit été

La Pinace échappe à la tempête.

DAVID MIDDLETON. 1610.

jetté par un furieux orage à trente lieuës de Banda ; & , le vent n'ayant point changé pendant plusieurs jours, il n'avoit pas eu peu de peine à se rendre maître de sa course. On le déchargea dès la nuit suivante, & Middleton y monta aussitôt, pour se rendre à Puloway avant que le chagrin de n'y voir arriver personne fît prendre à Davis la résolution de partir, à toutes sortes de risques, avec le Jonc de Lantor. Il n'y avoit que le désespoir qui pût lui inspirer ce dessein, car le Jonc n'avoit pas un clou ; & les Serruriers du Pays n'ayant pas l'art d'en forger, Davis n'avoit pu tirer d'eux qu'une sorte d'épingles de fer, qu'il avoit employées dans les endroits les plus nécessaires.

Autres périls de Middleton.

Middleton fut exposé encore une fois à périr dans cette course. Les vents mirent sa Pinace sur le côté, & les courans augmenterent beaucoup le danger ; car leur violence redoubla toujours avec celle du vent. Ayant été poussé à l'Ouest, il ne put gagner Puloway qu'après s'être approché du rivage de Seran. Dans les réflexions qu'il fit sur tant de disgraces, il observa que lui-même & ses gens avoient toujours été jettés à l'Ouest par les orages. Cette remarque lui fit chercher sur la Côte Nord-Est de Puloway,

une Rade où ses Bâtimens pussent tirer parti des orages mêmes, pour se rendre droit au Vaisseau.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Le long séjour que les Anglois avoient fait à Seran, n'avoit pas tourné à leur avantage dans l'esprit des Insulaires de Nera & de plusieurs Isles voisines. Les Indiens de tous ces lieux s'étoient imaginé que la seule crainte des Hollandois avoit chassé Middleton ; & ceux mêmes de Puloway, qui continuoient d'être en guerre avec la Colonie Hollandoise, paroissoient étonnés qu'ayant tant d'intérêt à les soutenir, il se contentât de venir acheter leurs épices sans prendre part à leur querelle. Ceux-ci lui avoient demandé plus d'une fois, pourquoi il balançoit à se mettre à leur tête, pour aller forcer avec eux les Hollandois dans leur Fort. Il leur avoit répondu qu'étant sujet d'un puissant Roi, il ne lui appartenoit pas de commencer la guerre sans la participation de son Maître. Mais les autres, à qui l'éloignement ne permettoit pas de donner les mêmes explications, ou de les faire paroître si vrai semblables, étoient d'autant plus portés à le mépriser, que les Hollandois ne manquoient pas d'échauffer cette disposition, en publiant autour d'eux que la Nation Angloise n'employoit que l'arti-

Défiance que les Insulaires conçoivent des Anglois.

Les Hollandois travaillent à l'augmenter.

DAVID MIDDLETON. 1610.

fice pour faire réussir son commerce, & que dans les occasions de guerre elle ne connoissoit point d'autre expédient que la fuite. Ces discours acquirent tant de force en se répandant d'Isle en Isle, qu'ils infecterent jusqu'à celle de Puloway. Les Habitans s'imaginerent qu'on pourroit insulter sans péril des gens si lâches, se saisir de ceux qui étoient dans leur Isle, & leur imposer des loix dont ils ne se rachéteroient que par la perte de leurs marchandises. Dans cette vûe, ils firent avertir le Scha Bandar de Nera, que s'il vouloit les seconder ils se mettroient en possession de tous les biens, & peut être du Vaisseau des Anglois. Cet Officier ne balança point à saisir l'occasion. Il se hâta de venir à Puloway. Davis qui s'étoit déja ressenti de la mauvaise humeur des Habitans, crut lui devoir porter ses plaintes. Mais au lieu de trouver la faveur qu'il espéroit, sa surprise fut extrême de n'en recevoir que des reproches, & de découvrir à plusieurs marques le dessein qui l'avoit amené.

Les Indiens forment le dessein d'arrêter & de piller les Anglois.

Telles étoient les dispositions, lorsque le Capitaine se fit voir avec sa Pinace. Son arrivée ferma la bouche aux plus mutins, & détermina le Scha Bandar même à se contraindre. Les Chefs de l'Isle avoient conçu pour Middle-

Middleton

ton, une estime mêlée de frayeur & d'amitié, qui les avoit toujours contenus devant lui dans un profond respect. C'étoit la longueur de son absence qui avoit donné à ces sentimens le tems de s'altérer. Aussi n'eut-il pas plutôt sçu de Davis le complot qui s'étoit formé contre lui, qu'il assembla les principaux Habitans de l'Isle. Il leur reprocha la facilité qu'ils avoient eue à se laisser séduire. Il les assura que loin de manquer d'affection pour eux, ou de craindre les Hollandois, il auroit déja trouvé plus d'un moyen pour embaraſſer beaucoup le Gouverneur dans son Fort, s'il n'avoit été retenu par des principes dont il ne devoit pas légerement s'écarter avec une Nation qui étoit amie de la sienne en Europe. Il les rappella eux-mêmes à la bonne-foi qu'il leur voyoient exercer dans son commerce; en les priant de juger par cet exemple, des motifs qui lui faisoient ménager les Hollandois. Enfin pour leur persuader qu'il étoit aussi exempt de crainte que de défiance, & qu'il ne renonçoit point à l'envie de leur être utile, il leur dit que sa cargaison étant presqu'achevée, & que se proposant de retourner en Europe au commencement de la nouvelle saison, il pensoit à laisser quelques-uns de ses gens dans leur Isle, autant pour

DAVID MIDDLETON. dissipe ces nuages par son arrivée à Puloway.

DAVID MIDDLETON. 1610.

cultiver leur amitié, que pour entretenir un commerce qui leur deviendroit de jour en jour plus avantageux. A l'égard de l'éloignement où il avoit tenu son Vaisseau, il lui fut aisé de s'excuser sur la difficulté de trouver une bonne Rade à Puloway, & de justifier ses intentions par les soins qu'il avoit déja pris pour en découvrir une au Nord-Est de l'Isle. Le Scha Bandar même, qui avoit écouté ce discours avec tous les Chefs, ne put se défendre de l'impression qu'il fit sur son cœur. Il ne déguisa point à Middleton les bruits qui s'étoient répandus au desavantage des Anglois, ni même le dessein qui l'avoit amené à Puloway : mais il lui promit de rendre desormais plus de justice à la Nation Angloise, & d'aider même à ses projets d'établissement, sans aucun égard pour le mécontentement des Hollandois. Ici l'Auteur de cette Relation, sans s'expliquer nettement sur les ordres dont Middleton étoit chargé par la Cour de Londres & par la Compagnie des Indes, laisse entrevoir que s'il eût rencontré l'*Ascension* & *l'Union*, Puloway étoit un des premiers endroits de l'Inde où ses propres desirs l'auroient porté à construire un Fort. C'étoit vraisemblablement les vûes qu'il formoit là-dessus

Il resserre l'amitié avec les Indiens.

Remarque sur le dessein des Anglois.

pour l'avenir, qui lui avoient déja fait chercher sur les Côtes de cette Isle une Rade sûre & commode. D'ailleurs, quoique le rivage eût ses dangers dans le lieu où la Pinace & les Barques avoient tant de fois abordé, il ne lui paroissoit pas impossible, avec un peu d'art & de travail, d'y former un Port où dix Vaisseaux pussent être fort bien à couvert. DAVID MIDDLETON. 1610.

Après cette réconciliation, le commerce fut poussé plus vivement que jamais, sans que les Hollandois, dans un si long intervalle, entreprissent de le troubler autrement que par leurs insinuations & leurs discours. Le Jonc fut réparé à force de soins. Peu de jours après, la cargaison du Vaisseau se trouva complette; mais comme il restoit à Middleton quelques marchandises de l'Europe, il crut ne les pouvoir mieux employer qu'à grossir sa provision d'épices. Il en mit trente tonneaux de plus dans le Jonc; & se déterminant tout-à-fait à laisser Spalding dans l'Isle, avec *Chapman* pour Facteur, & dix Matelots, il acheta un autre Jonc de quarante tonneaux, qu'il devoit leur laisser à son départ. Le Hopewell étoit à la fin de ses services. Comme ses planches n'avoient qu'un demi-pouce d'épaisseur, elles avoient été percées si généralement par

Ils achevent avantageusement leur cargaison.

DAVID MIDDLETON. 1610.

les vers, qu'il falloit travailler sans ceſſe à la pompe ; & dans des occupations ou des maladies ſi continuelles, on n'avoit trouvé ni le tems ni le moyen de les calfeutrer. On ſauva de ſes débris tout ce qu'on en put tirer pour fortifier les deux Joncs.

Spalding & Chapman demeurent à Puloway avec dix Matelots

Middleton, auſſi ſatisfait de l'affection des Indiens que du ſuccès de ſon commerce, ne penſa plus qu'à faire ſes adieux aux Habitans de Puloway, & qu'à les attacher à Spalding par des bienfaits & des promeſſes. Ils s'engagerent, non ſeulement à le traiter avec tous les égards qu'ils devoient à ſa qualité de Marchand & d'Etranger, mais à lui laiſſer la liberté de vivre familierement au milieu d'eux, ſans lui rien déguiſer de leurs pratiques & de leurs uſages. C'étoit la plus grande preuve qu'ils puſſent lui donner de leur confiance, & le point où les Hollandois étoient affligés de n'être point encore parvenus à Banda. Il ſemble qu'après cette remarque, on devroit trouver dans la Relation quelque détail de ces uſages, dont la communication étoit promiſe à Spalding. Mais j'ai fait remarquer aſſez ſouvent que la curioſité des Marchands Anglois ne s'étend point au-delà de leur commerce.

Le Vaiſſeau

Middleton partit de Puloway, le 7

de Septembre, avec le Jonc de Lantor. Il arriva le 10, au Vaisseau, qu'il ne trouva pas tout-à-fait chargé, comme il se l'étoit figuré; parce que dans le trajet de Puloway à Seran, l'eau avoit altéré sept tonneaux de muscades. Il y suppléa des épices du Jonc. Enfin, après avoir fait un plus long séjour aux Isles de Banda qu'aucun Anglois avant lui, il quitta la Rade de Gelugula, que d'autres nomment la *Baye de Keeling*, sans voile de perroquet. Il l'avoit perdue dans son premier passage de Puloway à Seran, & divers obstacles l'avoient empêché de réparer cette perte. Comme c'étoit assez pour lui faire croire que le Jonc iroit plus vîte que lui, il chargea le Patron, qui se nommoit *Musgrave*, d'une Lettre pour Bantam, en lui recommandant de faire toute la diligence possible. Cependant lorsqu'il eut suppléé par l'adresse aux voiles qui lui manquoient, il rejoignit le Jonc, qui ne se trouva point alors capable d'avancer aussi vîte que lui, sans mettre plus de voiles qu'il n'en pouvoit porter. Le Capitaine craignant que dans l'état où il étoit, il ne s'y fît quelque voie d'eau, lui donna ordre de le suivre doucement jusqu'à Bantam. Comme il étoit résolu d'y calfeutrer son Vaisseau, il prévoyoit que cette opéra-

DAVID MIDDLETON. 1610.

Anglois & le Jonc quittent les Isles de Banda.

Ils arrivent à Bantam.

DAVID MIDDLETON 1610.

tion lui donneroit assez de tems pour l'attendre. Ainsi, portant droit à l'Isle de Java, il entra le 9 d'Octobre dans la Rade de Bantam.

Les premieres nouvelles qu'il y reçut lui causerent beaucoup de chagrin. *Henfworsth* & *Neetles*, tous deux Chefs du Comptoir, étoient morts depuis son départ. Toutes les marchandises qu'il leur avoit laissées étoient encore à vendre. Les Chinois ne trouvant personne dans le Comptoir à qui ils pussent prendre confiance, s'étoient tournés presque tous vers celui de Hollande; & les plus fideles amis des Anglois, sembloient avoir oublié jusqu'au nom de l'Angleterre. D'un autre côté, l'Equipage de Middleton étoit accablé de maladies. En arrivant dans la Rade, il fut obligé par le grand nombre de ses Malades, de les laisser à bord sous la conduite de son Chirurgien; & s'étant approché du rivage dans le Jonc, il ne trouva point aux Javans cet air de satisfaction avec lequel ils recevoient ordinairement les Anglois. Cependant il descendit sans aucune marque de défiance. Les Domestiques qui restoient dans le Comptoir, lui firent une triste peinture de leur situation. Ils ne manquoient pas de fidélité, puisqu'ils avoient conservé les marchan-

Triste état du Comptoir Anglois.

DAVID MIDDLETON. 1610.

disses ; mais ils avoient manqué de hardiesse ou d'industrie, & le commerce Anglois étoit dans une langueur dont il paroissoit fort difficile de le relever. Middleton se hâta de voir les Officiers du Roi. Il reçut d'eux un accueil si froid, qu'il en conçut de fort mauvais augures.

Dans une si fâcheuse perspective, il eut recours au Scha Bandar, ancien Protecteur du Comptoir Anglois. Il le trouva fort picqué d'avoir été négligé si long-tems, & ses premiers discours furent un reproche d'ingratitude. Mais après l'explication de plusieurs circonstances qu'il ignoroit, il prit un visage plus ouvert. Middleton lui fit quelques présens, qui achevèrent de lui rendre ses anciennes dispositions. Il promit d'envoyer au Comptoir les Chinois qui étoient dans sa dépendance ; & pour premier service, il conseilla au Capitaine de faire quelque fête, qui réveillât dans la Ville l'idée qu'on y avoit autrefois de la Nation Angloise.

Middleton regagne le Scha Bandar.

Burman, Facteur Hollandois à qui Middleton rendit une visite, lui marqua beaucoup d'étonnement de la négligence que les Anglois avoient eue pour leur Comptoir. Mais l'intérêt qu'il affectoit d'y prendre, n'étoit qu'un artifice, pour pénétrer leurs vûes. Il s'étoit imaginé

DAVID MIDDLETON. 1610. qu'ils n'avoient abandonné si long-tems leurs affaires à Bantam, que dans le dessein de former d'un autre côté quelque meilleur établissement; &, voyant le Vaisseau Anglois si bien chargé des épices de Banda, il alloit jusqu'à craindre qu'il n'eût trouvé le moyen d'y chasser les Hollandois de leur Fort. Middleton, qui démêla une partie de ces soupçons, le rassura par le récit de ce qui s'étoit passé dans son voyage. Il y joignit des plaintes si naturelles sur la conduite que le Gouverneur Hollandois avoit tenue avec lui, que l'ayant persuadé de sa bonne foi, il le fit entrer insensiblement dans les vûes de paix & d'union qui avoient regné si long-tems entre les deux Comptoirs.

Il se reconcilie avec les Hollandois.

Tandis qu'il s'efforçoit ainsi de rétablir les affaires des Anglois, il arriva dans le Port de Bantam une Flotte Hollandoise de huit Vaisseaux, qui se proposoit d'employer l'année entiere à faire sa cargaison. Comme elle devoit aller aux Moluques & à Banda, elle prit à Bantam quantité de planches & d'autres matériaux pour les Forts de Hollande. L'Amiral apprenant que les Anglois ne faisoient qu'arriver de Banda, s'informa curieusement de l'état où ils avoient laissé cette Colonie. Loin de

lui déguiser leurs idées, Middleton & Davis, qui ne prévoyoient point que l'Angleterre pût jamais entreprendre de troubler les Hollandois dans leurs possessions, lui communiquerent tout ce qu'ils avoient observé sur les fortifications du Château de Nera, & sur les commodités du Port. DAVID MIDDLETON. 1610.

Ainsi par sa complaisance & son adresse, Middleton parvint à réparer le désordre de son Comptoir. Il n'oublia point le conseil du Scha Bandar. La seule difficulté qui retardoit sa fête, étoit le triste état de ses gens, & le petit nombre de ceux qu'il y pouvoit employer. Davis même fut atteint d'une maladie si dangereuse, qu'on desespéra longtems de sa vie. Un des Quartier-Maîtres mourut dans les plus affreuses douleurs. Trois Matelots eurent le même sort ; & les deux tiers de l'Equipage s'en croyoient sans cesse menacés. Cependant de trente ou quarante hommes qui restoient sains, la moitié suffisant pour la garde du Vaisseau & du Jonc, tout le reste reçut ordre de se rendre au Comptoir, où l'on commença les préparatifs d'une réjouissance solemnelle. Le Scha Bandar & plusieurs autres Seigneurs du Pays furent invités le 27 d'Octobre à se trouver le lendemain au spe-

Il donne une fête, malgré la maladie de ses gens.

Galanterie que Middleton fait au Roi de Bantam.

DAVID MIDDLETON 1610.

ctacle, avec les Chinois amis de l'Angleterre & les principaux Hollandois du Comptoir & de la Flotte. La fête consistoit dans une illumination qui fut suivie d'un grand souper & d'une danse où les Javans prirent beaucoup de plaisir. Middleton, pour faire sa cour au Roi de Bantam, avoit fait écrire le nom de ce Prince en caractere du Pays sur un grand nombre de cartons ornés de fleurs & de figures, avec diverses devises qui exprimoient ses vertus. Cette galanterie fut si goûtée au Palais, que le Scha Bandar fit demander le lendemain tous les cartons pour les présenter au Roi qui avoit desiré impatiemment de les voir.

Middleton balança s'il ne devoit pas demeurer lui-même à Bantam, pour se charger de la direction du Comptoir. Mais n'ayant plus que *Davis* & *Clayborne*, à qui il pût confier la conduite du Vaisseau, l'état de langueur où il les voyoit réduits, lui fit craindre qu'ils ne mouruſſent dans le voyage. Le reste de ses malades ne se trouvoit pas mieux de l'air de Bantam. Il en périssoit quelqu'un tous les jours. Un des nouveaux Facteurs qui avoient été nommés pour le Comptoir, après avoir conservé une santé ferme depuis son départ d'Angleterre, fut attaqué du mal qui affligeoit

Il pense à retourner en Europe, malgré les maladies de ses gens.

les autres depuis si long-tems, & n'y résista que 24 heures. C'étoit une sorte de scorbut intérieur qui ne se manifestoit au dehors qu'après avoir corrompu presqu'insensiblement tous les viscères, & qui commençoit à se déclarer par une enflure douloureuse des cuisses & des jambes. Il n'y avoit rien à craindre de plus funeste des incommodités de la plus longue navigation. Enfin, Middleton n'eut pas plutôt calfeutré son Vaisseau, & mis l'ordre nécessaire au Comptoir, qu'il se crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de mettre promptement à la voile.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Trois jours avant son départ, quatre Bâtimens d'une nouvelle Flotte Hollandoise entrerent dans la Rade. Ils apportoient un grand nombre de femmes pour servir à peupler leurs Colonies. La plûpart de ces malheureuses créatures étoient si affoiblies par la fatigue du Voyage, qu'il fallut les transporter du rivage à la Ville sur des brancards. Le même jour, il arriva un Vaisseau Hollandois de Ternate, avec des Lettres qui portoient avis que l'Amiral de cette Nation avoit eu la tête emportée d'un coup de canon, dans un combat contre les Espagnols, en allant aux Manilles : que son Vaisseau avoit été pris

Les Hollandois transportent des femmes aux Indes.

DAVID MIDDLETON. 1610.

avec deux autres, & qu'un quatrième avoit mieux aimé se faire sauter que de se rendre. Ces quatre Bâtimens étoient chacun de mille tonneaux. On avoit appris peu auparavant de Manille même, que Paul *Van Cardan*, autre Général Hollandois, qui commandoit depuis quatre ans dans les Indes, étoit tombé entre les Galeres Espagnoles qui l'avoient fait prisonnier, & que tout son Equipage avoit été mis à la chaîne. Les Hollandois offrirent une grosse rançon pour tant de Captifs. Mais on leur imposa pour condition, d'abandonner les Forts qu'ils avoient élevés dans ces Isles; & rien n'ayant pû les engager à retirer leurs troupes, ils eurent l'humiliation de voir leur Général en prison pendant quinze mois. Ensuite deux Vaisseaux de Hollande prirent un Gouverneur Espagnol dans son passage de Manille aux Moluques; ce qui leur donna l'occasion d'obtenir la liberté de Paul Cardan par un échange. Mais cet infortuné Général eut le malheur de retomber entre les mains des ennemis de sa Nation, qui le renfermerent pour la seconde fois dans une étroite prison.

Disgraces qu'ils essuient contre les Espagnols.

Woodles est laissé pour Facteur à Bantam.

Le seul Facteur, que Middleton fut en état de laisser à Bantam, se nommoit *Richard Woodles*, homme à qui son es-

prit & son courage auroit acquis une réputation brillante dans toute autre profession que celle du Commerce. Il avoit eu jusqu'alors peu d'occasion d'exercer ces deux qualités; mais le Capitaine qui les lui connoissoit, se figura qu'elles pouvoient n'être pas inutiles dans la situation où il venoit de rétablir le Comptoir; & ce qu'il lui recommanda seulement, fut d'y joindre dans la même proportion la douceur & la prudence. Il lui donna un domestique fidele & six Matelots qui, sans être entierement guéris, sembloient promettre de se retrouver bientôt en meilleure santé. Enfin il laissa des ordres pour Spalding, qui le chargeoient à son retour des Isles de Banda, d'entreprendre le voyage de *Sukkadania* dans l'Isle de Borneo, pour le commerce des diamans. Etant parti le 16 de Novembre, il eut un passage fort heureux jusqu'à la Baye de Saldanna. Il y jetta l'ancre le 20 de Janvier. Des informations que l'Auteur n'explique point, mais qui étoient contenues apparemment dans quelqu'une de ces inscriptions, dont j'ai fait remarquer l'usage, lui apprirent que le Chevalier Henri Middleton son frere étoit arrivé dans cette Baye le 24 de Juillet, & qu'il en étoit parti le 10

DAVID MIDDLETON. 1610.

D'amans de Sukkadania.

Middleton arrive à Saldanna. Informations qu'il y trouve.

1611.

DAVID MIDDLETON. 1611. du mois suivant. Il y trouva de même, c'est-à-dire sans qu'on nous apprenne entre les mains de qui, la copie d'une Lettre que son frere avoit écrite à la Compagnie de Londres le jour d'après son arrivée, & qu'il avoit envoyée par un Bâtiment Hollandois qui partoit de la même Baye. L'Auteur observe que cette Lettre n'ayant jamais été remise à la Compagnie, il seroit imprudent de se fier aux Hollandois pour des services de cette nature.

Heureuse fin de son voyage.

Middleton acheva son voyage avec le même bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ses entreprises. S'il n'avoit pas rencontré l'Ascension & l'Union qui avoient eu l'un & l'autre un sort bien différent, il n'avoit pas laissé d'exécuter la principale partie de sa Commission, non-seulement par l'habileté avec laquelle il avoit conduit son commerce, mais encore par le soin qu'il avoit eu de rapporter ses observations au but de la Cour de Londres & de la Compagnie. Au reste, il n'est pas surprenant que des secrets de cette nature ne soient pas expliqués plus clairement dans la Relation.

Fin du Tome quatrième.

TABLE

CARTE DE L'OCEAN OCCIDENTAL

Dressée pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages

Par M. Bellin Ingenieur de la Marine

REMARQUE

* Observations Astronomiques de Latitude et de Longitude.

† Observations de Latitude faites a terre.

‡ Observations de Latitude faites a la Mer.

1746

Supl. du Iᵉ Vol. Iʳᵉ Carte.

CARTE DE L'OCEAN MERIDIONAL

Dressée pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages

Par M. Bellin Ingenieur de la Marine

REMARQUE

* Lieux ou il y a Observations Astronomiques de Latitude et de Longitude.

† Observ. de Latitude faites a terre

‡ Observ. de Latitude faites a la Mer.

1746.

Equateur ou Ligne Equinoctiale

Tropique du Capricorne

Premier Meridien pour l'Isle de Fer Divisé en Lieues Marines a l'Echelle de la Carte

Meridien de Paris

AMERIQUE MERIDIONALE

AFRIQUE

Cap de Nord

Embouchures de la Riv. des Amazones

Macapa

Para

Maragnan

Cap de Para

Cap de Miragnan

Cap de S. Larra

C. de Rio Grande

Cap de Paraiba

C. de Tamarica

Olinde de Pernambuc

Cap de Pernambuc

C. de Segeripe

Cap de la Baye

Baye de Tous les Saints

C. dos Ilheos

Cap de S. Antoine

Porto Seguro

Cap de Corcupa

Spiritu Santo

Cap de Sa. Sebastien

Rio Janeiro

Cap de S. Vincent

Paraguay

Uraguay

Rio de Parana

Buenos Aires

Rio de la Plata ou Riviere de la Plate

Cap S. Antoine

Cap S. Marie

Port S. Anne

Cap des Courans

Cap S. Andre

Baye Anegada

Cap Aparecido

B. S. Mathias ou Baye sans Fond

Port des Lions

Cap Redondo

Cap S. Helene

B. de los Camarones

Cap Blanc

Port désiré

I. des Pingouins

Spiringhay

Port S. Julien

R. Ste Croix

R. de Gallegos

Cap des Vierges

Detroit de Magellan

I. Nouvelles

I. d'Aniconi

I. Beauchene

Terre de Feu

Cap Horn

Detroit de Maire

I. des Etats

C. de Gonsalez

I. Sebaldes

I. Ascencion ou I. de l'Ascension

I. de la Trinité

I. de Martinva

I. de Fernando Noronha ou I. Dauphine

I. de l'Ascension

Cap S. Augustin

I. S. Helene

Isles de Tristan d'Acugna

I. du Prince

I. S. Thomas

Cap de Lopez Gonsalve

I. Annobon

C. S. Catherine

Loango Coast

Angola Benguela

Mayombe

Cap Ledo

S. Paul de Loanda

S. Philippe de Benguela

Malimba ou Sembeba

Cap Negro

Cap Frio ou Cap Frond

C. S. Thomas

C. das Voltas

Nimaguas

Cap S. Marin

Cap de Bonne Esperance

Cap de la Circoncision

CARTE DE L'OCEAN ORIENTAL OU MER DES INDES

Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages.

Dressée par M. Bellin Ingenieur de la Marine

★ Lieux ou il y a Obs. Ast. de Latitude et de Long.de

† Latitude observée a terre

‡ Latitudes observées a la Mer.

ARABIE PERSSE
INDE
CHINE
AFRIQUE
Tropique du Cancer
Equateur ou Ligne Equinoctiale
Tropique du Capricorne
Longitude de l'Isle de Fer
Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré
Mer Rouge
Golfe de Perse
Golfe de Bengale
Presqu'Isle de l'Inde
Presqu'Isle Orientale de Malaca
Isle de Ceylan
Isles Maldives
Isles Laquedives
Isle de Madagascar ou S. Laurent
Isle de Bourbon aut. I. Mascarin
Isle de France aut. I. Maurice
Isle de Borneo
Isle de Java
Isle de Sumatra
Isle de Hainam
Isle de Timor
Isle de Celebes
Isle de Gilolo
Isle de Mindanao
Isle de Luçon
Isle de Formose
Isle de Sumbava
Isle de Flores
Isle de Bali
Isle de Lombock
Isle de Sandal
Isle de Roti
Isle de Timor Laut
Isle de Banda
Isle de Ternate
Isle de Tidor
Isle de Gilolo
Isle de Celebes
Isle de Mindanao
Isle de Luçon
Isle de Formose
Isle de Hainam
Isle de Sumatra
Isle de Java
Isle de Borneo
Isle de Ceylan
Isles Maldives
Isles Laquedives
Isle de Madagascar ou S. Laurent
Isle de Bourbon aut. I. Mascarin
Isle de France aut. I. Maurice
Isle de Timor
Isle de Celebes
Isle de Gilolo

SUITE DE L'OCEAN ORIENTAL

Contenant

LES ISLES DE LA SONDE

LES COSTES DE TUNQUIN ET DE LA CHINE

LES ISLES DU JAPON

LES PHILIPPINES MOLUQUES

Dressée sur les Divers Manuscrits du Depost des Plans de la Marine.

Par N. Bellin Ingen.r de la Marine

1746.

COSTES DE LA CHINE

ROYAUME DE CORÉE

ISLE DE NIPPON

ISLE DE XIMO

LES ISLES DU JAPON

Pekin

Nankin

Cior ou King-Kitao

Jedo

Cap Nabo

Cap de Kenpis

Amafa

Cap d'Ava

Detroit de Diemo

Illes de Liquejo

Tropique du Cancer

Canton

TUNQUIN

CHINE

Pulo Timoan

Pulo Condor

SIAM Siam ou Judia

GOLPHE DE SIAM

Pol Sapate

Pol Pinam

Pol Obi

Pol Cambir

Pulo Capas

Malaca

ISLE DE SUMATRA

ISLE DE BORNEO

Borneo

Bantam

ISLE DE JAVA

ISLE CELEBES

ISLES MOLUQUES

Banda

Ceram

Timor

Anambabao

Laubana

Bouro

ISLES PHILIPPINES

Manille

Mindoro

Samar

Leyte

Mindanao

NOUVELLES PHILIPPINES ou LES CAROLINES

ISLES MARIANES

Saypan

Tiniam

Zarpane ou Rotam

Guaham

Vate

Tanny

Assogon

Arrigan

Japon

Amalagan

Anatajam

NOUVELLE GUINÉE

Cap du Roy Guillaume

Nouvelle Bretagne

C. Anne

Cap Orford

Port Montagne

Passage de Pampero

I. de Schouten

I. Mathias

I. Orageuse

I. Wichart

I. de Gerdes

I. S. Jean

I. Brulante

I. de Rok-Rich

La Couronne

Longue

Pierreuse

I. des Oiseaux

I. Cerse

I. Nolla

I. Tenw

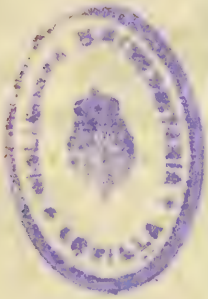
I. Damme

Equateur ou Ligne Equinoctiale

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre

800 775 750 725 700 675 650 625 600 575 550 525 500 475 450 425 400 375 350 325 300 275 250 225 200 175 150 125 100 75 50 25

Supl. du I. Vol. 4.e Carte



CARTE
DES COSTES DE
FRANCE
ET
D'ESPAGNE
Par N. Bellin Ingenieur de la Marine.
IRLANDE
ANGLETERRE
Londres
Canal S. George
la Saverne R.
Bristol
la Tamise
Douvres
Amsterdam
Roterdam
Anvers
Ostende
Nieuport
Dunkerque
Calais
Cap Lezard
Les Sorlingues
I. de Wight
Portsmouth
Darmouth
Abbeville
Dieppe
le Havre
Rouen
Grenesay
Jersay
Cherbourg
Caen
Honfleur
R. de Seine
PARIS
I. d'Ouessant
Brest
Grandville
Mont S. Michel
L'Orient
Port Louis
Vannes
les Glenans
I. de Groix
Belle Isle
Nantes
Bourgneuf
I. Dieu
Sables d'Olonne
La Rochelle
Rochefort
I. de Re
I. d'Oleron
Tour de Cordouan
Blayes
Bordeaux
Bayonne
S. Jean de Luz
Fontarabie
S. Sebastien
Cap Ortegal
C. Prior
Cap Finisterre
La Corogne
Castropol
Ribadeo
S. André
Bilbao
Villanove
Portenove
Pontevedre
Vigo
Bayona
I. de Bayona
Villeconde
Porto
Lagos
Les Barlingues
C. la Roque
Setuval
Les Berlingues
MADRID
Le Tage
Cadix
C. S. Vincent
Cap Sagre
Detroit de Gibraltar
Tanger
Ceute
Lagos
le Palos
S. Lucar
Gibraltar
Malaga
Almerie
Cartagene
C. de Gate
C. de Palos
I. d'Albonan
C. Falcon
Oran
I. Zafarimes
Alger
Cap Tenés
C. Carine
Colle
Stora
Bone
Tabarque
Besier
Narbone
Lode
Marseille
Toulon
Antibes
Villefranche
Nice
Final
Savone
Genes
I. d'Hieres
C. de Creux
C. S. Sebastien
Collioure
I. DE CORSE
Barcelone
Tarragone
Palamos
Alfaques
C. d'Oropeso
Valence
C. Martin
Alicant
I. Minorque
Port Mahon
I. Majorque
Majorque
I. d'Yvice
I. Fromentière
I. DE SARDAIGNE
ESPAGNE
FRANCE
MER MEDITERRANÉE
BARBARIE
Premier Meridien pris à l'Isle de Fer.
Longitude de l'Isle de Fer.
Marines de France et d'Angleterre
Lieues
Echelle de

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes contenus dans le Ier Volume.

PREFACE, pag. xxvj
AVERTISSEMENT, xxxvj
INTRODUCTION, xlix

LIVRE I.

Premiers Voyages des Portugais aux Indes Orientales.

CHAPITRE PREMIER. *Voyages & découvertes des Portugais au long des Côtes d'Afrique jusqu'au Cap Verd*, 7

CHAP. II. *Continuation des découvertes depuis le Cap Verd jusqu'au Cap de Bonne-Espérance*, 27

CHAP. III. *Les Portugais entreprennent de découvrir par terre les Indes Orientales. Circonstances de leurs premiers Etablissemens dans les Royaumes de Mandinga, de Guinée & de Congo*, 46

CHAP. IV. *Premier Voyage des Portugais aux Indes Orientales par les Mers d'Afrique*, 59
Parag. II. *Etat de l'Inde à l'arrivée de Gama*, 95
Parag. III. *Gama est invité à la Cour. Il est reçu à l'Audience du Samorin*, 104
Parag. IV. *Retour de Gama en Portugal*, 138
CHAP. V. *Voyage d'Alvarez Cabral en 1500, & premiere découverte du Brésil*, 152
Parag. II. *Cabral arrive à Calecut. Etablissement du premier Comptoir Portugais dans les Indes*, 163
Parag. III. *Le Comptoir des Portugais est ruiné à Calecut par la malignité des Mores. Cabral en tire vengeance ; fait voile à Cochin & à Cananor, où il jette les fondemens d'un nouveau Commerce, & retourne en Portugal*, 175
CHAP. VI. *Troisiéme Voyage des Portugais aux Indes Orientales, sous la conduite de Juan de Nueva*, 196
CHAP. VII. *Second Voyage de Vasco de Gama aux Indes Orientales, & quatriéme des Portugais. Il commence à porter la guerre aux Indes*, 202
Parag. II. *Vasco de Gama canonne Calecut. Il court risque d'être pris. Fermeté du Roi de Cochin*, 211

CHAP. VIII. *Progrès des Portugais aux Indes, depuis* 1503 *jusqu'en* 1507. *Exploits de Pacheco,* 222

Parag. II. *Victoires de Pacheco sur le Samorin & sur d'autres Rois Indiens. Injuste récompense de ses services,* 231

CHAP. IX. *Expéditions des Portugais en* 1507, *sous François d'Almeyde, premier Viceroi des Indes Orientales. Etat du Commerce. Prise de Quilloa & de Monbassa. Forts bâtis en plusieurs lieux,* 244

Parag. II. *Fort bâti à Sofala. Etrange disgrace de quelques Portugais. Ligue pour les chasser des Indes Orientales. Découverte de Ceylan. Brinjan brûlé,* 257

Parag. III. *Cunna & d'Albuquerque sont envoyés aux Indes. Prise d'Oja. Soumission de Lamo. Incendie de Brava. Prise de Socotra. Entreprise du Samorin. Actions cruelles à Cananor & à Panani,* 266

CHAP. X. *Exploits des Portugais depuis* 1508 *jusqu'en* 1510, *sous la Viceroyauté d'Almeyde,* 280

Entreprise de... le Golfe Persique. Prise de plusieurs forts. Ormuz attaqué. D'Albuquerque trahi par quelques-uns de ses Capitaines, 280

Parag. III. *Le Soudan d'Egypte envoye*

une Flotte contre les Portugais. Elle est battue. Lorenzo d'Almeyde périt dans le combat. Artifice du Seigneur de Diu. Prise & incendie de Dabul. Défaite des Egyptiens. Le Viceroi périt en retournant à Lisbonne, 297

CHAP. XI. *Exploits d'Albuquerque, Viceroi des Indes, depuis 1510 jusqu'en 1516. Calecut brûlé. Description de Goa qui se rend aux Portugais. Ils l'abandonnent & la reprennent. Description de Malaca. Cette Ville est attaquée par le Roi de Siam, & prise par les Portugais.* 317

CHAP. II. *Les Portugais au sommet de leur puissance. Soarez est trompé à Aden & à Joddah. Colombo devient Tributaire. Paix avec Siam & Pegu. Expédition de Diu & de Bantam. Brito est envoyé aux Moluques. Les Espagnols arrivent par le Sud-Oueſt,* 347

TABLE

Des Chapitres & [illegible]ragraphes contenus [illegible]ns le II. [illegible]lume.

CH. XIII. *[illegible]Rrogance des Portugais [illegible] à la Chine. Découverte*

des Isles de Célebes & de Borneo. Prise & destruction de plusieurs Villes. Sacrifice d'un Portugais, pag. 1

Parag. II. *Les Espagnols subjugués à Tidor. Cruauté de Menezés. Plusieurs Villes brûlées. Belle action de Sylveira. Plaisanterie cruelle. Fort bâti à Diu. Avanture de Botello. Desordre aux Moluques,* 10

CHAP. XIV. *Continuation des exploits des Portugais depuis* 1537 *jusqu'en* 1542, 25

Parag. II. *Affaires de Bengale. Incendie de Chatigan. Prise de [illegible] verte de Mindanao & du Japon,* 31

CHAP. XV. *Etat des possessions du Portugal, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine. Revenu des Villes, des Forts & des Officiers. Evéchés & Maisons Religieuses,* 39

CHAP. XVI. *Voyage de Soliman Bacha, de Suez aux Indes, en* 1538, 47

Parag. I. *Cause du Voyage. Description de Suez. Desertion de deux mille hommes. Tor. Isle de Seridan. Port de Kor, &c.* 48

Parag. II. *[illegible] Château de Diu assiégé par les Turcs. Pillage de la Ville. Evénemens divers,* 61

Parag. III. *Retour de Soliman à Suez,* 78

CHAP. XVII. *Relation Portugaise du Siége de Diu en* 1538, 86
Parag. I. *Occasion de cette entreprise. Caractere de Solyman, Bacha d'Egypte. Diu abandonné. Siége du Château. Arrivée de Solyman. Embarras des Portugais,* 87
Parag. II. *Valeur des femmes Portugaises. Attaque générale. Levée du siége. Mort de cent quarante-six Portugais. Solyman retourne à Constantinople, & se tue lui-même. Malheurs du siége, attribués au Viceroi,* 97
CHAP. XVIII. *Voyage de Dom Etienne de Gama, de Goa à Suez en* 1540, ou *Journal de Castro,* 111
Parag. I. *La Flotte quitte Goa & vient à l'Isle de Socotra. Description de cette Isle. Mont d'Aden. Détroits de Bal-al-Mandel. Entrée de la Flotte dans la Mer Rouge,* 119
Parag. II. *Description des Isles de Sarbo, de Shama, de Dollaka, de Massua. Idée de l'Abyssinie & des Abissins. Cause des accroissemens du Nil. Projet de détourner le cours de ce Fleuve,* 129
Parag. III. *Taches blanches sur la Mer. Isle de Maraba. Port de Sheback. Bancs & Canal de Suaquen. Diverses apparences de la Mer. Observation sur la marée. Ville de Suaquen, son Port, ses*

forces, son commerce, 143
Parag. IV. *Tourbillon. Mer pleine de rocs & de bancs. Marée. Ports de Dradate, de Doroo, de Fuschaa, d'Araquen, de Salaka, de Farate, de Kilsit, de Ras al Devaer, de Ras al Sidid. Tonnerre & grêle. Bas-fonds sans nombre,* 151
Parag. V. *Qualité de la Mer & des Côtes. Ports de Komol, de Schaa-al-Yadain; de Siol, de Gadenauhi, de Scharmal Kiman, de Schanna, de Qualibo. Caps de Ras-al-Naschef & de Ras-al-Ant. Isles de Zarmojette, de Kornaqua, de Soarit, de Konnaque, de Babuto. Roc remarquable. Vents & airs,* 162
Parag. VI. *Port de Tuna. Observations sur ce Port. Ville d'al-Kossir. Son Port. Egypte connue sous le seul nom de Riffa. Isles de Salani-al-Bahr & de Scheduam. Ville de Tor. Corps & Monastere de Sainte Catherine. Lieu où les Israëlites passerent la Mer Rouge,* 172
Parag. VII. *Arrivée de la Flotte Portugaise à Suez. Description de ce lieu. Canaux ouverts par les anciens Rois d'Egypte. Leur usage. Côtes de la Mer. Baye de Suez. Fertilité de l'Egypte. Marées. Vents.* 182
Parag. VIII. *Les Portugais quittent Suez. Observations sur les Isles voisines de Scheduam. Port d'Alalaiche & de Bo-*

hall Sohmeh. Remarques sur les Badwis. Farate, Massua, Dahlak. Nom de la Mer Rouge. Erreurs des Anciens & des Modernes. Nom inconnu aux Arabes. Retour de la Flotte à Goa, 193

CHAP. XIX. *Description de la Mer de Kolzum, autrement le Golphe Arabique, ou la Mer Rouge, tirée de la Géographie d'Abulfeda,* 205

CHAP. XX. *Second Siége de Diu par Mahamud, Roi de Cambaye, en 1545,* 211

Parag. I. *Khoja Taffar attaque le Château de Diu. Mur extraordinaire qu'il veut relever. Belle action d'Anaya. Le Roi Mahamud vient au siége. Courage des femmes. Divers assauts,* 211

Parag. II. *Don Jean de Castro arrive à Diu, force les retranchemens des Mores, attaque leur armée & la défait, tue leurs Généraux, & rétablit les Portugais. Il retourne en triomphe à Goa. Honneurs que son Roi lui accorde, & dont la mort l'empêche de jouir,* 230

LIVRE II.

Premiers Voyages des Anglois en Afrique & vers les Indes Orientales.

INTRODUCTION, 242
CHAPITRE PREMIER. *Voyage en Barbarie par le Capitaine Windham*, 251
CHAP. II. *Voyage en Guinée & à Benin, en 1553*, 255
CHAP. III. *Second Voyage en Guinée, par le Capitaine Jean Lok, en 1554*, 267
CHAP. IV. *Premier Voyage de Guillaume Towtſon à la Côte de Guinée, en 1555*, 283
CHAP. V. *Second Voyage de M. Towtſon ſur les Côtes de Guinée & au Château de Mina, en 1556*, 324
CHAP. VI. *Dernier Voyage du Capitaine Towtſon aux Côtes de Guinée*, 352
CHAP. VII. *Divers Voyages en Guinée depuis 1561 juſqu'en 1566*, 376
Parag. II. *Voyage de William Rutter, en 1562*, 379
Parag. III. *Voyage de Baker en Guinée*, 389
Parag. IV. *Voyage du Capitaine Carlet en Guinée*, 409

CHAP. VIII. *Voyage du Capitaine Georges Fenner aux Isles du Cap Verd en 1566,* 412

CHAP. IX *Voyage de Thomas Stephens à Goa sur la Flotte Portugaise, en 1579.* 438

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes contenus dans le III. Volume.

CHAP. X. *Quelques expéditions navales des Anglois contre les Espagnols & les Portugais,* 1

CHAP. XI. *Voyage à Benin en 1588,* 18

CHAP. XII. *Voyage du Comte Georges de Cumberland aux Isles Açores en 1589,* 29

CHAP. XIII. *Voyage de Sir Richard Grenville aux Isles Açores en 1591,* 68

CHAP. XIV. *Voyage aux Isles Açores en 1591 par le Capitaine Robert Flyke,* 80

CHAP. XV. *Diverses Expéditions des Anglois, pour l'ouvrir l'entrée des Indes Orientales,* 91

CHAP. XVI. *Premier Voyage des Anglois aux Indes Orientales sous le Capitaine Jacques Lancaſter en* 1591, 123
CHAP. XVII. *Second Voyage des Anglois vers les Indes en* 1591, *qui ſe termine malheureuſement aux Côtes d'Afrique*, 169
CHAP. XVIII. *Voyage du Chevalier Jean Burrough en* 1592, *pour ouvrir les Indes Orientales aux Anglois*, 188
Parag. II. *Priſe de pluſieurs Vaiſſeaux Portugais & de la Caraque* las cinque Llagas, *en* 1593, 206
CHAP. XIX. *Voyage infortuné du Capitaine Benjamin Wood aux Indes Orientales en* 1596, 218
CHAP. XX. *Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en* 1598, *ſur un Vaiſſeau Hollandois*, 226

LIVRE III.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales.

CHAPITRE PREMIER. *Voyage du Capitaine James Lancaſter, en* 1601, 271
CHAP. II. *Voyage du Capitaine Middleton en* 1604, *au nom de la Compagnie des Indes Orientales*, 343

Parag. II. *Voyage du Capitaine Colthurſt de Bantam à Banda*, 354
Parag. III. *Supplément aux deux Relations précédentes*, 365

TABLE

Des Chapitres & Paragraphes contenus dans le IV. Volume.

CHAP. III. *Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam en* 1605, 1
CHAP. IV. *Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en* 1607, 40
CHAP. V. *Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques, en* 1607, 169
CHAP. VI. *Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey, en* 1608, 198
Parag. I. *Autres circonſtances du même Voyage par Thomas Jones*, 251
CHAP. VIII. *Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'Union*, 268
CHAP. IX. *Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Ba[illegible], en* 1609, 282

Fin de la Table des Chapitres.

Les Tables des Matie[illegible] & des noms ſeront à la fin du dernier Volume.

CATALOGUE

Des Livres qui se vendent à Paris chez DIDOT, *Quai des Augustins, à la Bible d'or.* 1749.

APologie des Dames appuyée sur l'Histoire, par M. de***. *in*-12. 2 l.

L'Architecture pratique, qui comprend le détail complet de tout ce qui a rapport aux Bâtimens; *Ouvrage utile à tous ceux qui veulent bâtir. Par M. Builet, Architecte du Roi & de l'Académie Royale d'Architecture*, in-8. fig. 5 l.

Astrée de M. d'Urfé. Pastorale allégorique avec la clef: nouvelle Edition, où sans toucher au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, & d'abréger les conversations, *par M..... de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, 10 vol. *in*-12. fig. 20 l.

Le saint Concile de Trente œcuménique & général nouvellement traduit, *par M. l'Abbé Chanut*, derniere édition, *in*-12. 2 l.

Corpus Juris Canonici, autore Gibert, 3 vol. *in-fol.* 30 l.

Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les Sciences secrettes. Nouvelle édition augmentée des nouveaux entretiens, des Génies assistans, & du Gnome irréconciliable, &c. *par l'Abbé de Villars*, *in*-12. 2 vol. 4 l.

Contes des Fées (les trois nouveaux) *par M. de....* avec une Préface qui n'est pas moins sérieuse *par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité*, *in*-12. 2 l.

Contes des Fées allégoriques, (nouveaux)

contenant le Phœnix, Lisandre & Carsine, Coca, &c. *in*-12. 2 l.

Conseils (les) de la sagesse, ou Recueil des Maximes de Salomon les plus nécessaires pour se conduire sagement, sixiéme édition, *in*-12. 2 l. 10 s.

Contes des Fées, *par Madame Daulnoy*, nouv. édit. 4 vol. *in*-12. 9 l.

Cyropœdie (la) ou l'Histoire de Cyrus, traduite du Grec de Xenophon, par *M. Charpentier*, nouv. édit. *in*-12. 2 vol. 3 l. 10 s.

Dissertation sur l'existence de Dieu, où l'on démontre cette vérité par l'Histoire Universelle de la premiere Antiquité du Monde, par la réfutation du Systême d'Epicure & de Spinosa; par les caracteres de Divinité qui se remarquent dans la Religion des Juifs, & dans l'Etablissement du Christianisme. Nouvelle Edition augmentée de la Relation des Livres Sacrés, *par M. Jacquelot*, *in*-12. trois vol. 7 l. 10 s.

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne contre Grotius, Simon, & ceux qui ont écrit sur ces matieres, *par le Pere Baltus, de la Compagnie de Jesus*, 3 vol. *in*-12. 6 l.

Description des Isles de l'Archipel, traduite du Flamand d'O. Dapper, enrichie de Cartes Géographiques & de Figures, *in-fol.* 15 l.

Essai Politique sur le Commerce, *par M. Melon*, *in*-12. 3 l. 10 s.

Dictionnaire Chronologique, Historique, Critique, *sur l'origine de l'Idolatrie, des Sectes des Samaritains, des Hérésies, des Schismes, des Antipapes, & de tous les Heresiarques & Fanatiques qui ont troublé l'Eglise*, par le R. P. Pinchinat, Cordelier, Prédicateur du Roi *in* 4. 7 l. 10 s.

Dictionnaire Géographique portatif des quatre

parties du Monde, traduit de l'Anglois de Laurent Echard, *par M. l'Abbé Vossgien*, *in*-12, nouvelle édition. 4 l.

Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique, contenant les propriétés des Minéraux, & Végétaux, avec les préparations de Pharmacie les plus usitées en Médecine & en Chirurgie, nouv. édit. *in*-8. 5 l.

Méthode pour apprendre facilement la Géographie, contenant un abrégé de la Sphère, la division de la Terre en ses Continens, Empires, Royaumes, Etats, Républiques, Provinces, &c. avec la Table des principales Villes de chaque Province, septiéme édition, *par M. Robbe*, 2 vol. *in*-12. avec des Cartes Géographiques, *sous presse*.

HIstoire Sainte des deux [illegible] des Réflexions sur chaque Livre de l'Ancien & du Nouv. Testament, & un supplément qui conduit l'Histoire des Machabées jusqu'à la naissance de J. C. *par M. de Saint-Aubin*, *Bibliothécaire de Sorbonne*, 7 vol. *in*-12 15 l.

Abrégé de l'Histoire de France, *par M. de Mezeray*, nouvelle édition, avec les Remarques & Notes de feu M. Amelot de la Houssaye, *in* 12. 13 vol. 1740. 32 l. 10 s.

— La même, 4 vol. *in*-4. 1740. 30 l.

L'on vend séparément l'Histoire de Louis XIII. & de Louis XIV. 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

— La même, *in*-[illegible]. 6 vol. 15 l.

Histoire Critique de l'Etablissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules, *par M. l'Abbé Dubos*, *de l'Académie Françoise*, seconde édition augmentée considérablement, 2 vol. *in*-4. 18 l.

— La même, *in*-12. 4 vol. 10 l.

Histoire de l'Empire Ottoman, traduite de Sagredo. Nouvelle édition continuée jusqu'à

présent, avec une Table des Matieres à chaque Tome, 7 vol. *in*-12. 1730. 14 l.

Histoire de Madame Henriette d'Angleterre, premiere femme de Philippe de France, Duc d'Orleans, avec les Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 & 1689, *par Madame la Comtesse de la Fayette*, 2 vol. *in*-12 en un. 2 l. 10 s.

Histoire de la conquête du Mexique & de la Nouvelle Espagne, par Fernand Cortez. Traduite de l'Espagnol de Dom Antoine de Solis, *par l'Auteur du Triumvirat*, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Histoire de la Découverte & de la Conquête du Pérou, traduite de l'Espagnol d'Augustin de ZARATE, *par S. C. D.* 2 vol. *in*-12. 5 l.

Histoire de Cyrus le jeune, & de la retraite des dix mille de Xenophon, avec un discours sur l'Histoire Grecque, *par M. l'Abbé Pagi*, *in*-12. 2 l.

Histoire des Plantes usuelles, dans lesquelles on donne leur nom tant François que Latin, la maniere de s'en servir, la dose & les principales compositions de Pharmacie dans lesquelles elles sont employées, *par M. Chomel*, *Docteur en Médecine*, derniere édition, 3 vol. *in*-12. 6 l.

Introduction à l'Histoire Générale & Politique de l'Univers, où l'on voit l'origine, les révolutions, l'état présent & les intérêts des Souverains, *par M. le Baron de Puffendorff*; continuée *par Bruzen de la Martiniere*, derniere édition augmentée considérablement, 11 vol. *in*-12. Holl. 33 l.

JOurnal du Palais, ou Recueil des principales Décisions de tous les Parlemens & Cours Souveraines de France, quatrième édition, vol. *in fol.* 40 l.

Les Journées amusantes de Madame de Go-

mez, 8 vol. *in*-12. 16 l.

Huetii (Pet. Dan.) & Cl. Fr. Fraguerii Carmina in-12. 2 l. 10 s.

LEttres du Cardinal d'Oſſat, avec des Notes Hiſtoriques & Politiques de M. Amelot de la Houſſaye. Nouvelle édition, plus belle & plus correcte que les précédentes, 5 vol. *in*-12. 12 l. 10 s.

Lettres à Madame la Marquiſe de P. ſur l'Opéra, *in*-12. 1 l. 15 s.

Lidéric, premier Comte de Flandre, ou Hiſtoire anecdote de la Cour de Dagobert, Roi de France, *par M. le Commandeur de Vignacourt*, 2 vol. *in*-12. 4 l.

MEmoires de M. de la Coſonie, contenant les événemens de la Guer[illegible] 1692 juſqu'à la Bataille de Belgrade en 1717, avec les avantures & les combats particuliers de l'Auteur, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Métamorphoſes d'Ovide, traduites en François, avec des Remarques & des Explications Hiſtoriques, *par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres*, avec des figures à chaque ſujet, 2 vol. *in*-4. 20 l.

—Les mêmes avec des figures à chaque Livre, deſſinées par Picard, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Médecine (la) & la Chirurgie des Pauvres, qui contiennent des remedes choiſis, faciles à préparer, & ſans dépenſe, &c. *in*-12, nouvelle édition. 1748. 2 l. 10 s.

NOuveau Traité de Phyſique ſur toute la Nature, ou Méditations ſur tous les corps dont la Médecine tire les plus grands avantages pour guérir le Corps humain, *par feu M. Hunauld*, *in*-12. 2 vol. en un. 2 l. 10 s.

Nouveau Traité d'Agriculture, contenant la Mé-

thode de bien cultiver tous les arbres à fruits, avec la maniere d'élever les Treilles, *par MM. de la Riviere & Dumoulin*, *in-12.* 2 l.

Nouveau Coutumier général, ou Corps des Coutumes générales & particulieres de France & des Provinces connues sous le nom des Gaules, nouvelle édition, *par M. de Richebourg*, 4 vol. *in-fol.* 100 l.

ŒUvres de piété de S. Ephrem, Diacre d'Edesse & Docteur de l'Eglise, 2 vol. *in-12* 4 l. 10 s.

Œuvres diverses de *M. Pelisson*, *de l'Académie Françoise*, contenant ses Ouvrages d'Eloquence & de Poësie, &c. dont la plus grande partie n'avoit pas encore paru, avec une Préface instructive sur tous les Ouvrages de l'Auteur, [illegible] 7 l. 10 s.

Œuvres de Rousseau, nouvelle édition corrigée & augmentée d'un grand nombre de Pieces en tous genres, & de ses Lettres, qui n'ont point encore paru, proposées par souscription après sa mort, 3 vol. *in-4. papier Royal*, 60 l.

—Les mêmes, faites sur la grande édition page pour page, 4 vol. *in-12.* 10 l.

Œuvres mêlées *du Chevalier de S. Jory*, contenant des Lettres galantes & singulietes, des Anecdotes, Romans, Factums, & Pieces du Théâtre Italien, 2 vol. *in-12.* 4 l.

Opera (Recueil de tous les) représentés à l'Académie Royale de Musique, 16 vol. *in-12.* figures. 32 l.

—Les Tomes 15, 16, 17 [illegible] *sous presse.*

Œuvres de Pierre & de Thomas Corneille, 11 vol. *in-12.* 27 l. 10 s.

Œuvres de M. de Fontenelle, derniere édition, 6 vol. *in-12.* 18 l.

PAmela, ou la vertu récompensée, traduit de l'Anglois, 3e édition, 4 vol. *in*-12. 8 l.

Pausanias, ou Voyage Historique de la Grece, avec des Remarques, *par M. l'Abbé Gedoyn, de l'Acad. Françoise*, 2 vol. *in*-4. figures. 20 l.

— Le même en grand papier. 30 l.

Parallele des Romains & des François par rapport au Gouvernement, *par M. De..* 2 vol. *in*-12. 1740. 5 l.

Principes de la Philosophie, *par René Descartes*, avec figures, *in*-12. 2 l. 10 s.

Quintiliani Institutiones oratoriæ, cum notis & animadversionibus Capperonerii, in-fol. 15 l.

RAisonnemens hazardés sur la Poësie Françoise, avec des réflexions sur les Vers non rimés. Ouvrage curieux & singulier, *in*-12.

Recherches sur les Courbes à doubles courbures, *par M. Clairault Mathématicien*, *in*-4. fig. 5 l. 10 s.

Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue Françoise, avec les Notes de MM. Patru, Thomas Corneille & autres, nouvelle édition, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Réflexions sur les Passions & sur les Goûts, avec l'Epitre aux Dieux Penates, & autres Poësies, *par M. L. de B. in*-8 2 l.

SErmons & Homélies sur les Mystères de N.S. *par M. l'Abbé Jerôme de Paris*, *in*-12. 2 l.

Du même. Les Mystères de la Vierge, & les Panégyriques des Saints, 2 vol. *in*-12. 4 l.

Singularités Historiques & Littéraires, contenant plusieurs recherches & éclaircissemens sur l'Histoire, *par Dom Liron, de la Congrégation de S. Maur*, 4 vol. *in*-12. 14 l.

Le Songe d'Alcibiade, traduit du Grec, brochure, 15 s.

Sermons de M. Gaſpard Terraſſon, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, contenant un Avent & un Carême, *in*-12, 4 vol. 10 l.

—Du même. Le Carême, 3 vol. *in* 12. 6 l.

TEmple (le) des Muſes, orné de 60 Tableaux, où ſont repréſentés les événemens les plus remarquables de l'Antiquité fabuleuſe, deſſinés & gravés, par B. Picard le Romain, &c. & accompagnés d'Explications & de Remarques qui découvrent le vrai ſens des Fables, & le fondement qu'elles ont dans l'Hiſtoire, *in-fol. grand papier, Hollande.* 36 l.

Traité de l'Indult du Parlement de Paris, *par feu M. Coches de S. Valier*, 3 vol. *in*-4.

VIe du Vicomte de Turenne, *par M. l'Abbé Raguenet*, avec les Médailles frappées à l'occaſion de ſes Victoires, *in*-12. *ſous preſſe.*

Ouvrages de M. BARREME.

LE Livre des Comptes faits, ou Tarif général de toutes les Monnoyes, tant anciennes que nouvelles, avec lequel on peut faire toutes ſortes de comptes, multiplications par entier & par fraction, quelque difficiles qu'ils ſoient, pourvû qu'on ſçache l'addition *in*-12 Nouvelle édition, augmentée du Tarif des Glaces, 2 l. 10 ſ.

Le Livre facile pour apprendre l'Arithmétique ſans Maitre. Nouvelle édition, augmentée de la Géométrie, ſervant à l'Arpentage & au Toiſé, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Le Livre néceſſaire, ou Tarif général des Eſcomptes, des Changes & des Diviſions toutes faites, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

Le Livre du grand Commerce, où l'on trouve les Tarifs généraux pour la réduction des

Monnoyes de France en Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre ; & des Monnoyes d'Hollande & d'Angleterre en Monnoyes de France. Les Tarifs généraux pour la réduction des Monnoyes de France en Monnoyes d'Espagne ; & des Monnoyes d'Espagne en Monnoyes de France. L'on peut apprendre dans cet Ouvrage à faire une Remise, une Traite, un Rouleiment, une Négociation, & un Arbitrage, *in*-8. 2 vol. grand papier, 16 l.

L'on vend séparément,

Les Tarifs généraux pour la reduction des Monnoyes d'Espagne en Monnoyes de France, &c. *in*-8 grand papier, 4 l.

Le Traité des Parties-Doubles, ou Méthode aisée pour apprendre à tenir en Partie-Double les Livres du Commerce & des Finances, *in*-8. grand papier, 4 l.

Ouvrages de M. BOURSAULT.

LEs Lettres, cinquiéme édition, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Le Théâtre, nouv. édit. 3 vol. *in*-12. *sous presse.*

Les Romans, contenant le Prince de Condé; Ne pas croire ce qu'on voit ; le Marquis de Chavigny ; Artemise & Poliante, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Ouvrages du Pere LAMY, Prêtre de l'Oratoire.

LEs Elémens de Géométrie, qui comprennent les Elémens d'Euclide, les Propositions d'Archimede, avec une idée de l'Analyse, & une introduction aux Sections Coniques, *in*-12. 3 l.

Les Elémens de Matématique, ou Traité de la Grandeur en géneral, qui comprend l'Arithmétique, l'Algébre, l'Analyse, & les Princi-

pes de toutes les Sciences qui ont la Grandeur pour objet, 5e édition, revûe & augmentée, *in*-12. 3 l.

La Rhétorique, ou l'Art de parler, nouvelle édition, augmentée de Réflexions sur l'Art Poëtique, *in*-12. 2 l. 10 s.

Ouvrages de M. l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

HIstoire des Révolutions arrivées dans le Gouvernement de la République Romaine, nouvelle édition, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 l.

Histoire des Révolutions de Suede, où l'on voit les changemens arrivés dans ce Royaume, au sujet de la Religion & du Gouvernement. 2 vol. *in*-12. 5 l.

Histoire des Révolutions de Portugal, *in*-12. 2 l. 10 s.

Histoire Critique de l'Etablissement des Bretons dans les Gaules, & de leur dépendance des Rois de France & des Ducs de Normandie, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Ouvrages de M. l'Abbé PREVOST.

MEmoires & Avantures d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde, 8 vol. *in*-12. en 5 tomes, 12 l. 10 s.

Histoire de M. Cleveland, fils de Cromwel, derniere édition, 6 vol. *in*-12 15 l.

Le Pour & Contre, Ouvrage périodique d'un nouveau goût, dans lequel on s'explique librement sur tout ce qui peut intéresser la curiosité du Public en matiere de Sciences, d'Arts, de Livres, &c. sans prendre parti & sans offenser personne, 20 vol. *in*-12. 70 l.

Le Doyen de Killerine, Histoire Morale, composée sur les Mémoires d'une illustre Famille

d'Irlande, ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable, 6 vol. *in*-12. 12 l.

Hiſtoire de Marguerite d'Anjou, Reine d'Angleterre, contenant les Guerres de la Maiſon de Lancaſtre contre la Maiſon d'Yorck, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Hiſtoire d'une Grecque moderne, 2 vol. *in*-12. 4 l.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Malthe, ou l'Hiſtoire de la jeuneſſe du Commandeur de ** 2 vol. *in*-12. 4 l.

Campagnes Philoſophiques, ou Mémoires de M. de Mouçal, Aide-de-Camp de M. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Hiſtoire de la Guerre d'Irlande, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Tout pour l'Amour, ou la mort d'Antoine & de Cléopatre, Tragédie traduite de l'Anglois,

Hiſtoire de Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre, 2 vol. 7 l.

Hiſtoire de la Vie de Ciceron, tirée de ſes écrits & des monumens de ſon ſiécle, avec les Preuves & des Eclairciſſemens, compoſée ſur l'Ouvrage Anglois de M. Midleton, 5 vol. *in*-12. ſeconde édition. 12 l. 10 ſ.

Voyages du Capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Aſie & de l'Amérique, contenant l'Hiſtoire de ſa fortune, & ſes Obſervations ſur les Colonies & le Commerce des Eſpagnols, des Anglois, des Hollandois, &c. Ouvrage traduit de l'Anglois, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Lettres familieres de Ciceron, traduites en François, avec des Notes critiques & hiſtoriques, contenant les X premiers Livres, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 ſ.

La ſuite avec les Lettres à Quintus, 2 vol. *ſous preſſe.*

Hiſtoire générale des Voyages depuis le com-

mencement du XV siécle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile & de mieux vérifié dans toutes les Relations des différentes Nations de l'Europe, Ouvrage traduit de l'Anglois par ordre de Monseigneur le Chancelier de France, 7 vol. *in*-4. 140 l.

—Le même, 7 vol. grand papier, 210 l.

L'Ouvrage contiendra 10 vol. *in*-4. ornés de Cartes géographiques & de Figures; les volumes *in*-4. se vendent, 20 l.

En grand papier, 30 l.

Le même Ouvrage *in*-12, contiendra 40 volumes; chaque volume se vend, 3 l.

L'on donnera régulierement tous les ans 2 volumes *in*-4. & 8 volumes *in*-12.

L'on trouve chez le même Libraire les Livres nouveaux tant de France que des Pays étrangers.

BIBLIOTHECA UNIVERSITARIA MONSPELIENSIS

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire DU ROI, rue de la Harpe, au Saint-Esprit, 1749.

213

HISTOIRE
DES
VOYAGES

TOM

3

colorchecker CLASSIC
calibrite
mm